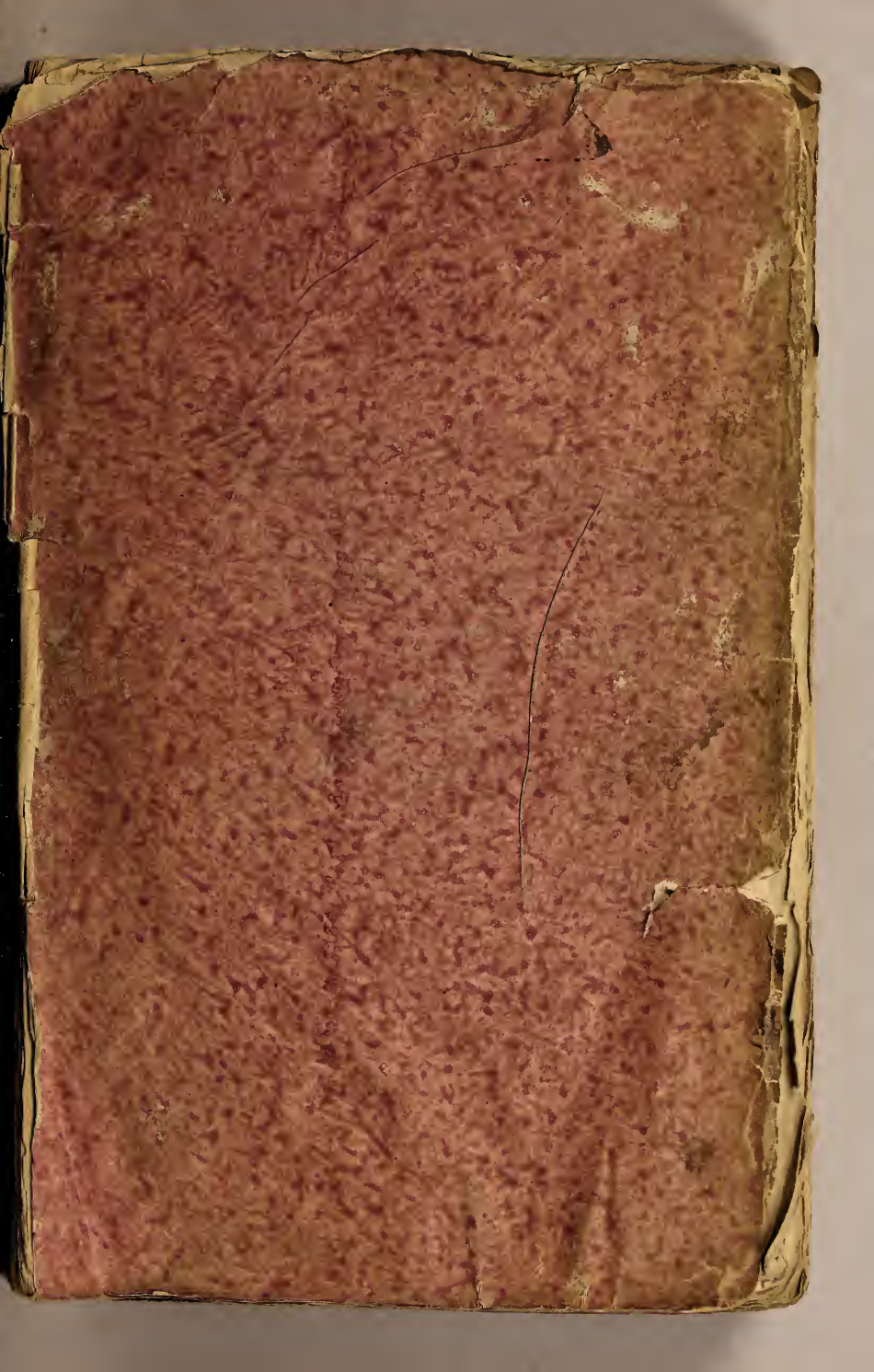

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE

MÉRIDIONALE.

DE L'IMPRIMERIE DE MAUGERET FILS.

RPJCB

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

COMMENÇANT

PAR BUÉNOS-AYRES ET POTOSI

JUSQU'A LIMA,

Avec un Appendice contenant la Description la plus complète et la plus exacte des Possessions ou Colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale; Appendice formé de l'extrait des meilleurs Voyages les plus modernes;

PAR ANTOINE-ZACHARIE HELMS,

Ci-devant directeur des mines de Cracovie en Pologne, et nommé ensuite directeur des mines par S. M. le Roi d'Espagne, et chargé d'établir une nouvelle méthode d'exploitation des mines du Pérou.

Traduit de l'Anglais par M. B. B. D. V., Membre de plusieurs Académies.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ETRANGÈRE
DE GALIGNANI, RUE VIVIENNE, N°. 17.

1812.

RPJCB

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CET OUVRAGE.

Pag.

AVERTISSEMENT du Traducteur français. 1
Introduction. . . . . j
VOYAGE de M. Helms depuis Buenos-Ayres jusqu'à Lima. 1
Tableau des mines de la Plata. 13
Mines de Potosi. 31
Mine de vif-argent de Guancavelica. . . . . 54 à 64
Pasco et Jauricocha. 70
Produit de l'or et de l'argent des mines de l'Amérique. 76
APPENDICE, contenant des particularités intéressantes et remarquables des Colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale. 79
Vice-Royauté de la Plata. — Province de Buenos-Ayres 91
Exportations et importations. 101
Paraguay. 122
Établissement des Jésuites dans le Paraguay. 131
Mœurs des Abipons et autres Tribus sauvages. . . . 139
Tucuman. 148

Pag.
Charcas, ou Pérou méridional. 157
Vice-Royauté du Chili. 170
Situation et étendue. . . . . *Ib.*
Climat. 171
Métaux. 172
Quadrupèdes 176
Topographie du Chili. 179
Vice-Royauté du Pérou. 192
Importations en toileries. 195
— Cotonnailles. 196
— Lainages. 197
— Soieries. . . . . *Ib.*
— Marchandises de fer et d'autres métaux. 198
— Quincaillerie, épicerie, etc., etc. 199
Exportations 202
Topographie de la province de Lima. 216
Description de Lima. 220
Notions sur les richesses du Pérou. 226
— Sur la province de Quito. 229
Mélanges. — Recherches relatives à l'histoire naturelle dans l'Amérique méridionale. 232
Fossiles. . . . . *Ib.*
Montagnes. 234
Volcans 241
Minéraux. 248
Température et productions végétales. 250
Monnaies d'or et d'argent. 255

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR FRANÇAIS.

Le *Voyage de M. Helms* dans l'Amérique méridionale, a été publié d'abord en allemand, et traduit ensuite en anglais. Il en a été fait, en très-peu de tems, deux Editions à Londres. La dernière a paru récemment, avec un long *Appendice* qui a été formé, d'après les meilleurs renseignemens et les relations les plus authentiques, sur ces belles et riches contrées.

L'ouvrage de M. *Helms* est écrit d'un style simple, clair, précis et laconique. C'est plutôt un *journal de Voyage*, rédigé dans le dessein d'instruire et de donner des résultats; ce qui est de quelque prix dans un siècle où l'on a écrit tant de Voyages pour étonner par des relations exagérées, ou pour séduire par des tableaux brillans.

J'ai cru utile aux Sciences de faire passer ce Voyage dans notre langue, parce qu'il y a des

faits curieux et des notions positives sur la Statistique, la Géographie, la Minéralogie, la Métallurgie, l'Histoire naturelle, l'Agriculture et le Commerce de l'Amérique méridionale. L'observateur politique, philosophe et économiste pourra y puiser aussi des connaissances très-variées sur l'Administration coloniale, sur les progrès de la Civilisation, sur l'Exploitation des richesses métalliques, sur les mœurs et le triste sort des Tribus indiennes.

On voyage sans doute très-rapidement avec M. Helms; mais du moins on fait des observations aussi nouvelles qu'utiles. Avec ce savant Métallurgiste, on s'instruit beaucoup plus avec l'Auteur de l'Appendice; mais ce ne sont là que des extraits de Voyages et de Relations diverses; tandis que M. Helms rend le lecteur présent partout où il passe, et le fait assister à tous les évènemens et à toutes les scènes qu'il décrit.

INTRODUCTION.

Les progrès que M. de Born, de Vienne, a fait faire à la métallurgie, par sa nouvelle *Méthode d'Amalgamation*, ont mérité de fixer l'attention du Gouvernement espagnol, en 1787, pour en faire usage dans ses Colonies d'Amérique, où l'on était obligé, par la rareté et la cherté du bois, d'employer une méthode imparfaite d'amalgamation pour séparer et purifier les métaux précieux.

M. *d'Elhujar*, directeur-général des mines dans le Mexique, et dont les ouvrages prouvent évidemment sa grande supériorité en minéralogie, a été envoyé en Hongrie pour apprendre la méthode ou le procédé d'amalgamation employé par M. de Born, et pour engager au service d'Espagne d'habiles minéralogistes Allemands, afin de

rétablir par leur secours l'état florissant où étaient autrefois les mines d'or et d'argent. M. *Helms*, qui était alors directeur des mines à Cracovie, et le baron de Nordenflicht, minéralogiste suédois, directeur des mines de Miczanagora, dans le district de Cracow, entrèrent au service de l'Espagne, avec le traitement le plus avantageux, le premier, comme directeur pour les procédés de fonderie et d'amalgamation, et le second, comme directeur-général des mines au Pérou.

Ils partirent de Cadix pour *Buenos-Ayres*, accompagnés de leurs familles, de quelques Nègres, et d'un grand nombre de minéralogistes Allemands. Ils arrivèrent le 29 octobre 1789, époque du printems pour cette partie de la terre. Ils commencèrent leur Voyage en voiture, et le continuèrent à cheval, par une route de poste, dans une direction oblique, au milieu de l'Amérique du Sud, à travers le Tucuman,

au-dessus des Cordillières, jusqu'à Potosi et Lima, ce qui fait une étendue de chemin, depuis Buenos-Ayres jusqu'à Potosi, de 1700 milles, et de Potosi par Cusco et Guencavelica, 1300 milles (1).

Les voyageurs Allemands demeurèrent à Potosi jusqu'au 30 janvier 1791, et, pendant leur séjour, ils s'attachèrent à détruire les mauvaises méthodes qu'une inconcevable ignorance avait exclusivement employées dans les départemens des mines et des monnaies.

M. Helms, de son côté, établit un laboratoire, dans lequel il ouvrit un cours de minéralogie, avec des expériences analogues. Il fit la lecture de ses leçons, et les mêmes expériences devant les employés de la monnaie, et devant les propriétaires des mines, et forma six jeunes gens dans

(1) Chaque mille anglais fait un tiers de la lieue commune de France.

la science métallurgique. Secondé par le Gouverneur, il réussit à prouver l'ignorance et à faire disparaître les mauvais procédés des Américains préposés aux mines et à la fabrication des monnaies, quoique ces derniers ne cessassent d'attaquer sourdement, par les plus viles calomnies et les plus basses intrigues, les commissaires envoyés par le Gouvernement espagnol, et principalement M. *Helms*. Dans leurs écrits et dans leurs conversations, ils décriaient les minéralogistes Allemands, et les traitaient d'hérétiques, de juifs, de fripons, et comme des étrangers dangereux, qui pouvaient corrompre les ouvriers et les maîtres employés aux mines. Ils cherchèrent, par tous les moyens, à les rendre odieux aux propriétaires des mines, craignant que, s'ils étaient éclairés sur leurs véritables intérêts par M. Helms et ses adjoints, on ne vît de trop près la conduite des employés ignorans et de mauvaise foi.

Ils allèrent même jusqu'à exciter contre eux les paysans indiens, en disant que ces étrangers étaient venus apporter des machines pour le travail des mines, et les priver ainsi des moyens d'existence. Ils furent encouragés et soutenus dans ces calomnies, par plusieurs négocians des principales villes, parce que M. *Helms* s'était élevé avec force contre l'usure énorme sous le poids de laquelle ces négocians opprimaient les propriétaires des mines, et qu'il avait indiqué les moyens de délivrer de cette rapacité tous les propriétaires et tous les ouvriers.

A peine M. *Helms* fut-il arrivé à Lima, sur l'invitation de l'intendant de Guancavelica, qu'il reçut des ordres pour se rendre à la célèbre mine d'argent vif, afin d'y introduire l'usage du fourneau IDRIAN. Mais en donnant cette mission à M. Helms, cet intendant, qui était un vieux Américain, ayant acquis une fortune d'un million

de piastres, par des plans prétendus patriotiques, n'avait d'autre but que de tirer du profit des fournitures des matériaux nécessaires pour établir ce nouvel atelier, pour lequel il avait reçu plus que la quadruple valeur; et quand M. Helms s'éleva contre ce procédé injuste, cet intendant eut la méchanceté d'obtenir du Vice-Roi un ordre de suspendre tous les travaux. M. Helms eut tant de chagrin de cette contrariété, qu'il en eut une fièvre violente, qui le força de quitter Guancavelica.

Il ne fut pas plus heureux dans les deux autres missions qu'il reçut de Lima, pour établir une meilleure méthode dans le travail des mines de Pascau et Bellavista, à 50 milles de Lima. Le Vice-Roi lui refusa tout secours pécuniaire, quoiqu'il y eut une masse de fonds destinés à l'amélioration des travaux des mines; il ne voulut pas même permettre qu'il fût fait un emprunt pour cet objet. Tout ce qu'il put

obtenir fut une lettre remplie d'éloges pour le zèle qu'il avait montré.

En conséquence, il se détermina à quitter le Pérou, pays qui lui était physiquement et moralement funeste, et où, dans l'exécution des fonctions les plus dangereuses et les plus pénibles, il était obligé d'agir non seulement en qualité de directeur des fonderies, mais encore de faire le métier de charpentier, de maçon, de serrurier. Au commencement de 1793, il s'embarqua à Callao, port de Lima, sur un vaisseau de registre; et après une traversée heureuse de deux mois et demi, il est arrivé à Cadix par le cap Horn. Etant obligé de passer sept mois à Madrid, et d'y solliciter péniblement l'exécution de son contrat, il obtint à la fin une petite pension viagère qui le faisait subsister à Vienne.

En 1798, M. Helms publia une Relation de son voyage, ou plutôt une espèce de *Journal*, dont chaque page contenait, sans

modification, ni changement, les simples observations qu'il avait faites sur les lieux.

A chacun de ses repos ou haltes, il écrivait le nombre de milles qu'il parcourait; et nous y voyons les remarques qu'il faisait chaque jour, ainsi que les extraits et les détails officiels sur l'état des mines qu'il avait examinées.

M. Helms a travaillé, non seulement comme savant *minéralogiste*, mais encore il a fait des observations importantes sur la *Géographie* et la *Statistique*, qui jettent une grande lumière sur ces contrées lointaines, avec lesquelles nous avons si peu de relations.

Son ouvrage est principalement rempli d'observations *minéralogiques* et *métallurgiques* sur le Potosi et le Pérou, ainsi que sur les Cordillières, qui forment la chaîne de montagnes la plus élevée et la plus riche qu'il y ait au monde. L'authenticité de ces observations ne peut pas être révoquée en

doute; et comme cet ouvrage renferme une description générale de ces belles contrées, il ne peut être que bien accueilli du public, dans le moment où l'attention de l'Europe est entièrement portée vers ce pays, par les expéditions qui ont eu lieu à diverses époques. Le traducteur anglais a formé l'*Appendice* de l'extrait des meilleurs auteurs, et des ouvrages les plus rares et les plus estimés qui renferment la description la plus soignée et la plus exacte de l'Amérique espagnole, parmi toutes les relations qui existent dans les langues européennes. Il est redevable de la partie la plus précieuse de ces extraits et de ces faits, à l'ouvrage récemment publié par M. *Skinner;* et quant à la fixation des frontières et limites des divers Etats du Gouvernement, il la doit à M. *Arrowsmith*, géographe célèbre, qui a fait la grande *Carte espagnole de l'Amérique méridionale* (1).

(1) Ceci a été imprimé à Londres, en 1807; et la ré-

L'ouvrage de don Ulloa a été comparé avec les relations les plus récentes ; et le *Dictionnaire Géographique* publié à Madrid par don Alcedo, en 1788, ouvrage inconnu jusqu'à présent aux Anglais, a été aussi consulté très-soigneusement.

Quelques détails du célèbre Voyage de Humbold, qui, à cette époque, n'étaient pas encore publié, avaient été insérés dans plusieurs lettres de cet illustre voyageur à ses amis; et les notions communiquées à l'éditeur du Voyage de M. Helms, ont servi à rectifier et à vérifier plusieurs faits relatifs aux parties de l'Amérique méridionale, parcourue par M. de Humbold.

clamation faite par M. Alexandre de Humbold, contre M. Arrowsmith, qu'il accuse de plagiat, pour sa carte nouvelle de l'Amérique, est consignée dans le Moniteur du 12 octobre 1811. (*Note du traducteur français.*)

VOYAGE

DE

BUENOS-AYRES A LIMA.

C'EST le 29 octobre 1788 que nous commençames le Voyage de BUENOS-AYRES, à l'ouest de Cannada de Moron, distant de 15 milles géographiques, en comptant 60 milles par degré.

Buenos-Ayres est située sur le bord sud-ouest de la grande rivière de la Plata; et d'après la notion que nous en a donné le vice-roi, il y a 24 à 30 mille habitans. En 1748, on y établit des postes régulières jusqu'au Pérou; on bâtit sur cette route des maisons de postes, et on y plaça des voitures et des relais de chevaux (1).

De Cannada de Moron jusqu'à Cannada d'Escobar, il y a 21 milles géographiques.

Le 29 octobre, nous avons été obligés de camper

(1) Voyez, dans l'Appendice, la description topographique, et plusieurs autres détails.

pendant la nuit, à cause d'un violent orage ; et le lendemain 30, nous sommes arrivés à Escobar au point du jour.

De Cannada d'Escobar à Cannada de la Crux, il y a 24 milles.

En arrivant dans la première de ces places, j'ai vu dans la soirée une telle quantité d'insectes lumineux, que, dans le premier instant, je les ai pris pour des exhalaisons des terreins marécageux ; mais j'ai trouvé que ce n'était qu'une espèce de vers luisans qui sont d'une grandeur double des vers luisans de l'Europe. Ils sont de forme oblongue et d'une couleur brune.

De Cannada de la Crux à Arcos, il y a 18 milles.

A côté de la maison de poste d'Arcos, nous trouvâmes un jardin couvert de pêchers.

D'Arcos à Chacras d'Ayola, il y a 12 milles.

L'aiguille aimantée nous dirigeait avec la plus grande exactitude vers le Nord.

De Chacras d'Ayola à Arecive, il y a 30 milles.

Sur la route, entre deux relais, deux de nos petites charrettes ou voitures qui portaient les bagages, se sont cassées. La maison de poste est assez commode. Auprès de cette maison sont des jardins remplis de pêchers, qui sont la seule

espèce des grands arbres croissans dans ces immenses plaines appelées *Pampas* par les Espagnols, et qui s'étendent à 300 milles nord-est, jusqu'au pied des montagnes de Tucuman, et à environ 1500 milles au Sud. Cette plaine est fertile et entièrement couverte d'une herbe très-élevée; mais la plus grande partie de ces terres n'ont point d'arbres et sont inhabitées. On n'y voit que les maisons de la poste. La chaleur y est si forte, que le nombre incalculable de chevaux et de bœufs sauvages, ainsi que d'autruches, y périraient s'ils ne trouvaient pas un abri dans le milieu de l'herbe, où ces animaux reposent jusqu'au coucher du soleil.

D'Arecive à Pontezuelos, il y a 12 milles.

De Pontezuelos à Arroyo de Ramallo, il y a 18 milles.

De Arroyo de Ramallo à Arroyo de Elmedio, il y a 15 milles.

De Arroyo de Elmedio à Arroyo de Pabon, il y a 15 milles.

De Arroyo de Pabon à Mananciales, il y a 10 milles.

Comme nous voyagions fort avant dans la nuit, nous vîmes une grande troupe d'autruches

(appelées par Linnæus, *Struthio Rhea*) qui s'élevaient de l'herbe pour aller boire.

Le jour suivant, une des personnes de notre suite s'étant avancée dans ces hautes prairies, en rapporta cinquante œufs d'autruches. La chaleur était si forte, que chacun de nous ayant mis dans son chapeau quelques œufs, on en vit sortir les petits, qui, après avoir cassé leurs coques, s'envolèrent dans les airs, et se mirent à manger de l'herbe avec autant d'avidité, qu'on aurait cru qu'ils étaient déjà accoutumés à une pareille nourriture. Les œufs sont aussi grands que la tête d'un enfant de grandeur ordinaire; et les petits, en sortant de l'œuf, sont aussi gros qu'un poulet de deux mois.

Les autruches déposent dans leurs nids un œuf ou vingt (1); et il est probable que pendant le jour, elles les laissent exposés aux rayons du soleil. Pendant la nuit, elles se posent sur les œufs pour les préserver de l'humidité.

Les autruches qui habitent dans les plaines ou

(1) Selon Molina, elles font de quarante à soixante œufs. Voyez son *Essai d'Histoire Naturelle du Chili*, imprimé à Bologne, 1782, page 262.

Pampas, sont de la hauteur d'un veau; elles ne peuvent point voler, parce que leurs ailes sont courtes, mais elles marchent plus vîte qu'aucun cheval de course.

De Mananciales à Demochados, il y a 30 milles.

De Demochados à Esquina de la Guardia, il y a 24 milles.

Là est une forteresse carrée, défendue par deux pièces de canon, qui servent à arrêter les incursions des Sauvages, lesquels viennent souvent attaquer des villages espagnols, par troupes de trois à quatre mille hommes. Mais il paraît, d'après le témoignage des habitans, que le danger n'est pas aussi grand que les soldats cantonnés dans le lieu veulent le faire croire aux voyageurs européens, pour donner une haute idée de leur courage et de leur valeur. Il doit toujours y avoir dans cette place, un capitaine et trente hommes; mais, pendant toute la journée, on n'y en voit pas un seul. Ces soldats sont mal armés et mal équipés; quelques-uns avec des fusils, quelques-autres avec des pistolets, et le reste n'a que des sabres et des piques.

Comme les Sauvages indiens ont une grande

frayeur des armes européennes, et principalement des armes à feu, l'héroïsme des soldats ne doit pas paraître si étonnant, si ces trente hommes à cheval mettent en fuite deux ou trois mille Sauvages, dont les armes ne consistent que dans une corde de six aunes de longueur, au bout de laquelle est attachée une pierre ou un morceau de plomb, qu'ils lancent par derrière à leurs ennemis. Ils sont si adroits dans l'art de lancer cette pierre, qu'ils manquent rarement la personne qu'ils veulent frapper.

Ces Sauvages indiens n'ont aucune communication avec les Américains civilisés. Ils sont sales, sauvages, défians et perfides au plus haut degré. Mais ils sont robustes et entreprenans, quoique très-facilement découragés et effrayés par la seule apparence du danger.

Leurs vices, et l'état de barbarie où ils sont, semblent être la conséquence naturelle de la manière dure avec laquelle les Espagnols les traitent; car si ces derniers s'intéressaient au bien de leur Gouvernement, et s'ils étaient moins attachés à leur intérêt personnel, il serait très-facile, en usant de moyens de douceur et de commerce libre avec eux, de les rendre doux et de les

civiliser comme les autres Américains, qui se sont rendus très-utiles à l'Etat. Mais ces moyens ne peuvent plus être tentés ni exécutés que par des hommes d'état et des esprits éclairés, doués de saines connaissances politiques, tels qu'il peut y en avoir en Espagne, mais qui sont très-rares dans l'Amérique méridionale.

D'Esquina de la Guardia à Cabeza del Tiguère, il y a 21 milles.

Cabeza del Tiguère est situé sur la rivière de Tercera. Le lit de cette rivière est formé de granit décomposé.

De Cabeza del Tiguère à Saladillo, il y a 24 milles.

La plupart des collines environnantes sont couvertes de salpêtre naturel, semblable à une gelée blanche.

De Saladillo à Barrancas, il y a 9 milles.

De Barrancas à Zarjon, il y a 12 milles.

Le lit de cette rivière est fait de marne durcie, mêlée de coquilles calcaires.

De Zarjon à Frailem Muerto, il y a 12 milles.

Là commence une forêt qui s'étend et monte jusqu'à Cordova. Nous n'avons trouvé dans cette forêt que deux espèces d'arbres, qui ressemblent

aux oliviers d'Espagne; mais ils ne portent point de fruits. Leurs feuilles sont du plus beau verd.

De Frailem Muerto jusqu'à Esquina de Medrano, il y a 18 milles.

Là sont situées, au milieu de la campagne, la maison de poste et quelques cabanes de Créoles; elles sont sans fossés et sans défenses, parce que les Sauvages indiens ne poussent jamais leurs incursions jusques-là.

Les plaines que nous avons traversées jusqu'à Esquina de la Guardia, ont une nature de sol le plus fertile, qui ressemble au terreau de jardin, et qui est couvert de gazon, de trèfle et de fleurs.

Ces campagnes, presque *Elyséennes*, nourrissent un nombre incalculable de chevaux, de bœufs et de moutons sauvages, ainsi que des autruches innombrables et plusieurs espèces de gibier : peut-être l'Europe toute entière ne renferme pas autant de troupeaux et de gibiers, qu'il s'en trouve dans les plaines appelées *Pampas*, situées entre Buenos-Ayres, le Chili et Tucuman. Le voyageur est toujours étonné de voir des troupeaux de cinq à dix mille têtes, et tant que la vue peut s'étendre. Le plus gros bœuf aprivoisé ne se vend qu'une piastre, et l'on a pour deux piastres un excellent cheval.

D'Esquina à Paso Ferreira, il y a 18 milles.

De Paso Ferreira à Tio Pafio, il y a 12 milles.

On va de là jusqu'à Cannada del Govierno, et ensuite jusqu'à Impira.

Nous continuâmes notre route dans la direction nord-ouest, en cotoyant la rivière de Tercero.

D'Impira à Rio Segundo, situé sur les bords de la rivière du même nom, il y a 15 milles.

La rivière Segundo est une continuation de la rivière Tercero, laquelle prend sa source au promontoire du Pérou, qui commence près de ce lieu.

De Rio Segundo à Punto del Monte, il y a 13 milles et demi.

De Buenos-Ayres, capitale, à Cordova, il y a 468 milles.

Il est nécessaire de remarquer ici que, pendant tout le cours de notre voyage jusqu'à Cordova, les endroits où nous avons changé de chevaux, ne consistent qu'en une maison de poste et en quelques cabanes habitées par un petit nombre de Créoles très-paresseux.

Les Créoles qui descendent des colons espagnols ont le teint brun; leurs grands yeux noirs expriment la violence de leurs passions. Ils diffè-

rent entièrement de leurs pères, quant au caractère et au moral. Quoiqu'ils soient doués d'un génie capable d'aspirer à tout ce qui est grand et généreux, ils deviennent cependant, à cause de leur éducation négligée, indolens, licencieux et grossiers dans leur langage; ils sont hypocrites et remplis d'un aveugle et méchant fanatisme; ils exercent la tyrannie sur leurs esclaves; mais en général, par leur amour pour les plaisirs, ils deviennent les esclaves de leurs négresses, qui les dominent despotiquement. Les Créoles sont naturellement réservés et artificieux. Ils sont le jouet de toutes les passions indisciplinables, pleins d'orgueil et de prévention contre tout ce qui est européen, et principalement défians et ennemis des Espagnols. C'est sous le joug oppressif de pareils hommes, que les Indiens ont vécu pendant plusieurs siècles; aussi, ils n'aspirent sans cesse, et ne soupirent qu'après leur affranchissement.

Le roi d'Espagne a rendu quelques lois très-bonnes, dans la vue d'améliorer le sort des Indiens; mais soit à cause des intrigues ou par artifice, ces lois n'ont jamais été promulguées.

Dans le fait, les Indiens sont la seule classe

industrieuse et ouvrière de cette contrée. C'est à ces hommes patiens et laborieux que nous devons tout l'or et l'argent qui vient de l'Amérique espagnole. Ni les Européens, ni les Africains ne sont assez forts pour résister une seule année aux effets du climat et aux fatigues du travail des mines, dans le pays de montagnes. Cependant, pour d'aussi pénibles et dangereux travaux, leurs maîtres leur laissent à peine de quoi acheter un repas, qui consiste en pommes de terre et en patates cuites à l'eau.

Cordova, petite ville très-propre et très-agréablement située, près d'un bois, au pied d'une petite chaîne des Andes, est la résidence d'un évêque; elle est habitée par quinze cents Espagnols et Créoles, et par quatre mille Nègres esclaves.

Le commerce de transit se fait, de Cordova à Buenos-Ayres, par Potosi.—La cathédrale forme un superbe édifice, et la grande place est environnée de bâtimens de la plus grande magnificence. Les rues y sont tenues plus proprement qu'à Buenos-Ayres, parce qu'elles sont pavées, et qu'il n'y en a pas qui le soient dans la capitale. Nous avons été très-commodément logés dans le *Collége des Jésuites :* c'est un grand

édifice très-lourd, et qui sert à la résidence ordinaire de l'évêque. — La chaleur est beaucoup plus forte à Cordova qu'à Buenos-Ayres, dont la température est plus douce, à cause de sa proximité de la rivière de la Plata et de la mer. Près de la ville, on trouve, dans la montagne de granit, des filons de plomb et de cuivre, qui renferment de l'argent. A mesure que ces chaînes de montagnes, qui sont composées de granit rouge et vert, deviennent plus élevées, on voit la population s'augmenter; mais à Remanzo, qui est à 60 milles de Cordova, il y a une telle distance entre les montagnes, que le voyageur traverse de Cordova à Tucuman une plaine ayant 210 milles de longueur, qui est en très-grande partie déserte et inculte, et d'où l'on voit des montagnes à une grande distance. Le terrein est couvert d'une espèce de cristallisation saline; et on n'y trouve d'autre plante que le *Salsola Kali*, qui croît à une hauteur de trois aunes de France.

La petite ville de San-Jago de Extero, qui est toute en ruines, est située dans cette plaine.

Le Tableau suivant des mines exploitées dans l'étendue de la vice-royauté de la Plata ou Buenos-Ayres, a été extrait des registres de la chancellerie.

NOMS DES PROVINCES.	MINES d'Or.	d'Argent.	de Cuivre.	d'Etain.	de Plomb.
Tuçuman	2	1	2	—	2
Mendoza à Chise	—	1	—	—	—
Atacama	2	2	1	—	1
Lipez, } provinces de Potosi.	2	1	1	—	1
Porco, } provinces de Potosi.	1	2	1	—	—
Caranges	—	2	1	—	—
Pacages ou Berenguela	—	1	—	—	—
Chucuyto	—	2	—	—	—
Pauparcolla, ville de Puno	—	1	—	—	—
Lampa	—	2	—	—	—
Montevides	1	—	—	—	—
Chicas ou Tarifa	4	5	—	—	1
Cochabamba	1	—	—	—	—
Zicazica	2	—	—	—	—
Lavicaja	4	—	—	—	—
Omasuijos	4	—	—	—	—
Avangaro	3	—	—	—	—
Carabaya	2	1	—	—	—
Potosi	—	1	—	—	—
Chayanza	2	3	1	1	1
Mizque	—	1	—	—	—
Paria	—	1	—	1	1

Dans les environs de Cordova, il n'y a pas assez d'eau pour les mines et pour nétoyer les filons.

De Cordova, nous continuâmes notre voyage vers le Nord, en côtoyant le pied de la chaîne antérieure des Andes, jusqu'à Noria; il y a 21 milles.

De Noria jusqu'à Sinsicate, 15 milles.

De Sinsicate jusqu'à Totoral, 18 milles.

De Totoral jusqu'à San-Antonio, 15 milles.

De San-Antonio jusqu'à Coral de Baranca, il y a 15 milles.

La direction de la chaîne des montagnes est du Sud au Nord; et au Coral de Baranca, elles commencent à s'élever graduellement jusqu'à une hauteur considérable; c'est là que j'ai vu, pour la première fois, le palmier américain, qui forme un des principaux ornemens du paysage.

De Coral de Baranca jusqu'à San-Pedro, 12 milles.

Même distance de San-Pedro à Durazno.

Les montagnes continuent d'être composées de granit rouge et vert, et renferment des filons d'argent.

De Durazno, nous avons traversé une belle et délicieuse vallée, jusqu'à Channar de Cachi; cela forme 15 milles.

De Channar jusqu'à Pontezuello, 27 milles.

De Pontezuello jusqu'à Remanzo, il y a 24 milles.

De Remanzo à Yuncha, 90 milles.

D'Yuncha jusqu'à Silipica, 33 milles.

De Silipica jusqu'à San-Jago de Extero, 33 milles.

San-Jago, situé sur la rivière du même nom, est une petite ville en grande décadence, parce que le commerce qui y fleurissait autrefois, a pris une autre direction.

Sur le penchant et dans le fond des vallées de San-Jago, la chaleur est des plus insupportables, surtout lorsque le vent souffle du Nord.

De San-Jago de Extero jusqu'à San-Antonio, il y a 18 milles.

De San-Antonio jusqu'à Chachilla, il y a 24 milles.

De Chachilla jusqu'à Vinnara, 24 milles; et pendant les 15 milles de cette route, nous avons passé et repassé la rivière de San-Jago dans toutes les directions. Cependant, au mois de janvier, lorsque les neiges commencent à fondre sur les montagnes de Potosi, cette rivière gros-

sit au point de devenir très-dangereuse à passer pour les voyageurs.

De Vinnara jusqu'à Palmas, il y a 18 milles.

Même distance de Palmas à Talacacha.

De là jusqu'à Tucuman, il y a 24 milles.

Tucuman est une petite ville très-agréable, environnée de bosquets, de citroniers, d'orangers, de figuiers et de grenadiers. Cette ville est située à 450 milles de Cordova, et à 700 milles de Potosi : c'est un siége épiscopal; il a trois monastères. Les habitans sont riches, et ils retirent de grands revenus de leurs mines d'or et d'argent : car les montagnes qui sont auprès de cette ville, renferment d'abondantes mines de métaux les plus précieux ; mais les Nègres qui ont été employés au travail des mines, et les directeurs de ces travaux, sont si ignorans, qu'ils n'ont jamais eu la plus légère idée des avantages qu'ils pouvaient retirer de l'usage des roues, et qu'ils sont obligés de transporter le minerai dans des sacs sur les épaules. Nous avons trouvé la même ignorance à Potosi et dans tout le royaume du Pérou.

Pendant le cours de notre voyage à Tucuman, nous vîmes que les montagnes étaient composées

de granit primitif; mais à mesure que nous avancions, nous trouvâmes que ce granit était mêlé d'ardoises de plusieurs couleurs. La couleur des ardoises qui sont en plus grande quantité dans les Cordillières, est bleuâtre, autant que nous avons pu en juger à la première inspection. Un lit de pierre à chaux, et de grandes masses de pierres granitiques sont, dans plusieurs parties, posées sur des ardoisières argileuses. Nous avons trouvé aussi sur notre route, du charbon de terre et du sel de rocher; le dernier se trouve dans les sommets de la chaîne des montagnes les plus élevées.

De Tucuman à Tapia, il y a 21 milles.

De Tapia à Duralde, 24 milles. Duralde est une ville située sur un torrent qui vient d'une montagne du même nom; les mauvais chemins nous ont empêché d'arriver avant la nuit du 14 décembre.

De Duralde à Paso del Pescado, il y a 18 milles.

A 12 milles de Pescado, est située la jolie petite ville de Trinca; il y a une église. La ville est bâtie sur les bords d'un torrent qui porte le

même nom. Le chemin traverse une épaisse forêt qui n'a pas des arbres très-élevés.

De Paso del Pescado jusqu'à Arenal, il y a 27 milles.

De Arenal à Rosario, 15 milles.

De Rosario à Concha, 20 milles. C'est ici que la principale chaîne des montagnes commence à s'élever considérablement. Nous trouvâmes dans le lit de la rivière, un lit d'ardoise bleue, dont les montagnes sont principalement composées. Ici, les forêts sont plus garnies d'arbres, qui sont aussi plus gros et plus élevés.

De Concha à Rodeo de Tala, 24 milles.

De Rodeo de Tala à Pasage, sur la rivière du même nom, il y a pareille distance.

A environ 7 milles de Tala, nous passâmes une rivière qui était à sec; le bord méridional était composé d'une substance blanchâtre, dont le goût et la forme étaient comme du gros sel; et d'après plusieurs autres indications, nous avons eu lieu de croire qu'il y a de larges lits de sel fossile dans cette partie de la contrée.

De Pasage à Sienage, il y a 30 milles.

De Sienage à Cobos, il y a 21 milles.

De Cobos à Salta, il y a 27 milles.

La ville de Salta est située sur la rivière Arias, au $\frac{64}{45}$ degré de longitude ouest. Elle est divisée par quatre grandes rues très-irrégulières, mais beaucoup plus larges que celles de Cordova. La place du marché (*Plaza Major*), est un grand carré régulier; sur le côté occidental, est placé un magnifique hôtel-de-ville; et la cathédrale est sur le côté opposé. Le premier édifice sert pour la demeure du gouverneur-intendant, et pour le siége de l'administration de la province de Tucuman. Outre la cathédrale, il y a sept églises et couvens de moines. Il y a dans cette ville environ six cents familles Espagnoles; toute la population, en y comprenant les Créoles et les esclaves Noirs, monte à 9,000 âmes. Les habitans, qui font un grand commerce avec Potosi, le Pérou et le Chili, sont plus riches et plus civilisés que ceux de Cordova et de Tucuman.

Ici se terminent les montagnes et les promontoires les plus élevés. Nous continuâmes notre voyage au-dessus des Cordillières, proprement dites, qui sont remplies de plantes diverses, et dont les sommets couverts de neige se perdent dans les nuages.

A Salta, nous laissâmes nos voitures et nous prîmes des mulets. De là, nous traversâmes la plus haute chaîne de montagnes qu'il y ait sur la terre, par les chemins les plus dangereux et les plus fatigans, pendant 1800 milles, jusqu'à Lima. Heureusement nous entreprîmes ce pénible voyage dans une saison favorable: car dans notre marche à travers les Cordillières, nous avons été obligés de passer à la nage, plus de trente fois, différens torrens et rivières, qui, grossissant subitement pendant l'été, engloutissent un grand nombre de voyageurs en quelques heures. Les chaleurs d'été que nous éprouvions dans les vallées, changeaient dans la température la plus froide des montagnes; changement de température à laquelle ne peut résister la santé des Européens les plus robustes. On est saisi d'une fièvre étique, ou nerveuse, ou attaqué d'un rhumatisme général, et d'une mélancolie nervale.

Immédiatement après la ville de Salta, les bois qui jusques-là couvrent les chaînes de montagnes les moins élevées, cessent d'embellir le paysage. Mais le voyageur n'est plus long-tems incommodé par un nombre incalculable d'in-

sectes, de sauterelles, de grillons, de crapauds, de grenouilles, de serpens et de crocodiles.

Les fourmis y sont aussi très-nombreuses et très-inquiétantes. Leur morsure et le venin corrosif qu'elles jettent quand elles sont irritées, sont aussi douloureux que la piqûre d'une moustique.

Les maisons de poste sont très-mal construites, très-malpropres, et pleines de punaises et autres insectes de ce genre. Nous avons été obligés de nous désaltérer avec de l'eau corrompue, et de respirer un air imprégné de miasmes putrides. Mais le voyageur curieux et avide de connaissances, brave les dangers, et surmonte les fatigues et les privations de tout genre, parce qu'il ne pense qu'aux idées nouvelles qu'il va acquérir, ou qu'il est absorbé par la contemplation des merveilles de la nature.

Le tigre est la plus terrible et la plus dangereuse des bêtes féroces qu'on trouve dans cette contrée. Le lion de l'Amérique méridionale est, comme on me l'a dit, plus fort et plus hardi que le tigre, quoiqu'il ne soit pas plus grand qu'un chien ordinaire. Sous tous les autres rapports, il est entièrement ressemblant au lion d'Afrique.

Dans toute l'Amérique méridionale, il n'y a point d'abeilles *domestiques* élevées dans des ruches; et les abeilles *sauvages* ne construisent pas leurs nids dans les arbres, comme elles font en Europe; mais elles les acrochent d'une manière très-ingénieuse sur les branches. Ces abeilles construisent un nid de cire, de forme ovale, et de la grandeur semblable à une vessie de bœuf remplie d'air. Sur le haut, il y a une ouverture par laquelle les abeilles entrent et sortent. L'intérieur est rempli du miel le plus pur; la grande chaleur du climat fait fondre par degrés la partie inflammable de la coque extérieure de cire : il n'y a que la partie solide qui reste.

De Salta à Caldera, il y a 18 milles.

De Caldera à Buena-Volontad, il y a 17 milles.

De Buena-Volontad à Jujui, il y a 6 milles et demi.

Jujui est une petite ville, contenant environ trois mille âmes; elle fait une espèce de commerce avec Potosi. Ses habitans peuvent retirer un grand avantage des mines qui sont dans le voisinage de leur ville; mais ici, de même qu'à Tucuman et à Salta, ils ne sont ni assez entre-

prenans, ni assez éclairés pour tirer partie des dons que la nature leur a prodigués.

De Jujui à Bolcan, il y a 27 milles.

La rivière de Bolcan est le plus fort de tous les torrens que nous ayions traversés depuis que nous avions passé Jujui. Le cours de ce torrent est très-sinueux et très-lent.

De Bolcan à los Ormillos, il y a 27 milles.

De los Ormillos à Guacatera, il y a 18 milles.

Comme, jusqu'à ce moment, nous avions traversé peu de montagnes, et comme nous avions parcouru des vallées, nous passâmes la rivière de Jujui trente fois par jour; mais un mois plus tard, nous aurions couru de grands dangers en la traversant : car cette rivière se grossit très-souvent par les pluies et par la fonte des neiges dans les montagnes.

De Guacatera à Humaguaca, il y a 18 milles.

A un mille du village de Humaguaca, lorsque nous sommes parvenus au point le plus élevé des montagnes, nous avons trouvé encore la trace des lits de sel.

Guacatera est une petite ville d'Amérique, gouvernée par un magistrat ou alcade, qui est

un naturel du pays; il y a une église et une petite chapelle bâties sur une hauteur.

Les Indiens convertis, et qu'on appelle *fidèles* (en opposition avec les Sauvages connus sous le nom de *barbaros*, *infidèles* ou *bravos*), sont d'un caractère doux, patient et soumis; mais réduits à un état abject dans lequel on les a mis, et opprimés par les subdélégués, ils sont devenus timides et soupçonneux. Si l'on peut juger de leur caractère par celui des Indiens qui n'ont pas été subjugués par les Espagnols, il est à présumer que, s'ils avaient reçu une meilleure éducation et un traitement plus doux, ils auraient formé un des meilleurs peuples qu'il y ait sur la terre : car dans leurs relations entr'eux, ils ont toujours donné des preuves de leur humanité et de leur amour pour la justice. Ils montrent beaucoup moins d'égoïsme et d'orgueil que les Créoles; ils paraissent avoir aussi des idées plus vraies du juste et de l'injuste.—Ils sont d'une couleur cuivrée; ils ont une physionomie agréable, et une conformation vigoureuse; ils sont d'une taille moyenne, et doués d'un excellent jugement; ils sont cependant plus portés à la mélancolie qu'à la gaîté.

Les Indiens étant regardés comme la classe la plus laborieuse et la plus active parmi toutes celles qu'on trouve ici, tels que les Espagnols, les Créoles, les Mulâtres, les Samboes et les Nègres, sont employés dans toute l'Amérique méridionale, aux travaux des mines, au soin des troupeaux et à l'agriculture. Ils sont employés plus particulièrement au service domestique : car dans les montagnes, de même que dans les pays où il y a des mines, les Nègres, ainsi que les Européens, ne peuvent pas supporter les inégalités du climat et les changemens subits de la température chaude et froide : ils tombent bientôt malades, et ont une mort prématurée.

De Humaguaca à Cueba, il y a 24 milles. — A Irrugo, qui est à quelques milles de Cueba, il y a des mines qu'on exploite; les minéraux qu'on en retire, contiennent quatre-vingt pour cent de plomb, outre une forte proportion d'argent.

De Cueba à los Colorados, il y a 18 milles.

Nous n'avons vu, ni en Hongrie, ni en Saxe, ni dans les Pyrénées, des montagnes aussi irrégulières et aussi déchirées, ni aussi variées dans les élémens qui les composent, comme l'est cette partie des Cordillières. Il n'est aucun lieu du globe

où les révolutions de la nature ayent été aussi générales que dans l'Amérique méridionale; et l'on en voit partout les traces les plus fortes. C'est à 140 milles au-dessus de Jujui que le voyageur est parvenu à la partie la plus élevée des Cordillières; c'est aussi là que l'on trouve ces troupeaux de moutons si fameux, que l'on nomme *Lama* ou *Guanaco*, et que les Indiens appellent *Huanacos*. Ces moutons se nourrissent de mousse ou gazon rampant; on peut facilement les apprivoiser, et l'on s'en sert comme des bêtes de somme. Cet animal, ainsi que le *Vicunna*, ne se trouve que sur les sommets de ces montagnes, qui sont couvertes de neige et de la température la plus froide. C'est là que les *Lama* forment les plus nombreux troupeaux.

J'ai vu aussi dans les mêmes lieux le chat sauvage de l'Amérique; il n'est guère plus grand que notre chat domestique d'Europe; son poil sert à plusieurs usages, et sa chair est estimée comme très-délicate par les Créoles et les Indiens.

De Cangrejos à Guayaca, il y a 27 milles.

De Guayaca à Mojos, il n'y en a que 21.

La ville américaine de Mojos faisait autrefois

partie du Pérou : c'était la ville frontière du côté du royaume de la Plata ou Buenos-Ayres; mais d'après la division récemment faite des provinces méridionales du Pérou, Atacama, Potosi, Caranges et autres, ont été réunies au royaume de la Plata, dont les limites ont été portées à 450 milles plus loin, jusqu'à Santa-Rosa. Dans les montagnes d'ardoise argileuse qui environnent Mojos, nous avons trouvé plusieurs filons ou veines de quartz, qui contiennent de l'or, du cuivre jaune, du plomb et du fer. On voit sur la terre les traces qui indiquent le terme ou le bout de ces filons; il y en est peu qui soient exploitées. Il y a aussi près de cette ville une grande et riche mine de sable de fer magnétique; et on y voit mêlés des grains d'or, gros comme une lentille, qui pésent le quart d'un ducat, et qu'on retire en le lavant.

Mais les Américains n'obtiennent qu'une très-petite portion de cet or mêlé au sable, parce qu'en le lavant, ils en perdent la meilleure partie. L'on voit jusqu'auprès de Potosi de semblables couches alluviales, contenant de l'or, et qui posent sur une base d'ardoise argileuse; l'on y lave l'or, surtout dans la petite ville de San-Jago de

Cotagoita, qui est à 90 milles de Mojos, et à une égale distance de Potosi.

De Mojos à Sulipacha, il y a 24 milles. — Même distance de Sulipacha à Mojara.

De Mojara à Bamada, il y a 18 milles.

De Bamada à San-Jago de Cotagoita, il y a 24 milles.

De San-Jago de Cotagoita à Escobar, il y a 12 milles.

D'Escobar à Guirbe, 18 milles. — Même distance de Guirbe à Zurupalca.

Après avoir passé une montagne très-élevée, nous descendîmes vers Rio-Grande, un des plus forts torrens des montagnes, et que nous avons traversé plus de cinquante fois par jour.

De Zurupalca à Caiza, il y a 18 milles.

A Caiza, qui est à 142 milles de Potosi, l'on trouve une source d'eau chaude imprégnée de gaz, et remplie de particules de soufre et d'une terre friable pleine d'alun cristallisé : d'où nous pouvons conclure que cette source tire son principe d'un lit ou couche de soufre brûlant dans une ardoisière d'alun, d'où elle sort avec impétuosité. Il y a de semblables sources hépatiques

à 12 milles au nord de Potosi ; on en trouve aussi à Churin, qui est à 114 milles nord-est de Lima.

De Caiza à Potosi, il y a 36 milles.

C'est ici la poste la plus fatigante et la plus désagréable de tout notre voyage, parce que nous avons été exposés à une pluie très-forte jusqu'à dix heures du soir, et que nous avons été obligés de traverser le *Rio-Grande*, ayant de l'eau jusqu'au genou. A la hauteur de cette partie de la contrée, l'air est extrêmement froid.

Là, sur des plaines les plus élevées, les eaux sont ramassées sur les montagnes couvertes de neige, jusqu'à ce qu'elles forcent le passage à travers les crevasses ou fentes des montagnes, ce qui forme plusieurs cataractes, dont les eaux se jettent dans le *Rio-Grande*.

A 12 milles de Potosi, les montagnes commencent à être plus basses vers le Nord, de manière qu'une rivière très-considérable coule dans cette direction, tandis que le Rio-Grande coule vers le Sud.

Quant à la grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis Tucuman jusqu'à Potosi, il est à remarquer que jusqu'à 18 milles de cette dernière ville, où le Rio-Grande prend sa source dans

la plus haute région des montagnes, la vallée produit, dans plusieurs endroits, de petits arbres et du bois; mais plus loin, du côté de Potosi, le pays est entièrement dénué de bois; et sur le haut des coteaux et de leurs penchans, on ne voit croître que des lambeaux de gazon ou de mousse spongieuse qui servent de nourriture aux lama, ainsi qu'aux moutons, aux mulets et aux ânes.

On est obligé de porter à une distance de 30 jusqu'à 60 milles des petits fagots de bois et du charbon pour se chauffer; quant aux arbres propres à la construction, on doit les aller chercher à Tucuman, où ils sont portés à travers les montagnes, à force de bras ou sur les épaules.

Une pièce de bois de seize pouces carrés, et de trente-quatre pieds de longueur, coûte, à Potosi, deux cents livres sterling.

J'ai été extrêmement étonné de voir à 9 milles de Potosi, les plus hautes montagnes couvertes de neige et formées d'une couche assez épaisse de pierres granitiques, arrondies par l'action des eaux.

Comment d'aussi grandes masses de granit peuvent-elles se trouver ici? car il y a une des-

cente très-forte et continuelle jusqu'à Tucuman, où les montagnes granitiques finissent; et de Tucuman à Potosi, elles ne sont formées que d'un simple schiste argileux.

Ont-elles été roulées ici par un déluge universel; ou bien ont-elles été lancées par quelque autre révolution de la nature, partielle et locale?

J'abandonne la solution de cette question aux naturalistes systématiques et aux géologues.

La ville célèbre de Potosi est située au milieu de la chaîne la plus élevée des Andes, dont les sommets sont couverts de neige, à une distance de 9 milles au Sud. On présume qu'elle contient une population de cent mille âmes, y compris les esclaves. Les églises sont extrêmement riches en vases sacrés et en ornemens d'or et d'argent. Le clergé y est soumis à la juridiction de *Chuquisaca*, qui est le siége du tribunal ecclésiastique pour tout le royaume de la Plata. C'est aussi le siége d'une université. La milice ne consiste qu'en cinq cents hommes de la plus misérable tenue, sans uniforme et sans canons, et dont la moitié fait la parade avec des fusils de bois.

La montagne de Potosi, au pied de laquelle

est bâtie la ville de Potosi, est en pain de sucre; elle à une circonférence de 18 milles, et est composée d'ardoise argileuse jaune et remplie de veines de quartz ferrugineux, dans lesquelles on trouve de l'argent, et quelquefois de petits morceaux cristallisés qui y sont mêlés.

Ces mines, non exploitées, sont ordinairement appelées *Paco-Ores;* et d'après des expériences que j'ai répétées trois cents fois, j'ai trouvé que ces mines contenaient de six à huit onces d'argent dans chaque *caxon* ou cinq mille pesant. On rencontre souvent des mines d'argent massif, et principalement des mines gris-noir, dont chaque *caxon* donne vingt marcs d'argent. L'on y exploite plus de trois cents mines, mais très-irrégulièrement, et comme si l'on travaillait à les spolier. On ne les a poussées qu'à la profondeur de soixante-dix aunes.

On a commencé en 1779, et avec une énorme dépense, un grand conduit ou galerie : quand, au bout de neuf années de travaux, ce conduit a été porté à 2 milles de longueur, l'on a trouvé que l'ouverture était trop élevée, quoiqu'on l'eût faite en tournant à chaque trente-deux aunes, de manière qu'il a été impossible

de pénétrer dans plusieurs mines pour en tirer les eaux.

Le conduit traverse huit petites tranchées, qui sont dans une direction presque du nord au sud. La plus forte de ces tranchées est Galena, qui a environ deux pieds de profondeur ; et l'on assure qu'elle donne huit marcs d'argent dans un minerai de 5000 livres pesant. Le reste consiste en pierre feuilletée, mêlée avec de l'argent grisâtre et du cuivre jaune.

Nous avons vu sur le côté opposé, un autre vieux conduit, qui, il y a plus d'un siècle, a fait découvrir plusieurs veines d'argent rouge et gris ; mais comme on n'avait pas les machines nécessaires, les puits furent bientôt remplis d'eau : nous avons trouvé, le long et au fond du conduit, de bonnes mines d'argent, mêlées avec d'autres matières, qui, exploitées avec habileté, auraient pu enrichir leurs propriétaires. Mais ils auraient retiré une plus grande quantité de métal, s'ils avaient su employer des hommes instruits, et s'ils avaient fait les machines propres à extraire les eaux du fond des mines. Ces conduits ont la direction presque de l'est à l'ouest.

L'ignorance de ces directeurs des fonderies et des travaux de rafinage, à Potosi, est encore plus grande, s'il est possible : car par leur méthode d'amalgamation, ils étaient à peine capables de retirer les deux tiers d'argent contenus dans le *Paco-Ore ;* et de chaque marc d'argent pur qu'ils en ont retiré, ils ont perdu un marc ou deux d'argent vif. En effet, toutes les opérations faites dans les mines de Potosi, telles que le battage, le tamisage, le lavage, le rôtissage du minerai, sont conduites avec tant de négligence, et d'une manière si négligée et si mal-adroite, que comparer l'excellente méthode inventée par le baron de Born, qui est pratiquée en Europe, avec les procédés grossiers employés par les Indiens et les ouvriers de cette contrée, c'est faire injure au bon sens de mes lecteurs.

Les ustensiles dont se servent les Indiens employés aux mines, sont si mal faits, qu'on ne peut guère s'en servir. Le marteau, qui est une pièce carrée de plomb, du poids de 20 livres, épuise leurs forces. Le fer, qui est d'un pied et demi de longueur, est extrêmement incommode; et dans les endroits étroits, il est impossible d'en faire usage. Les chandelles de suif très-épaisses

sont enveloppées de laine, de manière que leur combustion vicie l'air des mines.

Dans la mine royale qui est à Potosi, où l'on frappe monnaie pour 600,000 marcs d'argent et 2,000 marcs d'or, les ouvrages ne sont pas mieux conduits. Chaque quintal de cuivre rafiné et employé pour faire l'alliage de l'or et de l'argent, coûte au Gouvernement 35 livres sterling, à cause de l'extrême ignorance des directeurs des mines, qui ont employé un mois au rôtissage et à la calcination du minerai; et même quelquefois ils l'ont rendu sans produit. J'ai été alors invité par le gouverneur Don Fr. de Paulo Sanz, à introduire dans ce grand atelier, un procédé fondé sur de meilleurs principes.

Dans cet objet, comme il n'y avait pas dans ce lieu un laboratoire chimico-métallurgique, j'en ai fait construire un avec tous les appareils nécessaires, dans une des plus vastes salles de l'hôtel de la monnaie; et c'est en présence du Gouverneur et de toutes les personnes employées dans ce département, que j'ai prouvé, par une expérience, que l'on peut faire l'opération avec un plus grand degré de finesse, et avec un vingtième de dépense de moins, dans l'intervalle de quatre

heures et demie, tandis que les autres employaient un mois pour les mêmes travaux.

Les commissaires allemands ont fait tous leurs efforts pour faire disparaître ces mauvais procédés et améliorer la fabrication. M. Weber, l'un de nos collègues, a fait faire, dans les montagnes de Potosi, deux conduits très-profonds pour extraire les eaux des mines; le baron de Von Nordenflycht a fait construire une machine propre à cet usage. Les opérations d'amalgamation, conformément au plan donné par le baron de Born, ont été faites sous ma surveillance; et j'ai ouvert un cours dans lequel j'ai donné à six élèves, des leçons sur la métallurgie.

Aussitôt qu'on sera parvenu à extraire parfaitement les eaux de ces puits, les mines de Potosi seront dans l'état le plus florissant. Cependant, le manque absolu de bois de construction dans cette chaîne de montagnes, retardera extrêmement le perfectionnement de ces ouvrages.

Les revenus que le roi retire du royaume de la Plata, sont, dit-on, évalués à 4,000,000 et demi de piastres; et quand les Américains auront des connaissances plus étendues et plus sûres concernant la métallurgie, et, surtout, quand ils auront

plus d'économie, ils pourront doubler les revenus du roi.

Si l'on voulait rechercher avec soin les filons des mines, et si l'on voulait les exploiter avec une habileté et une activité même ordinaire, ce royaume pourrait donner au Gouvernement, de 20 à 30,000,000 de piastres.

De Buenos-Ayres à Potosi, il y a 1,617 milles géographiques.

Comme le baron de Von Nordenflycht a été obligé de demeurer plus long-tems à Potosi, pour surveiller les machines employées à l'exploitation des mines, j'ai continué ma route pour Lima, le 30e. janvier 1790, avec le plus grand nombre des mineurs allemands, et nous sommes arrivés le même jour à Jocalla, qui n'est qu'à 9 milles.

A 12 milles, au sud de Potosi, il y a une source d'eau minérale bouillante, et des bains d'eaux sulfureuses. Près de là, il y a un village où les habitans de Potosi, malades, vont rétablir leur santé. Ces eaux ont la même propriété que les sources minérales qui sont près de Caiza.

Il y a là aussi du schiste, dont la montagne est

principalement composée, avec un lit de pierres sablonneuses.

Plus loin, nous avons trouvé, des deux côtés de la route, des collines couvertes de blocs de granit; les chemins sont très-dégradés, et les montagnes, dévastées par le tems, présentent une surface très-éraillée.

De Jocalla jusqu'à la Lenna, il y a 18 milles.

Tout près de Jocalla, on voit une grande masse de granit, qui a plusieurs milles de longueur, qui s'élève comme un rocher ruiné par les siècles, et qui semble menacer de tomber à chaque instant dans le fond des précipices. A la Lenna, les masses de granit se succèdent, et reposent sur un lit de pierre sablonneuse, de couleur rouge et granitisée.

De la Lenna jusqu'à las Lagumillas, il y a 15 milles.

Là, nous sommes entrés dans une vallée qui, sans présenter une grande variété de formes, s'étend à 600 milles, jusqu'à Cusco.

De Tolapalca jusqu'à Guilcapuzico, il y a 12 milles.

De là à Ancacato, 15 milles. Là, le schiste est mêlé avec des masses de granit.

D'Anacato jusqu'à las Pennas, il y a 12 milles. Un lit de pierre sablonneuse rouge est posé sur une couche de schiste. Le sol devient plus fertile; et l'on voit augmenter très-sensiblement la population et le nombre des villages.

De Pennas jusqu'à Condor-Apacheta, il y a 15 milles.

Aux pierres sablonneuses succèdent des schistes, couverts la plus part d'un léger gazon.

De Condor-Apacheta jusqu'à la Venta de en Medio, il y a 15 milles.

De la Venta jusqu'à Oruro, 27 milles. Ici, la vallée devient plus unie et plus agréable.

A 4 milles de Oruro, la vallée est couverte d'une sorte de croûte saline, mêlée de salpêtre.

Oruro, ville située dans cette vallée, était autrefois la demeure de riches capitalistes, qui avaient tiré leurs richesses des mines placées dans les montagnes voisines. Mais à l'époque de la terrible insurrection des Indiens catholiques de la Plata et du Pérou, qui eut lieu en 1779, la plus grande partie des Espagnols riches fut massacrée à Oruro, ainsi que dans les autres parties de ces royaumes; les villes furent pillées et presque entièrement détruites. Ceux qui purent échapper,

et qui émigrèrent en Europe, cachèrent leurs trésors et leurs effets précieux dans les couvens des moines (1).

C'est par les suites de ce funeste évènement, que les mines qui sont près de cette ville, sont dans un état de décadence totale, parce qu'il n'y a plus de capitalistes pour les faire exploiter. Des mineurs intelligens pourraient retirer de très-grands avantages de l'exploitation de ces mines, si fort négligées.

Un individu qui avait de l'activité, a obtenu, par l'ancien procédé d'amalgamation employé à Potosi, un bénéfice net de 80 livres sterling par semaine, provenant du résidu des mines, qu'on jetait auparavant; et à l'avenir, ses profits seront encore plus considérables, à cause d'une machine fabriquée par un de mes collègues, et renfermant huit barils, au moyen desquels il ne perdra pas une aussi grande quantité d'argent vif, qui formait une dépense de moitié sur la quantité qui en était employée.

(1) M. Helms ne rapporte aucun des détails de cette insurrection : ils auraient été cependant intéressans pour le lecteur.
(*Note de l'éditeur anglais.*)

De Oruro à Caracollo, il y a 27 milles.

Les sommets de cette chaîne de montagnes, dont la direction est vers le Nord, sont couverts de neige.

De Caracollo à Panduro, il y 15 milles. — De Panduro à Sicasica, 24 milles. Auprés de la riviére, la vallée est d'une grande fertilité.

De Sicasica à Tambillo, il y a 12 milles.

A 2 milles de la maison de la poste, nous trouvâmes deux grands laboratoires d'amalgamation, appartenans aux Indiens, et qui sont très-productifs, parce qu'ici les mines sont très-riches.

De Tambillo à Ayoayo, il y a 12 milles.

Prés de Ayoayo, j'ai trouvé le terrein parsemé de petits morceaux de quartz cristallisé, dont une partie consistait en demi-piramides à six faces, à moitié grandes comme une lentille. Les montagnes occidentales contiennent plusieurs veines ou filons de quartz très-riches.

De Ayoayo à Calamarca, il y a 15 milles. On trouve ici le même genre de quartz, brillans, cristallisés, ainsi que de petits topases.

De Calamarca à Ventilla, il y a 18 milles, et ensuite 12 milles de Ventilla à la Paz.

Quoique la ville riche de *la Paz* ait aussi souffert beaucoup de la révolte des Indiens, elle renferme encore quatre mille maisons et vingt mille habitans; la principale source de leur richesse est le *coca,* ou, comme on l'appelle, le thé du Paraguay. C'est une espèce d'herbe verte, acide, que les Indiens mâchent en la mêlant avec de la chaux calcinée. Ce thé leur est aussi nécessaire que le tabac pour les matelots. Cette seule branche de commerce produit à la ville de la Paz deux cent mille piastres par an.

La montagne au pied de laquelle est bâtie la ville de la Paz, est la plus haute des Cordillières dans cette partie de la contrée, et elle est constamment couverte de neige.

Cette montagne, ainsi que toute la chaîne, jusqu'à Sicasica, est remplie de mines d'or, que les Indiens retirent par le lavage; et quand, il y à environ huit ans, on vit s'écrouler une partie de cette montagne, les Indiens cassèrent des débris de roche ou de pierre, d'où ils tirèrent des morceaux d'or, du poids de deux à cinquante livres. Encore aujourd'hui on trouve dans des couches ou lits de sable, lorsqu'ils s'éboulent par les pluies tombant sur les montagnes, des morceaux

d'or du poids d'une once; mais, par l'ignorance des habitans, la plus grande partie de ces trésors est négligée.

On y trouve aussi, dans les schistes, plusieurs riches veines ou filons d'argent.

La province de Tiupani, qui est à 120 milles de la Paz, contient une plus grande quantité de mines d'or que la précédente.

De la Paz à la Laja, il y a 18 milles. — De la Laja à Tiaguanaco, il y a 21 milles.

Il y a une montée assez forte de Potosi jusqu'ici; et l'on arrive à une plus grande hauteur jusqu'à Puno, qui est le point le plus élevé des Cordillières, dans le royaume de la Plata.

Le côté occidental de cette montagne est formé de schiste, dans lequel les Indiens exploitèrent autrefois des mines très-riches.

De Tiaguanaco jusqu'à Guaqui, il y a 12 milles.

Ici commence le grand lac de Tituaca, le premier que j'ai vu dans l'Amérique méridionale. C'est des bords occidentaux de ce lac que l'on voit les cimes des plus hautes montagnes des Cordillières qu'il y ait dans le royaume de la Plata. Depuis que nous avions quitté Buenos-Ayres et la rivière de la Plata, nous n'avions point tra-

versé un pays aussi pittoresque que celui qui est le long de ce lac. Nous avons été enchantés du spectacle que nous présentaient alternativement les collines et les vallées, mêlées avec les plus riches prairies, toutes couvertes des plus nombreux troupeaux de bœufs, mulets, chevaux et moutons.

De Cepita à Chesta, il y a 12 milles. — De Chesta à Pomata, où il y a une église dont la situation est extrêmement agréable, il y a 9 milles. De Pomata à Juli, 12 milles. — Nous continuâmes notre voyage sur les bords de ce lac, dont on nous a dit que la longueur était de 80 milles, et la largeur de même, dans quelques parties.

De Pomata à Juli, petite ville d'Amérique, très-peuplée, avec quatre églises très-riches, gouvernée par un indien (*Cazica*) et par un juge indien (*Alkalde*), il y a 12 milles.

De Juli à Uabe (ou Uave), il y a 15 milles.

A la distance de 6 milles de Uave, la route s'éloigne du lac, sur le bord duquel nous avons voyagé jusqu'à présent avec beaucoup d'incommodité et de fatigue, pendant la saison des pluies; mais peu avant notre arrivée à la maison de la

poste, nous avons passé un bac, sur un bras de ce lac, qui est long de cent vingt pieds.

La barque, sur laquelle nous avons traversé, était une espèce de canot indien, fait avec des branches et du gazon, sur lequel des voyageurs peureux ne voudraient point se confier, parce que ces canots n'ont qu'une aune et demie de largeur, et qu'ils sont plats comme des radeaux.

De Uave jusqu'à Acora, il y a 15 milles. — D'Acora jusqu'à Chucuito, 9 milles.

Les montagnes contiennent plusieurs mines riches d'or et d'argent.

De Chacuito jusqu'à Puno, capitale des provinces de ce nom, il y a 9 milles.

Puno a aussi beaucoup souffert par l'effet de l'insurrection de 1779. Les mines d'argent qui se trouvent dans le pays, sont très-riches; mais elles sont remplies d'eau, et les propriétaires n'ont ni les capitaux, ni les connaissances nécessaires pour extraire les eaux.

De Chacuito jusqu'à Caracato, il y a 24 milles. — De Caracato à Calapuja, 21 milles.

Les mines qu'on trouve dans cette chaîne de porphyre, s'étendant à une longueur de 18 milles.

sont très-riches et rendent dix marcs d'or par quintal.

De Calpuja à Pucara, 24 milles. — De Pucara à Aguaviri, 15 milles. — De là à Santa-Rosa, 18 milles. — De là à Larucachi, 27 milles.

La chaîne des Cordillières, dont les sommets sont constamment couverts de neige, s'étend très-loin au-delà de Larucachi. Nous éprouvâmes beaucoup de fatigue par le mauvais état des chemins, et à cause d'une pluie continuelle et des orages qui, étant très-fréquens dans cette saison de l'année, accompagnent presque toujours les voyageurs dans les Cordillières. La véritable saison, pour entreprendre de pareils voyages, est dans le mois de mars, jusqu'au mois de juillet.

Pendant les trois mois de pluie sur les montagnes, le voyageur peut côtoyer les bords de la mer, où il a toujours un ciel serein, et sans qu'il tombe une goutte de pluie, jusqu'à ce qu'il arrive à Lima. Il est même exposé à une chaleur excessives, ainsi qu'à être tourmenté par des insectes, et à éprouver des fièvres dangereuses.

De Larucachi à Concha, il y a 18 milles.

Ici la vallée s'élargit. Nous avons été obligés de traverser, à la nage, une rivière très-rapide; il

y a, à 3 milles de Larucachi, une jolie petite ville, appelée Cicuani, résidence du colonel Manuel Vilalta, gouverneur de Tinta, homme très-bien élevé et très-obligeant, dont nous avons reçu un accueil fort amical. Ce colonel, qui s'était occupé, pendant plusieurs années, de l'exploitation des mines dans ce lieu, a écouté avec beaucoup d'attention les conseils que je lui ai donnés pour extraire les métaux des mines.

De Cacha jusqu'à Chiacupi, il y a 12 milles. — Ici, le pays devient plus agréable, plus fertile et plus peuplé. Nous avons passé le bras le plus large de la rivière, sur un pont volant, fait avec des osiers.

De Chiacupi jusqu'à Quiquijani, il y a 15 milles. — De là à Huercos, 12 milles; de ce dernier lieu à Oropeza, 9 milles.

Le chemin commence à monter graduellement, et à s'éloigner des bords de cette grande rivière que nous avons côtoyée le long de la vallée, depuis Purta; mais ce chemin se dirige depuis ce point-là vers le Sud.

D'Oropeza jusqu'à Cusco, ancienne capitale du Pérou, et la résidence des anciens Incas, il y a 12 milles.

Cusco, de même que les autres grandes villes de l'Amérique espagnole, est bâtie dans le style gothique. Sa population est très-considérable; mais personne n'a voulu me donner un état exact du nombre des habitans. Un gouverneur et un commandant des troupes régulières et de milices, résident dans cette ville. Une cour judiciaire d'appel, qui prononce sur tous les procès de la province, est établie dans le palais du gouverneur.

La cathédrale est un très-bel édifice, construit en pierre; elle renferme un grand nombre de tableaux et d'ornemens très-riches.

Quoique les montagnes qui sont dans les environs de Cusco renferment plusieurs mines très-riches, cependant il n'y avait qu'une personne (et c'était un négociant français, appelé Grace) qui se fût occupée de l'exploitation des mines, dans laquelle il a dépensé, d'après la méthode américaine, plus de 5,000 liv. sterling, sans en avoir retiré le moindre bénéfice. Il nous parut disposé à adopter notre nouvelle méthode d'amalgamation; et si ses capitaux sont suffisans pour exécuter le projet et suivre notre méthode, il acquerra une grande fortune.

De Cusco à Zurito, il y a 21 milles. — De là à Limatambo, 18 milles. — De Limatambo à Carretas, 12 milles.

Le fond de chistes est recouvert d'un lit de marne, de gypse, de pierre à chaux, de sable et d'une grande quantité de sel cristallisé, ainsi que de débris de porphyre, dans lesquels on trouve souvent des morceaux d'argent natif, et même en abondance. Il y a en Europe très-peu de montagnes semblables, qui renferment des mines aussi précieuses que celles qui existent dans cette partie de la terre; toute la chaîne de ces montagnes semble être remplie de mines abondantes d'argent, où l'on trouve souvent des morceaux de pur argent, de cuivre et de plomb, entremêlés avec une grande quantité de filons d'argent natif. Il y a, à 36 milles avant d'arriver à Guancavelica, derrière la ville de Parcos, des montagnes de schiste mêlées de sable. Chaque chaîne de montagnes consiste, en tout ou en partie, en pyramides pointues de pierre sablonneuse, couleur de chair.

La chaîne des montagnes qui sont couvertes de neiges, et à travers desquelles est le chemin qui conduit à l'Océan pacifique, est formée de

simples pierres sablonneuses, dans lesquelles on aperçoit des veines métalliques, en plusieurs endroits, avec des quartz ou feld spalt; dans d'autres, avec *stéatite* et shoerl. Au contraire, la chaîne des montagnes au nord de Guamanga et de Guanvelica, est formée, dit-on, dans l'étendue de 100 milles, de simple pierre à chaux; et ces montagnes sont remplies aussi de mines, et principalement dans la province de Tarma.

De Carretas à Carahuasi, il y a 18 milles. — Ici nous avons été encore obligés de traverser la rivière sur un pont volant. Cette rivière est plus rapide et plus large que la dernière que nous avons traversée près de Carahuasi; le cours de la rivière se dirige en angle vers l'Est, jusqu'à ce qu'elle entre dans le royaume de Curaquin; et l'on prétend que son cours et de 3 milliers de milles. Toutefois cette assertion est très-douteuse, et l'opinion la plus probable est que cette rivière se jette dans le Maranon.

A environ 60 milles à l'ouest de Carahuasi, l'on exploite quelques mines d'or; et à Carahuasi, deux personnes ont extrait de l'argent d'une couche horizontale de mine.

D'avancay jusqu'à Cochacajas, il y a 18 milles.

— De Cochacajas jusqu'à Pincos, on compte la même distance.

Après avoir quitté ce village, nous sommes montés par un chemin tortueux de 8 milles, sur une des plus hautes montagnes des Cordillières; nous sommes descendus, avec le plus grand danger, de l'autre côté, jusqu'à la rivière que nous avons traversée. Nous sommes arrivés à Pincos, après avoir été exposés à une pluie continuelle pendant sept heures. Les voyageurs sont bien à plaindre d'être obligés de faire une pareille route, si élevée et si glissante, à travers des montagnes aussi inaccessibles. Le plus fort athée, qui se plaît à nier l'existence de la Providence, serait obligé d'avouer qu'un Etre tout puissant veille très-évidemment sur les entreprises hardies et sur la marche des hommes dans ces contrées.

A 60 milles à l'ouest de Pincos, dans la province d'Almaray, il y a un grand nombre de mines d'or en quartz; l'on en extrait l'or par le lavage. Plusieurs Indiens, malgré les procédés vicieux qu'ils emploient ici, tirent depuis 900 jusqu'à 1100 liv. pesant, qu'ils envoient à Lima, pour les échanger contre des piastres. Dans cette

province, comme dans quelques autres des plus riches de ce royaume, on trouve plusieurs mines d'argent qui ne sont pas exploitées.

De Pincos à Andaguayalas, il y a 18 milles. — A 21 milles plus loin que ce dernier lieu, il y a une mine d'argent qui a rendu cent marcs d'argent par quintal de mine. Néanmoins cette mine, appelée *Santa-Maria*, est remplie d'eau depuis long-tems.

D'Andaguayalas à Uripa, il y a 30 milles, et il y en a 36 de Uripa à Tambo de Ocros.

Après que nous avons été sortis d'Uripa, nous avons grimpé jusqu'au sommet d'une grande montagne formée de couches horizontales; et nous avons employé le même tems à descendre de cette hauteur jusqu'aux bords d'une rivière très-rapide, qu'il faut passer sur un pont indien très-dangereux, qui est suspendu en l'air à une longueur de cent vingt pieds, et retenu par des cordages de chanvre très-mal faits. Ici, nous avons été obligés de nous arrêter, jusqu'à ce que le pont fût raccommodé. Nous avons passé la nuit dans une obscure caverne de la montagne, où nous avons tellement souffert de la chaleur et des insectes, que nous étions méconnaissables le lendemain.

Nous avions déjà éprouvé dans la province de Tucuman, les inconvéniens des insectes, dont la piqûre est plus venimeuse et plus désagréable que celle des moustiques d'Europe. Ces insectes jettent un venin très-actif, qui fait enfler les parties piquées, si on les gratte. La démangeaison qu'ils produisent, dure huit jours.

Ces moustiques d'Amérique ne sont pas plus grosses qu'une puce; elles ont des ailes et ressemblent à des mouches. Il y en a une grande quantité dans les plaines de cette contrée.

D'Ocros à Congallo, il y a 18 milles.

De Congallo jusqu'à la ville de Guamanga, qui est la résidence du gouverneur, il y a la même distance.

Dans ce district, nous fouillâmes dans une couche horizontale de mine d'argent. On tire de cinq cents pesant de ce minerai, cinq mille marcs d'argent. Cette mine, d'après ce qui nous a paru résulter de l'échantillon que nous avons pris, contient aussi de l'argent natif.

Mais cette mine, de même que les plus riches mines du Pérou, sont submergées par les eaux, malgré les efforts constans que font les propriété-

taires pour extraire les eaux par le moyen des pompes ordinaires.

De Guamanga jusqu'à Guanta, il y a 18 milles. — De Guanta jusqu'à Parcos, 30 milles. — De Parcos jusqu'à Paucara, 12 milles.

De Paucara jusqu'à Guancavelica, il y a 24 milles.

Derrière Guancavelica, les montagnes sont graduellement composées de matières moins variées; et vers l'extrémité, elles ne consistent qu'en pierres sablonneuses avec des lits de marne, de pierres à chaux, de spalte, et même, en quelques endroits, de simples pierres sablonneuses. Ces montagnes sont cependant également riches en mines d'or et d'argent, ainsi que d'argent vif et du sel cristallisé.

Enfin, les mines abondantes sont si nombreuses ici, que, si elles étaient exploitées avec une industrie même ordinaire, et avec quelque connaissance de la métallurgie, elles rendraient plus que la quantité nécessaire pour fournir aux besoins du monde entier. C'est peut-être un évènement heureux que l'ignorance des mineurs, et l'oppression exercée par le Gouvernement espagnol, empêchent qu'on tire de cette

source inépuisable une plus grande quantité que celle qu'on a extraite jusqu'à présent; l'expérience générale prouve qu'il y a assez de métaux pour fabriquer le numéraire nécessaire à la circulation du commerce, et pour tous les autres besoins. Autrement, l'or et l'argent seraient depuis long-tems extrêmement avilis. Cet effet serait infailliblement produit par l'introduction de 50,000,000 et plus de piastres, qu'on porte annuellement en Europe des colonies espagnoles d'Amérique, si cette importation n'était pas contrebalancée par l'exportation nombreuse qui se fait pour la Chine; et comme il n'y a point de retour de métaux de cette contrée, il est probable que ces trésors métalliques y restent enfouis et cachés par l'avarice des Chinois.

Les mines appartenantes au Gouvernement, dans la ville de Guancavellica, étaient autrefois célèbres par ces abondantes mines d'argent vif; mais, comme ces mines n'ont pas été exploitées d'une manière régulière, les puits se sont écroulés et comblés. On est obligé d'exploiter aujourd'hui des parties de la mine beaucoup moins riches, et qui rendent annuellement environ quinze cents livres pesant d'argent vif; mais, à

cause de la mauvaise manière dans laquelle sont construits les fourneaux, et par suite de la mauvaise méthode avec laquelle les mines sont exploitées, chaque quintal d'argent vif coûte 166 piastres. Le roi le vend aux propriétaires des mines d'or et d'argent, à raison de 73 piastres; et il perd annuellement, dans le commerce de cette partie, 200,000 piastres.

Les filons de cinabre ont une étendue de quatre-vingts aunes d'Espagne. On le trouve en partie solide et cristallisé avec du galena, du spath calcaire, du spath pesant, du quartz, de la manganèse, de l'arsenic, et partie entremêlé d'une pierre sablonneuse à grain fin, ou de pierre à chaux.

Il y a déjà deux cents ans que cette mine a été exploitée avec un grand avantage par une compagnie ou société de mineurs; et l'on prétend que la mine s'était enfoncée de six cents toises de profondeur.

C'est par l'extrême ignorance du surintendant qu'on prit pour du cinabre une couche épaisse de corail rouge et d'arsenic jaune, qui était contiguë à une mine d'argent vif. Il périt quelques centaines d'hommes dans l'opération

de cette fusion : car, dans l'extraction de l'argent vif, du cinabre, ils firent usage d'un fourneau inventé par un ancien espagnol nommé *Almadena*, et qui était chauffé par des broussailles de montagne. Il y a ici soixante-quinze fourneaux de ce genre. J'avais proposé de leur en substituer seize construits sur le plan de ceux d'*Idria* ; mais le vice-roi s'y opposa.

De Guancavellica jusqu'à Cotay, il y a 30 milles. — Ici la route monte vers les Cordillières couvertes de neige, ce qui rend l'air si froid, que le voyageur peut porter des fourrures sans en être incommodé.

Nous avons trouvé encore ici des troupeaux considérables de lamas. Le biscache, petit animal qui ressemble au lapin Européen, se trouve très-nombreux dans ces montagnes. Son poil est très-doux et très-joli. Il y a aussi des troupeaux nombreux de ces moutons connus sous le nom de moutons de Vicuna.

De Cotay à Turpo, il y a 18 milles. — Depuis que nous avons quitté Potosi, nous n'avons pas cessé de monter jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes : le froid que nous avons éprouvé, est plus fort que celui que nous avions

ressenti la veille ; et il était plus rigoureux que celui des hivers d'Allemagne, quoique l'été dure ici jusqu'au mois de mai.

De Turpo à Vinas, il y a 24 milles. — Après avoir traversé les plus grandes hauteurs des Cordillières, dans la glace et dans la neige, nous descendîmes par un chemin très-rapide et presque à pic, jusqu'à Vinas, qui est situé dans une vallée très-étroite. Pendant cette journée, nous avons vu un nombre incalculable de troupeaux de moutons de Vicuna, et beaucoup plus considérables que ceux que nous avons trouvés dans les autres parties froides de l'Amérique méridionale.

De Vinas jusqu'à Jangas, il y a 18 milles.

Dans le courant de cette journée, nous avons fréquemment couru de grands dangers ; car le sentier qui nous conduisait au bas des montagnes, vers la rivière qui coule du Sud au Nord, est si étroit, qu'il a à peine un quart d'aune de largeur ; et si la mule fait un faux pas, elle et le voyageur sont précipités dans un abîme, et mis en pièces. Une heure après notre arrivée à la maison de la poste, nous avons appris qu'une monture avait péri de cette manière sur la même route.

De Jangas à Lunaguana, il y a 18 milles.

La vallée étroite que nous avons traversée aujourd'hui a un sol sablonneux, et qui produit des grenades, des figues, des citrons, des oranges, des ananas, des raisins, et beaucoup d'autres fruits en abondance.

De Lunaguana jusqu'à Cannette, il y a 18 milles. — A environ un mille de Cannette, nous sommes arrivés à l'extrémité des Cordillières. Là, nous sommes entrés dans une plaine sablonneuse, à travers laquelle nous avons continué de faire route jusqu'à Lima.

De Cannette à Asia, il y a 18 milles. — De là jusqu'à Mala, il y a 12 milles. — Même distance jusqu'à Chilca. — Près de ce dernier lieu, j'ai trouvé les jolies vallées qui sont entre les rivages de la mer et les collines occidentales couvertes d'une croûte de sel de plus d'un pouce d'épaisseur. Ce sel, formé par la chaleur du soleil, est à moitié cristallisé; on le porte au marché de Lunaguana.

De Chilca à Lurin, il y a 7 à 21 milles. — Il n'y en a que 18 de Lurin à Lima.

Total. — De Potosi jusqu'à Lima, il y a 1,215 milles.

La ville de Lima, capitale du Pérou, et la résidence du vice-roi, est située dans une plaine sablonneuse qui n'a que 2 milles de largeur, entre les Cordillières et la mer. Son territoire s'étendait autrefois à un mille plus loin vers les montagnes. C'est ce qui paraît évident, en examinant les sables et les coquillages qui couvrent la plaine, ce qui forme une étendue de deux milles; et ce qui est encore démontré par les petites collines environnantes, et qui sont formées aussi de coquillages.

Lima est une très-grande ville; mais à cause des fréquens tremblemens de terre, les maisons n'y ont qu'un étage, et sont construites légérement avec des planches et des lattes recouvertes de mortier. Les toits sont faits de lattes de bois, et de forme plate. L'extérieur est d'un genre très-commun; mais, à l'intérieur, les maisons sont d'une magnificence et d'une commodité très-recherchée. Les rues sont droites, régulières, larges et bien pavées. Dans la plupart de ces rues, il y a de beaux édifices, de riches palais, dont plusieurs sont d'une architecture moderne. Il y a autour de la ville de grandes allées plantées des deux côtés en beaux citroniers; on y voit un

grand nombre de maisons de campagne, et de jardins. Cette ville serait le séjour le plus agréable, si elle était moins sujette aux tremblemens de terre, aux maladies épidémiques, aux chaleurs excessives, et aux insectes de tous genres.

Toute la côte de la mer du Sud, dans cette partie de Lima, est fréquemment sujette aux tremblemens de terre. Celui qui fut éprouvé il y a cinquante ans, par la ville de Lima et par la ville de Callao, port de mer, submergea cette dernière ville, que les vagues de l'Océan couvrirent entièrement.

On voit encore les ruines de Callao; mais la citadelle, qui est bâtie sur une hauteur, est restée intacte. L'opulente et commerçante ville d'Ariquipa fut également ruinée de fond en comble par des tremblemens de terre; mais sur ses ruines, d'autres habitans ont rebâti une partie de la ville, à cause de son site très-avantageux. Le mois d'octobre est le plus dangereux pour les tremblemens de terre.

La population de Lima était portée autrefois à soixante-dix mille âmes. Maintenant, à cause de la décadence totale du commerce du Pérou, elle est réduite, dit-on, aux deux tiers de ce

nombre; et il n'y a guères en ce moment que cinquante mille Espagnols, y compris les Créoles et les Nègres. Il y a trente ans que Lima était une des villes les plus riches et les plus florissantes de l'Amérique espagnole. Mais, depuis cette époque, cette ville a été si encombrée de marchandises européennes, que les capitaux de la plupart des grandes maisons de commerce ont été employés à ce genre de commerce, et tout le numéraire a été transporté successivement à Cadix; ce qui a causé un déchet considérable dans tous les articles venant de l'Europe.

Une paire de bas de soie de France, qui coûtait alors quarante piastres, se vend aujourd'hui pour six, et de même toutes les marchandises d'Europe ont diminué de deux tiers de leur ancien prix. Ainsi, les négocians ont vu décroître leurs capitaux placés dans ce genre de commerce, et bientôt ils ont été entièrement ruinés. On peut en dire autant de toutes les autres villes de commerce dans l'Amérique méridionale. C'est la rareté du numéraire qui en a été la suite, et qui a été la cause de la non exploitation des mines. Il paraît que les sources des richesses du Pérou pourraient être ainsi taries.

Pour l'empêcher, le vice-roi, M. Lacroix, né en Flandre, homme intelligent, désintéressé et très-aimé des habitans, a demandé au roi d'Espagne d'envoyer au Pérou des minéralogistes et métallurgistes allemands, très-instruits, et il a établi en même tems, aux frais des propriétaires des mines, *un tribunal suprême des mines*, semblable à celui qui existe au Mexique. Cependant, à mon arrivée au Pérou, j'ai trouvé que les membres qui composent cette cour suprême, étaient entièrement dépourvus de connaissances minéralogiques, et que les commissaires de cette cour des mines, n'ont pas encore fait la plus légère dépense pour encourager l'exploitation des nombreuses mines placées sous leur juridiction. On n'a eu aucun égard aux nombreuses plaintes portées par les propriétaires contre cette négligence. Le Gouvernement les laisse non seulement sans protection, mais encore il les opprime sous le poids des procès vexatoires et dispendieux, ou des exécutions judiciaires par lesquelles plusieurs propriétaires ont été expulsés de leurs habitations. Les subdélégués, ou juges placés dans les districts des mines, sont principalement ceux qui abusent davantage de leurs places, et qui

s'enrichissent par les injustices et les actes vexatoires qu'ils exercent. Ce sont eux qui accusent sans cesse de rebellion et de sédition les sujets qu'ils veulent dépouiller de leur fortune, tandis que le vice-roi, résidant dans la capitale, et étranger en quelque sorte à cette contrée immense, soumise à sa surveillance, fait peu d'attention à ces oppressions et à ces injustices sous lesquelles le peuple gémit.

Je n'ai resté que trois semaines à Lima : pendant quelque tems, j'ai eu plusieurs entrevues avec le vice-roi, qui, conformément au vœu du Gouvernement de Guancavellica, ordonna que je me rendisse dans cette ville, comme directeur des mines d'argent vif appartenantes au roi, dans le dessein d'y introduire l'usage du fourneau *Idrian*, à la place des fourneaux d'*almadena*, qui étaient mauvais et dispendieux. Après avoir reçu ma commission et mes instructions par écrit, j'ai quitté la capitale, et je suis parti pour Guancavellica, où je suis arrivé le 6 mai 1790, avec toute ma famille, et cinq minéralogistes allemands. Les transitions subites d'une température chaude au climat glacé des montagnes, ont donné des fièvres intermittentes à ma

femme, et à toutes les personnes qui composent ma maison ou ma suite. Ces fièvres durèrent sept mois, et ne cessèrent que par le changement d'air et de climat.

J'ai bientôt connu qu'en me procurant ma commission, M. de Tagle, gouverneur (vieux Créole, qui par de prétendus projets patriotiques, s'est procuré une fortune d'un million de piastres), n'a eu d'autre vue que de retirer des profits de la fourniture des matériaux nécessaires pour construire des machines, matériaux sur le prix desquels il a gagné plus du quadruple de la valeur. J'ai protesté contre ces procédés onéreux et dispendieux; et j'ai commencé à faire fabriquer moi-même les briques nécessaires pour la construction, et qui ne coûtèrent qu'une demi-piastre le cent; tandis que les ouvriers employés par le gouverneur, les faisaient payer 25 piastres le cent. Le gouverneur a cependant contrarié mes plans tendant à économiser l'argent du Gouvernement, en voulant me donner plusieurs ouvriers et directeurs dont je n'avais nul besoin. J'ai résisté; et quand je l'ai menacé de retourner à Lima, il m'a permis de suivre mes plans de construction économique. Les fourneaux ont

été commencés; mais avant d'avoir pu les achever, le gouverneur ayant insinué au vice-roi, que quoique le fourneau *Idrian* coûtât deux fois plus cher que l'ancien fourneau, il n'était pas propre à remplir les vues qu'on se proposait : il obtint l'ordre de suspendre les travaux. Je prouvai facilement combien ces assertions étaient calomnieuses et erronées; et, en conséquence, le gouverneur fut appelé à Lima, pour rendre compte de sa conduite; car il paraît que pendant les trois années de son administration, il n'a obtenu de produit, que de treize à quatorze cents quintaux d'argent vif, qui coûtaient 166 piastres par quintal, tandis que son prédécesseur faisait rendre annuellement deux mille quintaux d'argent vif, qui ne coûtaient qu'environ 100 piastres par quintal. Cependant, l'ordre de la suppression de mes travaux ne fut pas révoqué.

Je proposai alors au vice-roi des plans pour construire des machines pour le battage et le lavage des minerais, qui ne rendent que quatre pour cent d'argent vif; et j'ai prouvé qu'avec seize de mes fourneaux *Idrian*, je rendrai autant de matières qu'on en rendait avec soixante-quinze fourneaux anciens. Cependant, ces plans ont été

rejetés par le vice-roi, à cause des dépenses dont j'ai porté le devis à 100,000 piastres, quoique le roi perde chaque année 200,000 piastres, par la mauvaise administration et les procédés vicieux, ainsi que par l'emploi de plusieurs intendans, et par la grande consommation de bois, qui est très-rare et très-cher.

Bientôt après, je reçus l'ordre de me rendre dans la province de Tarma, en qualité de surintendant des fameuses mines de Pasco. Ce fut pour moi un évènement très-heureux : car ce changement de climat et d'air m'était nécessaire pour rétablir ma santé délâbrée par une fièvre d'un mois, que m'avaient causée les indignes traitemens que j'ai éprouvés.

La province de Guancavellica renferme plusieurs couches extraordinaires, ou veines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb. La plus grande partie de ces mines est extrêmement négligée, et les puits ne sont pas encore d'une profondeur suffisante. Quelques-unes de ces mines donnent de neuf à dix marcs; et quelques autres rendent vingt-deux marcs d'argent pour chaque demi-quintal pesant.

J'ai quitté Guancavellica, le 14 janvier 1791, et je suis allé à Guando, qui n'est qu'à 18 milles.

Immédiatement après avoir quitté Guando, nous sommes descendus dans une vallée profonde vers Iscuchaca; nous avons traversé auprès de ce lieu, sur un pont de pierre, la large et rapide rivière de Augujacu.

De Guando à Acostambo, il y a 18 milles.

D'Acostambo jusqu'à Guaiucachi, même distance. — De là à Guanjaia, 6 milles.

Ici, la vallée s'élargit et devient très-fertile et très-agréable. Il y a sur les deux bords de la rivière, un grand nombre de villes et de villages, habités par des Espagnols, des Indiens et des Créoles. Guanjaia renferme une église, une chapelle et des maisons bien bâties, appartenant aux riches propriétaires de ces provinces. Cette ville est abondamment approvisionnée en tout genre.

De Guanjaia à Matuguasi, il y a 15 milles. — Même distance de Matuguasi jusqu'à Gauxa.

Gauxa est une petite ville ayant deux églises et des maisons bien bâties. Un subdélégué réside dans cette ville. Sa juridiction s'étend jusqu'à Guaiucachi.

De Gauxa à Tarma, il y a 24 milles.

Tarma est la capitale d'un gouvernement du même nom; elle est située dans une vallée étroite et profonde, principalement habitée par des Créoles, des Métis et des Indiens. Le district voisin est très-fertile; mais le climat est mal-sain, parce que le voisinage des hautes montagnes empêche la circulation de l'air. Il y a près de Tarma, deux mines d'argent vif, dont l'une a été découverte dans une couche ou filon de fer spath, de cinq aunes de longueur, et mêlée de cinabre solide et volatilisé. Ces deux mines ne sont cependant que de deux toises de profondeur. Ici, l'on exploite aussi deux mines d'argent et d'antimoine. Dans plusieurs puits de ces mines, on a trouvé du salpêtre natif de la meilleure qualité.

De Tarma à Palcamayo, il y a 15 milles. — Il y en a 18 de Palcamayo à Reyes. — De cette place jusqu'à Pasco, il n'y a d'autre moyen de chauffage qu'une espèce de tourbe, dont les montagnes sont couvertes à un pied de profondeur.

De Reyes à Carhuamayo, il y a 15 milles.

A environ 1 mille de Reyes, jusqu'aux montagnes occidentales, commence un lac qui a 14 milles de longueur.

Il y a 15 milles de Carhuamayo jusqu'à Pasco.

Pasco est une très-petite ville où résident le subdélégué et les officiers qui surveillent la raffinerie, et les receveurs des impositions royales. Là, résident aussi plusieurs riches propriétaires des mines; la plus grande partie d'entr'eux vivent auprès de leurs mines, sur la grande montagne d'argent, appelée *Jauricocha,* qui est distante de 6 milles de Pasco.

Jauricocha renferme un grand nombre de mines, qui ont un demi-mille de longueur et autant de largeur, et dont la profondeur est de 15 toises. La couleur de ces mines est gris de fer très-foncé ; elles sont mêlées partout d'argent natif. Cette espèce de pierre ferrugineuse contient neuf marcs d'argent dans chaque masse de cinquante quintaux pesant, mais dont le métallurgiste américain, très-ignorant, ne retire que quatre à sept marcs. Dans le milieu de cette masse de mines (qui a d'épaisseur un quart d'aune environ) se trouve une argile métallique blanche et friable. Ce minerai rend de cent jusqu'à mille marcs d'argent natif par chaque cinquante quintaux pesant. Quelque part où les mineurs bêchent dans cette immense mine, ils trouvent

plus ou moins de minerai d'argent. Cet avantage a excité un grand nombre d'aventuriers ignorans et pauvres à pénétrer dans cette masse de mines, par une infinité de trous, sans ordre ni régularité; de telle manière, qu'il est étonnant que la mine entière ne se soit pas écroulée depuis long-tems, ce qui est inévitable dans le cours de moins de quarante années. Les puits isolés se comblent fréquemment et engloutissent les ouvriers; mais de pareils évènemens n'excitent aucune attention de la part des directeurs.

Il y a plus de deux cents particuliers et exploiteurs des mines qui ont leurs puits dans les montagnes; et ils en extrayent chaque année deux cent mille marcs d'argent.

Aprés avoir passé deux mois à examiner l'état des mines et les ateliers de fonderie, j'ai envoyé au vice-roi un rapport très-détaillé, dans lequel j'ai signalé tous les abus et les vices d'exploitation qui m'ont frappé. Je lui ai indiqué tous les moyens propres à rendre les mines plus productives et d'une exploitation plus avantageuse, tant pour les propriétaires que pour le trésor du roi; mais je n'ai pu obtenir aucun succès, aucun résultat

ici, ni à Bellavista, qui est dans la province de Cajatambo, distante de Lima de 135 milles.

Le vice-roi m'a refusé tout secours pécuniaire sur les fonds qui ont été spécialement affectés au perfectionnement de l'exploitation des mines. Il a même improuvé un plan que je lui ai proposé, pour faire un emprunt destiné à cet objet. Tout ce que j'ai pu obtenir, est une simple lettre de recommandation qui faisait l'éloge de mon zèle. En conséquence, j'ai pris le parti de ne pas rester plus long-tems dans le Pérou, pays moralement et physiquement funeste pour moi, où j'ai sacrifié ma santé en remplissant religieusement mes devoirs, ayant été obligé de remplir les fonctions les plus dangereuses, et d'agir, non seulement comme directeur des ateliers de fonderie, mais encore de faire le métier de forgeron, de maçon et de charpentier. J'ai fait les plus grands efforts pour dissiper l'incroyable ignorance et l'extrême barbarie qui prédominent dans tout le département des mines et des ateliers de fonderie; et c'est pour cela que j'ai été obligé d'établir des laboratoires, et de faire les expériences nécessaires.

Mais les intendans, et divers officiers des mines, dont j'ai dévoilé les abus et l'ignorance,

nous ont contrarié de tout leur pouvoir, quoique nous fussions envoyés par le roi. Ils ont élevé secrètement contre nous des cabales, et publié les plus atroces calomnies. Dans leurs écrits et dans leurs propos, ils ont décrié les Allemands comme *hérétiques*, *juifs* et *fripons*, et enfin comme des hommes qui étaient à craindre, et qui pouvaient corrompre la probité des ouvriers et des mineurs. Ils ont fait tous leurs efforts pour nous rendre suspects aux propriétaires des mines, craignant que, si ces derniers écoutaient nos projets d'amélioration, ils n'examinassent plus sévèrement la conduite de leurs ouvriers ignorans et infidèles.

Ils ont porté leur haine jusqu'à soulever contre nous les ouvriers Indiens, en leur disant que ces étrangers sont venus exprès pour exploiter les mines avec des machines, et pour ôter, par conséquent, aux ouvriers les moyens d'existence. Dans les grandes villes, la plupart des négocians se sont réunis à nos calomniateurs dans leur système de persécution contre nous : car j'avais parlé contre les négocians, à cause de l'énorme usure de quarante pour cent, qu'ils prenaient de l'argent prêté aux exploiteurs des

mines. J'avais employé tous les moyens possibles pour mettre un frein à cette cupidité.

Avant de faire mes adieux à l'Amérique méridionale, je vais placer ici quelques observations générales en faveur de mes lecteurs, relativement à Buenos-Ayres et au Pérou.

Les mines d'or et d'argent sont les principales richesses de cette vaste contrée. Le commerce intérieur est peu considérable dans les provinces, par le défaut de culture et de population. Le commerce extérieur est entièrement dans les mains des Européens.

Presque toutes les mines du Pérou ont été exploitées dans le commencement par des déserteurs de l'armée de la marine, par des matelots et des vagabonds. Elles ont continué d'être exploitées, sans observer les réglemens et les lois rendus sur cet objet, et comme si ces mines n'étaient qu'un objet de pillage. La plupart de ces mines sont encore aujourd'hui dans cet état de négligence.

En 1789, 3,570,000 piastres en argent, et 766,768 piastres en or ont été frappées dans les monnaies royales de Lima. En 1790, 534,000 marcs d'argent, et 6,038 marcs d'or ont été

monnoyés à Lima. Plus de la moitié de ces métaux était le produit des mines de Pasco et de Gualgayoc. Les mines de Guantajaya, dans le Gouvernement d'Ariquipa, qui est à 300 milles de Lima, et à 6 milles du port de mer d'Iquique, produisent annuellement 38,000 marcs d'argent; mais ces mines pourraient rendre une beaucoup plus grande somme, si elles n'étaient pas situées dans un désert, sur les sables brûlans des bords de la mer. On est obligé de porter de l'eau à une distance de 20 à 30 milles, et souvent un verre d'eau est vendu une piastre. Là, les minerais ont, pour la plupart, la forme d'une corne, et l'on y trouve souvent des masses d'or natif.

Si le Pérou, le Chili et Buenos-Ayres jouissaient des mêmes avantages dont jouit le Mexique, si peuplé et si industrieux, où sont établies des banques publiques et particulières pour l'encouragement et pour le soutien des exploiteurs des mines, où les banques leur font des avances, et où les lois de police et d'économie sont mieux exécutées, je soutiens que le Pérou même (où tout est encore dans la confusion et le cahos), pourrait fournir annuellement quatre fois plus d'argent que le Mexique, où les métaux précieux

sont moins abondans. Mais le Pérou est bien loin d'être dans une aussi heureuse situation.

Voici le tableau ou l'état des monnaies frappées dans l'hôtel royal des monnaies, depuis le 1er. janvier jusqu'au 31 décembre 1790, ainsi qu'il résulte des registres authentiques transmis aux gouverneurs des diverses provinces.

	PIASTRES en Or ou Quadruples.	PIASTRES en Argent.	TOTAL des PIASTRES.
Au Mexique.	628,044	17,435,644	18,073,688
A Lima.	821,168	4,341,071	5,162,239
A Potosi.	299,846	3,983,176	4,283,022
A San-Jago.	721,754	146,132	867,886
TOTAL.	2,470,812	25,906,028	28,376,835

Si l'on ajoute à cette somme l'or et l'argent employé aux ornemens et vases sacrés des églises, des couvens, ainsi qu'à l'usage des particuliers, et les sommes clandestinement emportées en lingot par des négocians (et qu'on regarde comme formant la moitié), nous présumons

que la masse totale d'or et d'argent est presque double de la somme que nous venons de compter.

Quand l'argent a été fondu et raffiné à l'hôtel royal de la monnaie, il faut en déduire les impositions suivantes.

Un demi pour cent de *Cobos*, ou ancien impôt établi par le roi;

Six pour cent *real diesmo*, ou dixme du roi;

Six pour cent *derechos de fundicion*, ou pour payer les dépenses des fonderies et des raffineries, pour un lingot de deux cents marcs.

Sur chaque marc d'argent on paye un *real de la Plata* pour les salaires du tribunal royal des mines.

Aussitôt après que l'argent est fondu, il est poinçonné et contrôlé; on paye huit piastres, cinq réaux et treize marevedis dits de Plata, pour chaque marc d'argent.

L'or ne paye que quatre pour cent au Gouvernement. Après avoir déduit les frais de fonte et de contrôle, le trésor royal accorde seize piastres pour cet objet, si les métaux sont de vingt-deux carats.

Les médecins ayant attesté que, vu le mauvais état de ma santé, je ne pouvais plus, sans

courir le danger de perdre la vie, continuer mes fonctions de commissaire des mines dans les Cordillières, le vice-roi m'a accordé, avec une sorte de répugnance, la permission de revenir en Europe. En conséquence, je m'embarquai le 25 décembre 1792, à Calloa, port de Lima, latitude 12°. 3'. S., et longitude 298°. 30'., sur un vaisseau de registre qui allait en Europe par le cap Horn.

Plusieurs voyageurs ont prétendu que les contrées voisines du pole sud sont plus froides que celles du pole nord. J'ai vérifié par ma propre expérience la vérité de cette observation. Je puis assurer que, pendant mon voyage à Cronstadt, dans le mois de septembre, je n'ai pas trouvé le froid aussi rigoureux, ni aussi pénétrant, qu'il l'est au même degré de latitude sud, dans les premiers mois du printems.

Le 28 mai 1793, je suis arrivé à Cadix. Je suis parti aussitôt pour Madrid, où ayant passé sept mois dans l'ennui des sollicitations, pour demander qu'on remplît les obligations que le Gouvernement avait contractées envers moi, j'ai enfin obtenu, pour toute récompense de mes services, une modique pension viagère.

APPENDICE

Contenant des particularités arrangées avec méthode, sur les diverses Possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale, recueillies et extraites par l'Editeur anglais des Auteurs les plus récens et les plus estimés (1).

L'Amérique espagnole est divisée en quatre vice-royautés, d'une étendue inégale, savoir :

La vice-royauté du Mexique, ou Nouvelle-Espagne, comprenant la Nouvelle-Gallice, la Nouvelle-Biscaye, la Nouvelle-Navarre, le Nouveau-Léon, le Nouveau-Mexique, les Florides et les deux Californies.

La vice-royauté de la Nouvelle-Grenade comprend la Terre-Ferme, Panama, Veraguay et

(1) Voyez la fin de l'Introduction.

la province de Quito. La vice-royauté de Lima comprend le Pérou et le Chili.

La vice-royauté de la Plata, ou Buenos-Ayres, comprend le Paraguay, le Tucuman, et une partie de l'ancien Pérou.

Entre le 40e. degré de latitude nord, et le 50e. degré de latitude sud, sont situés les royaumes de Mexique, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et de la Plata. Leur étendue est de plus de 6 milles géographiques en longueur, et de 69 jusqu'à 900 milles en largeur. La population de ces royaumes est évaluée à cinq millions d'âmes, en y comprenant les Espagnols et les Créoles : il y a un égal nombre de Nègres et d'Indiens sauvages.

Pour rendre plus facile l'administration de la justice, les provinces sont divisées en *Audiencies*, qui sont sous-divisées en *Partidos*. Il y a aussi une division en districts militaires, qui sont sous les ordres des capitaines-généraux, des gouverneurs et des commandans.

Les vice-rois ont une cour très-brillante ; mais leur pouvoir est très-limité, à cause de la grande autorité exercée par les juges, et parce que les

vice-rois n'ont pas le droit de s'immiscer dans la gestion des affaires du trésor public, ni de ce qui concerne le militaire et la marine.

Le département de la guerre est extrêmement négligé dans toutes les possessions espagnoles, parce qu'on a éprouvé que les milices étaient suffisantes pour contenir les Indiens. Toute la marine consiste en dix corvettes ou bâtimens armés, qui sont répandus sur une étendue de côtes de 9 à 12 milles.

Toutes les affaires coloniales sont portées pour être jugées en dernier ressort, au *Conseil des Indes*, qui tient ses séances à Madrid, et dont le *ministre des Indes* est le président perpétuel.

Les habitans de ces immenses contrées ont gémi pendant trois siècles sous le plus dur despotisme, de manière que le commerce et l'agriculture ont été entièrement négligés, et que tous les efforts de l'industrie ont été non seulement paralysés, mais encore rendus nuls. Les gallions, et ensuite les vaisseaux de registre, ont été seuls autorisés à porter les marchandises européennes dans les colonies, et à porter en

retour l'or et l'argent extrait des mines de l'Amérique. Les indolens Espagnols ont vu, avec la plus grande apathie, ces immenses richesses allant faire fleurir le commerce et l'industrie des autres nations de l'Europe.

Cependant l'Espagne n'a point eu de succés dans son projet de monopole; et malgré les défenses les plus sévères de laisser entrer les autres nations européennes dans les ports des colonies espagnoles, ce sont constamment les autres Européens qui, par leur grande audace et leur persévérance, ont approvisionné ces contrées de toutes les marchandises d'Europe dont elles avaient besoin. Les négocians anglais, surtout, ainsi que ceux de la Hollande, employaient tour à tour la corruption et la force pour éluder les prohibitions et la vigilance *des gardes-côtes* Espagnols, stationnés le long de la côte pour empêcher tout commerce de contrebande. C'était un projet aussi absurde qu'impolitique d'empêcher la moitié du globe de communiquer avec l'autre moitié.

D'après toutes ces circonstances, on a retiré de ces précieux métaux de très-faibles avantages,

soit pour l'Amérique elle-même, soit pour la métropole, puisque l'Amérique ne peut pas échanger son or et son argent contre les marchandises et les denrées dont elle a le plus grand besoin, et puisque la métropole s'occupe très-peu de leur approvisionnement.

En 1778, Don Galvez, alors ministre pour les affaires de l'Amérique, a introduit le premier quelques modifications ou changemens dans le systême colonial. Pendant son administration, il a été successivement permis à treize des ports de la métropole de faire un commerce libre avec les colonies; mais ce ministre s'occupa d'empêcher très-sévérement que les autres nations de l'Europe participassent à ce commerce. C'est pour cela qu'il limita le nombre des ports libres en Amérique, où il établit un systême rigoureux de surveillance et de police, pour empêcher l'introduction des marchandises de contrebande. D'après M. Bourgoing, dans son voyage en Espagne, il paraît que cette liberté n'a pas été étendue à toutes les colonies espagnoles avant l'époque de 1785.

Quelque paradoxal que cela puisse paraître,

il y a des Espagnols qui prétendent que ces mesures prohibitives ont plutôt augmenté que diminué la contrebande. D'un autre côté, les négocians instruits soutiennent que, depuis cette époque, les manufactures de la métropole se sont multipliées et ont augmenté leurs travaux. Les toiles de Navarre et d'Arragon, les draps de Ségovie, les soieries de Valence, sans compter plusieurs autres articles, ont rendu le commerce espagnol moins dépendant des importations de l'étranger.

En 1778, pendant la première année après l'établissement de ces réglemens nouveaux, le nombre suivant de vaisseaux ont été frétés des sept ports principaux de l'Espagne pour l'Amérique méridionale.

Le tableau qui suit présente d'un coup-d'œil l'état des valeurs (en monnaie d'Angleterre) des cargaisons de ces vaisseaux, et les proportions établies entre les importations espagnoles et les importations étrangères.

PORTS.	Nombre des Vaisseaux.	Valeurs des Productions d'Espagne.	Valeurs des Productions étrangères.	Impositions payées.
		Livres.	Livres.	Livres.
De Cadix. . . .	63	332,701	922,543	66,926
De la Corogne.	25	69,691	66,826	7,184
De Barcelone.	23	163,290	52,513	8,384
De Malaga. . .	34	85,637	12,927	3,618
De St.-Ander.	13	19,128	99,807	7,666
D'Alicante. . .	3	5,299	2,308	328
De Ste.-Croix de Ténériffe.	9	30,165	——	1,735
TOTAL. . .	170	705,911	1,155,924	195,841

Le tableau suivant présente l'état des importations en Espagne, de ces colonies d'Amérique, en 1778.

PORTS.	Nombre de Vaisseaux.	Valeurs des Cargaisons.		Montant des Imposi-tions.	
		L.	S.	L.	S.
A Cadix.	57	860,257	2	24,388	7
A la Corogne. . . .	21	685,328	6	43,386	10
A Barcelone.	25	107,713	15	1,931	15
A Malaga.	10	24,745	14	119	15
A Saint-Ander. . .	8	114,852	9	1,680	6
A Alicante.. . . .	8	29,896	13	»	»
A Sainte-Croix de Ténériffe.	6	43,164	4	2,779	18
TOTAL. . . .	135	1,863,957	3	74,286	11

Depuis 1778 jusqu'en 1788, le nombre des ports libres de la métropole a été augmenté de sept à douze. L'exportation des marchandises espagnoles a été, pendant la même période, plus que quintuplée; et les exportations des productions étrangères par les vaisseaux espagnols, ont été plus que triplées. Les importations d'Amérique ont été augmentées de plus des neuf dixièmes.

Le tableau suivant, qui a été donné par

M. Bourgoing, dans son voyage en Espagne, présente d'un coup d'œil le montant des exportations et importations de l'Amérique méridionale et de la métropole, pendant l'année 1788.

PORTS.	Valeurs des Productions espagnoles.		Valeurs des Productions étrangères.		Valeurs des Importations coloniales.	
	L.	S.	L.	S.	L.	S.
Séville. . . .	95,275	19	14,342	4	3,249	5
Cadix.	2,281,310	13	3,038,345	13	18,382,895	16
Malaga. . . .	318,801	2	33,683	17	296,738	2
Barcelone. . .	742,209	16	52,082	18	886,162	8
La Corogne. .	249,888	8	»	»	2,040,639	14
St.-Sébastien.	9,113	18	79,488	7	283,888	15
Alfacks de Tortose. . . .	21,609	12	360	2	6,230	17
Saint-Ander.	127,071	13	281,948	15	657,398	2
Gijon.	1,544	7	28,299	16	16,052	5
Alicante. . . .	13,564	8	815	»	15,877	15
Palma.	14,971	17	»	»	6,852	2
Les Canaries.	55,264	8	32,990	12	71,585	18
TOTAL. . .	3,930,576	1	3,562,357	4	22,667,320	9

Il résulte de ce tableau, que la valeur totale des importations de l'Amérique méridionale, pendant l'année 1788, s'est portée à 22,667,320 l. 9 s., et que la totalité des exportations s'est portée à 7,493,933 l. 5 s.

Ainsi, les importations excèdent les exportations de la somme de 15,173,387 liv. 4 sols.

En 1788, les importations sur les exportations et les importations se sont élevées à la somme de 1,386,423 liv. 14 s., tandis qu'en 1778, les impositions produisirent 169,032 liv. 5 s.; le surplus, en 1788, est de 1,217,391 liv. 9 sous.

Il paraît, d'après diverses autorités, que l'Espagne a depuis 1788, exporté dans l'Amérique méridionale, plus de vins, de fruits et de marchandises de ses manufactures, qu'elle ne l'avait fait auparavant. Il paraît également certain que depuis cette époque, elle a reçu de ses possessions américaines une plus grande quantité de tabacs, de sucres, de cafés, et autres denrées coloniales qu'auparavant, quoique le travail pour obtenir ces diverses productions n'ait pas été porté au degré de perfection dont il est susceptible.

Enfin, il est constant que c'est dans cette période qu'il y a eu une plus grande communication entre la métropole et les colonies. Antérieurement à 1778, il n'y avait que douze ou quinze vaisseaux qui fussent employés au commerce des colonies, et même ces douze ou quinze vaisseaux n'ont guères fait qu'un voyage dans le cours de deux ou trois ans; mais en 1791, quatre-vingt-neuf vaisseaux ont été expédiés des ports de l'Espagne pour l'Amérique méridionale.

Il n'est pas très-facile de calculer exactement les quantités d'or et d'argent extraites par l'Espagne des mines de l'Amérique. Une partie de ces métaux est déjà convertie en monnaie à Lima, à Santa-Fé, à Cartagène, et principalement dans le Mexique; mais une partie de ces métaux est aussi envoyée en lingots en Espagne, soit clandestinement, soit ouvertement. On peut se faire une idée de la quantité précieuse des métaux qu'on tire des mines, par le montant des impositions que ces métaux payent; mais ces impositions ont constamment varié, et elles n'ont pas été perçues d'une manière uniforme dans toute l'Amérique. Dans le commencement, l'impôt était porté à un cinquéme; il a été réduit ensuite à un

dixième, et souvent même à un vingtième, selon les circonstances.

En 1552, Charles-Quint ajouta à cet impôt un et demi pour cent pour les frais de monnayage, etc.; dans la suite, l'impôt perçu dans le Pérou et le Mexique à un cinquième, a été réduit du cinquième au dixième.

D'après les recensemens les plus récens, l'impôt sur l'argent était de onze et demi pour cent, et l'or à trois pour cent. D'après cette donnée, on croirait pouvoir se faire une juste idée des produits annuels des mines; mais comme le montant de ces impôts a été très-souvent confondu avec les comptes des droits de douanes sur l'argent vif, sur le papier, etc., on ne peut pas avoir une idée précise sur cet objet.

On trouve dans le compte rendu par M. Helms, la meilleure et la plus exacte notice à cet égard. Il porte le produit, en 1790, à 5,000,000 de livres sterling, dont environ 3,000,000 sont perçus dans le Mexique.

DESCRIPTION DE LA VICE-ROYAUTÉ DE LA PLATA.

Cette partie de l'Amérique méridionale consiste en quatre grandes divisions bien distinctes, savoir : celle de *Buenos-Ayres*, le gouvernement du *Paraguay* proprement dit, et de *Tucuman*, l'audiencie de *Charcas*, ou les provinces détachées qui environnent le Pérou, avec le *Nouveau-Chili*, ou les provinces du Chili qui sont situées à l'ouest des Andes, et qui ne font pas partie de la présidence de San-Jago.

Dans la plus grande partie de cette vice-royauté, les sous-divisions changeant presque continuellement, de nouvelles colonies se forment subitement, et les anciennes sont presque toujours abandonnées.

PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

Cette province, qu'on place ordinairement après le Rio de la Plata, renferme un grand territoire sur les bords de la grande rivière de la Plata. La partie occidentale est traversée par le Uraguay, et elle est remplie de montagnes, surtout dans

l'intérieur. L'autre partie est une immense plaine qui s'étend jusqu'au pied des Andes, et dont le sol est imprégné de sel et de nitre.

Depuis l'époque où cette province fut séparée du Pérou et réunie à la nouvelle vice-royauté de Rio de la Plata (en 1778), l'agriculture, les manufactures et le commerce y ont fait des progrès incroyables. Il faut convenir que le Gouvernement a employé toute sa puissance et les plus grands encouragemens pour produire cet effet; et il y a principalement contribué par ses réglemens de 1778, concernant la liberté du commerce des colonies, ainsi que par l'édit royal de 1791, dont les dispositions accordent aux Espagnols et aux étrangers la permission d'importer des Nègres, des quincailleries, et des instrumens d'agriculture : le même édit facilite beaucoup l'exportation des productions coloniales en retour de ces diverses marchandises.

Il y a plus; l'ordre royal du 10 avril 1793, concernant l'exportation (affranchie d'impôts) des suifs et des viandes salées, déclare que ces objets sont aussi exempts d'impôts, dans quelques ports d'Europe ou d'Amérique appartenans à l'Espagne, qu'ils aillent. Un autre édit de la

même année accorde aux bâtimens espagnols allant sur la côte d'Afrique pour la traite des Noirs, la permission de prendre toutes les provisions ou productions des colonies sans payer aucun impôt. C'est par tous ces sages réglemens que l'agriculture, l'industrie et le commerce étranger que fait Buenos-Ayres, ont reçu les accroissemens les plus considérables; et il n'y a point de doute que cette colonie ne devienne une des plus riches de l'Amérique méridionale (1).

Une des grandes causes de cette prospérité extraordinaire est dans l'excellence du climat, qui est de la plus vaste étendue et du sol le plus fertile, coupé par plusieurs grandes et petites rivières; ces fleuves servent non seulement pour l'arrosement et la circulation intérieure, mais encore par leur communication avec l'Océan (2), parce qu'ils se jettent dans la rivière de la Plata. Ces communications maritimes sont facilitées par les excellens ports de Buenos-Ayres, de Monte-

(1) Cette province contient aussi des mines d'or, près de Maldonado et à Saint-Louis, qui sont à 200 lieues de la capitale.

(2) Dans les années de sécheresse, lorsque plusieurs canaux et aqueducs sont taris, la province entière est affligée d'une épizootie qui fait périr des milliers de troupeaux.

Video, de Maldonado, de la Colonia et de la baie de Barragan.

La rivière de la Plata est formée de la réunion de plusieurs grands fleuves, dont le plus grand s'appelle *le Parana.*

C'est le nom que les naturels du pays donnent à la jonction des rivières ou aux fleuves réunis. Le nom de la Plata a été donné par les Espagnols.

Le Parana tire sa source des environs de *Villa del Carmen*, et porte son cours jusqu'au nord de Rio de Janeiro; il est considérablement grossi dans son cours par plusieurs autres fleuves. Il coule à travers un pays couvert de montagnes, et après avoir atteint la grande plaine, il reçoit dans le Nord les eaux du Paraguay, qui tire son origine d'une plaine nommée Campos-Paresis, et qui, pendant la saison des pluies, forme le lac de Xarayes. Le Paraguay, avant de se jeter dans le Parana, reçoit les eaux de la rivière appelée *Pilcomayo*, large rivière qui prend sa source près de Potosi, et qui sert de moyen de navigation intérieure pour les matières extraites des mines.

Le fleuve de la Plata reçoit aussi le Vermego et le Salado, du côté des Andes, et l'Uraguay du côté du Brésil; il est aussi large que le fleuve

des Amazones, et il est navigable par des vaisseaux, jusqu'à une distance de 400 lieues de son embouchure. La grande cataracte de Parana est située dans le 24e. degré latitude, près de la ville de Guayra. Mais cette cataracte, d'après la description donnée par Dobrishazer, doit être plutôt appelée une rivière longue et rapide, puisque ses eaux tombant d'une hauteur et dans une espace de 12 lieues, se précipitent à travers les rochers, dans la forme la plus singulière et la plus effrayante.

Outre les fleuves dont nous avons déjà parlé, il est nécessaire de faire mention du fleuve d'Uraguay, qui est plus considérable que l'Elbe et le Rhin.

A son embouchure, il est presque impossible de voir ses deux bords, et à 200 lieues plus haut, il faut une heure pour le traverser. Il est très-poissonneux, et rempli de loups de mer. Son lit est plein de rochers; son cours est interrompu par plusieurs courans. La plupart des rivières à l'ouest de la Plata, se perdent dans des marais ou dans des plaines sablonneuses.

VENTS.

Le vent d'Ouest est appelé ici le *Pampero*, parce qu'il traverse une plaine de 300 lieues, nommée *las Pampas*, habitée par des hordes d'Indiens errans, connus dans le pays sous le nom de *Pampas*. Cette plaine s'étend depuis Buenos-Ayres jusqu'aux frontières du Chili; elle est parfaitement unie et couverte d'une herbe très-élevée. Le Pampero ne rencontrant aucun obstacle, ni rien qui arrête son impétuosité, acquiert encore plus de force, jusqu'à ce que, arrivé au canal de la rivière de la Plata, il souffle avec une telle violence, que les vaisseaux ne peuvent lui résister s'ils ne jettent l'ancre, et s'ils n'attachent les cables avec des chaînes de fer. L'approche de ce vent est indiquée par de grands coups de tonnerre et par des éclairs fréquens.

CLIMAT.

L'hiver commence ici dans le mois de juin; il y a de grandes pluies. Les éclairs et le tonnerre y sont si fréquens et si violens à la fois, qu'il n'y

a que l'habitude qui empêche les habitans d'en être effrayés. Les grandes chaleurs de l'été y sont tempérées par une brise qui se lève vers midi.

PRODUCTIONS.

Il n'y a presque pas de bois dans les plaines; mais, pour le suppléer, il y a une grande étendue de terre à cultiver. Le sol est sablonneux, mêlé d'une espèce de terreau noir. On ne connaît point la nature de la composition des montagnes du Haut-Uraguay. Elles produisent une grande quantité de plantes médicinales; mais il n'en a été fait aucune description exacte. Sur les côtes de Monte-Video et de Buenos-Ayres, on trouve toute sorte de fruits, et principalement le *durasno*, fruit très-délicat, dont l'arbre est presque semblable au pêcher d'Europe, si ce n'est que le corps de l'arbre est plus gros. Les arbres qui le produisent sont si nombreux, qu'ils forment le seul bois à brûler dans cette contrée. Malgré cette grande consommation, on ne s'aperçoit pas que le nombre des arbres de cette espèce diminue. Il y a aussi une grande quantité de chevaux : il suffit, pour les prendre, d'une

espèce de licol, comme font les Cosaques et les paysans de quelques parties de l'Italie. On y voit un grand nombre d'oiseaux sauvages, et des animaux de toute espèce, et surtout des *Jaguars*, qui sont ici plus grands que partout ailleurs. L'animal qui est appelé ici *Hormiguero*, a un long museau, et ne se nourrit que de fourmis : il est très-commun dans les plaines appelées *Pampas*.

Chiens sauvages. — Ces animaux descendent de la même espèce de chiens domestiques, qui sont devenus errans, et qui se sont multipliés de la manière la plus prodigieuse. Ils vivent dans des trous souterrains; on peut découvrir facilement leur tanière à l'immense quantité d'ossemens qu'on trouve à l'entrée de ces souterrains. On peut prédire avec quelque raison, que lorsque ces nombreux chiens n'auront plus de bœufs sauvages à manger, ils tomberont sur les hommes. Un des gouverneurs de Buenos-Ayres a cru qu'un tel objet était digne d'être pris en considération, et a envoyé des troupes pour détruire les chiens sauvages. Elles en exterminèrent un grand nombre avec des armes à feu ; mais en revenant

dans la ville, ces troupes furent insultées par les enfans, qui les appelaient *Mate-Perros*, ce qui signifie tue-chien. Il en est résulté qu'aucun de ces soldats n'a plus jamais voulu revenir à une pareille expédition.

Chevaux. — Les chevaux de Buenos-Ayres sont excellens ; ils ont tout le feu des chevaux andaloux dont ils descendent. Ils ont la marche assurée, et sont très-agiles. Leur marche est si vive, et leur pas est si alongé, qu'au simple pas, ils peuvent égaler le trot des chevaux de France. Leur supériorité dans la marche vient de ce qu'ils lèvent en même tems le pied de devant et celui de derrière, et de ce qu'au lieu de mettre ce dernier pied sur la trace du pied de devant, ils le portent plus loin, ce qui rend leur mouvement plus rapide du double que celui des autres chevaux, et met aussi le cavalier plus à son aise. Ils ne sont pas remarquables par leur beauté; mais on peut vanter leur légèreté, leur docilité, leur force et la régularité de leurs mouvemens. Les habitans ne font des provisions, ni de paille, ni d'avoine pour entretenir leurs chevaux, parce que la douce température du climat permet de les faire paître toute l'année.

Boeufs sauvages. — Le nombre des bœufs sauvages est si considérable, qu'on en tire chaque année cent mille, pour le seul commerce des peaux (1). Il suffit de vingt chasseurs à cheval qui se rendent dans les lieux où les bœufs sont rassemblés. Ils sont armés d'un long bâton, au bout duquel est une pique de fer, avec laquelle ils frappent une des jambes de derrière du bœuf qu'ils poursuivent. Le coup qu'ils portent est si adroitement donné, qu'il coupe en deux le nerf ou muscle au-dessus de la jointure. L'animal tombe aussitôt et ne peut plus se relever. Les chasseurs, au lieu de s'arrêter, peuvent poursuivre au galop les autres bœufs, et frapper tous ceux qu'ils rencontrent. Par ce moyen, vingt chasseurs prennent facilement dans une heure sept ou huit cents bœufs. Lorsqu'ils sont fatigués de cette chasse, ils descendent de cheval pour se reposer; et ensuite, sans courir aucun danger, ils frappent sur la tête des animaux déjà blessés.

(1) Ils font à présent un meilleur usage de ces bœufs qu'ils tuent. Ils ont établi un atelier, où l'on fait des tablettes de bouillon qu'on a déjà envoyées à Cadix et à la Corogne. Ces tablettes sont si bonnes et à si bas prix, qu'elles formeront un article considérable de commerce.

Après les avoir écorchés, et leur avoir ôté la langue et la graisse, ils abandonnent le reste aux oiseaux de proie.

La plus productive de toutes les branches d'industrie exercée par les habitans de ce pays, est l'accroissement et la multiplication des troupeaux, parce qu'elle fournit des millions de moutons, de cochons, de chevaux et de bêtes à corne, dont toutes les peaux servent au commerce d'exportation (1).

On peut se convaincre, par les registres de cette colonie (pour l'an 1792), de l'immensité du commerce qui se fait avec ces peaux. Il fut exporté dans cette seule année pour les ports d'Espagne, huit cent vingt-cinq mille six cents peaux, sans compter le nombre considérable qui sont vendues dans l'intérieur, qu'on envoie sur les côtes du Brésil, et qu'on exporte sur les côtes d'Afrique pour la traite des Nègres (2).

Voici des articles inférieurs du commerce de

(1) On a établi sur les bords des petites rivières d'une facile navigation pour les barques, des saloirs, appelés *saladeros*; il y a aussi sur les bords des baies, des salines considérables.

(2) Il s'en perd encore une grande quantité dans les magasins.

cette contrée. — Laines, pelleteries, plumes d'autruche, du poisson, du cuivre, etc., etc. On peut calculer les objets dans la même proportion que les précédens, d'après le tableau qui suit :

En 1796, il fut exporté pour l'Espagne des peaux de Buenos-Ayres,

451,000 cornes de bœuf,
874,593 des peaux de bœuf non préparées,
43,752 peaux de cheval,
24,436 pièces fines de pelleterie (1),
46,800 arrobas de suif fondu,
771 arrobas de laine de vigogne,
291 arrobas de laine de Guanaco,
11,890 paquets de plumes d'autruche,
3,223 quintaux de cuivre (2),
2,549 peaux tannées,
222 douzaines de peaux de mouton,
2,128 quintaux de bœuf salé,
185 quintaux de viande de cochon,
340 arrobas de crins de chevaux,
40 quintaux d'étaim.

(1) Particulièrement les peaux de tigres, qui sont d'un haut prix, à cause de leur beauté.

(2) Un quintal est composé de 4 arrobas, et l'arroba, de 25 livres poids de Castille.

La valeur de ces diverses productions s'élève à 1,076,877 piastres. Elles ont été portées par cinquante-un bâtimens, dont vingt-six à Cadix, dix à Barcelone, Malaga et Alicante, onze à la Corogne, et quatre à Saint-Ander.

Il a été envoyé à la métropole avec ces objets de commerce, des lingots et des monnaies pour la valeur de 1,425,701 piastres; en lingots et en monnaie d'argent, pour la valeur de 2,556,304 piastres, auxquelles on peut ajouter 1,076,877 piastres en diverses productions, ce qui porte le total de l'exportation à 5,058,882 piastres. Cela ne comprend que la masse des exportations en Europe.

Il a été envoyé, pendant le cours de la même année, par quatorze bâtimens à la Havanne,

24,000 piastres,
6,950 quintaux de viandes salées,
13,600 arrobas de suif,
282 douzaines de peaux de moutons,
323 pièces de pelleterie fine,
190 arrobas de laines,
280 paquets de plumes d'autruche.

Ce qui s'élève en total à 160,110 piastres.

Il a été envoyé à Lima, par un bâtiment,

2,094 paires de cornes de bœuf,
238 Nègres,
1,680 arrobas de suif,
2,640 de chanvre filé (1),
42 douzaines de paires de bas de soie,
120 chapeaux communs.

Le total forme une valeur de 67,150 piastres.

Neuf vaisseaux espagnols et deux bâtimens étrangers ont été envoyés sur la côte d'Afrique, avec 159,820 piastres en espèces, et 24,703 piastres en marchandises.

Voici les importations faites dans cette province.

Il y a été introduit une valeur de 1,701,866 piastres en marchandises espagnoles, et de 1,148,078 piastres en marchandises étrangères. Le total formant 2,853,945 piastres, a été porté par soixante-treize bâtimens, dont trente-cinq de Cadix, vingt-deux de Barcelone, Malaga et Alicante, neuf de la Corogne, deux de Vigo et Gigon, et cinq de Saint-Ander.

(1) Cette province produit une grande quantité de chanvre et de lin. Cette culture est plus particulièrement établie dans les districts des missionnaires.

Il a été importé de la Havanne, en deux bâtimens,

22,159 arrobas de sucre,
239 pipes d'eau-de-vie,
212 barils de mélasse de sucre,
258 arrobas de cacao,
1,874 arrobas de cire blanche,
550 pièces ou paras (4 pieds chacune) de bois d'acajou,
453 livres de confitures.

La valeur totale de ces objets s'élève à 123,562 piastres.

Il a été importé de Lima et de Quayaquail, sur deux bâtimens,

10,975 arrobas de sucre,
200 quintaux de sel,
1,472 arrobas de cacao,
816 arrobas de riz,
378 livres de canelle,
990 livres d'indigo.

La valeur du total est élevée à 50,154 piastres.

Il est arrivé de la côte d'Afrique, quatre bâtimens espagnols et cinq étrangers, avec mille trois cent dix Nègres, dont on ne peut calculer exactement le prix.

Ces tableaux comprennent tous les ports de cette province; mais pour présenter des détails plus exacts à l'égard des deux ports principaux, nous donnerons deux tableaux séparés de Monte-Video et de Buenos-Ayres; quoique ces détails paraissent minutieux, il n'en est pas moins vrai que l'homme d'état, ainsi que le négociant, peuvent, d'après ces tableaux, se former une juste idée du commerce de ces contrées (1).

Depuis le 5 mars 1799, jusqu'au 6 mai de l'année suivante, il est arrivé à Monte-Video,

De Cadix; — Un bâtiment chargé de marchandises manufacturées, de vins, d'eaux-de-vie et d'huile.

De Barcelone; — Un bâtiment chargé de marchandises manufacturées.

De Ténériffe; — Un bâtiment chargé de vins et de sel.

(1) Le commerce de Buenos-Ayres a beaucoup souffert pendant la dernière guerre. D'après une lettre écrite de cette ville, sous la date du 31 octobre 1798, qui a été insérée dans le *Courrier de Commerce d'Espagne et des Indes*, 1799, n°. 33, il paraît qu'il y avait dans Buenos-Ayres et dans Monte-Video, un approvisionnement de 3 millions de peaux qui n'ont pu être exportées en Europe, à cause des dangers de la navigation pendant la guerre.

De la Corogne; — Un bâtiment chargé de marchandises fabriquées.

Des côtes du Brésil ; — Un bâtiment chargé de sucre et d'eaux-de-vie.

De Mozambique; — Deux bâtimens espagnols chargés de cent soixante-quinze Nègres.

De Rio-Janeiro ; — Trois bâtimens chargés de sucre , d'eaux-de-vie, de riz , de Nègres et de marchandises manufacturées.

Pendant la même période de tems, il partait pour la Havanne, trois bâtimens américains des Etats-Unis, chargés de viandes salées.

Pour l'Europe, il partait six bâtimens de la même nation, chargés de denrées coloniales.

Il est arivé à Buenos-Ayres, depuis le 26 mars jusqu'au 21 juin de la même année,

De Rio-Janeiro ; — Six bâtimens chargés de Nègres, sucre, eaux-de-vie, étoffes communes, riz, papier, cire, acier, fruits et confitures.

De Cadix; — Un bâtiment chargé de toiles et de draperies.

De Ténériffe; — Un bâtiment chargé de vins, d'eaux-de-vie et de goudron.

De la côte du Brésil; — Un bâtiment chargé de sucre, d'eaux-de-vie et de riz.

De l'Ile-de-France; — Un bâtiment chargé de sucre, de noix muscade, de café, de thé, de poivre et de vingt-sept Nègres.

De la côte d'Afrique; — Un bâtiment chargé de sucre, de cire, d'eaux-de-vie et de cinquante-huit Nègres.

Total des bâtimens, onze.

Dans la même période de tems, il est parti pour les colonies alliées,

(Pour des lieux qu'on ne nomme pas) (1), — huit bâtimens chargés de vivres, de peaux, de farines, de chandelles et de 38,000 piastres.

Pour Rio-Janeiro; — Un bâtiment chargé de cacao.

Pour la côte du Brésil; — Deux bâtimens chargés de viandes salées, farines, suif, cacao, fer et piastres.

Total des bâtimens, onze.

Pour évaluer par approximation le prix qu'ont ici les productions européennes pendant cette guerre, nous ferons connaître les prix courans sous la date du 31 octobre 1798, qui servent tant pour Monte-Video que pour Buenos-Ayres.

(1) C'est sans doute pour le compte des Anglais.

Toiles Bretagne, venant de Hambourg, et étroites, la pièce, 7 piastres.

Pareilles toiles étroites, la pièce, 10 piastres.

Toiles larges, la pièce, 20 piastres.

Toiles Osnabrug, la pièce, 33 piastres.

Toiles de Pologne, la vara, 8 réaux et demi.

Toiles fines de Flandre, la vara, 18 réaux.

La douzaine de bas de coton, 16 à 18 piastres.

Draps de Saint-Fernando, la vara, 11 piastres.

Draps de Sedan, la vara, 12 piastres.

Flanelle fine, la pièce, 100 piastres.

Chapeaux de castor, chacun, 20 piastres.

Demi-castor, 6 piastres.

Soies filées, la livre, 24 à 26 piastres.

Bas de soie d'homme, la douzaine, 70 à 80 piastres.

Acier, le quintal, 80 piastres.

Fer en barre, le quintal, 16 piastres.

Beau papier à lettres, la rame, 14 piastres.

Vin de Catalogne, la pipe, 160 piastres.

Buenos-Ayres est situé sur le bord occidental de la rivière de la Plata, et Monte-Video sur le bord oriental. Pour aller de l'une de ces villes à l'autre, le voyageur peut traverser directement

l'embouchure ou le bras de mer, de Puesto-Real de San-Carlos, dans une barque du Gouvernement, et alors le trajet est de dix lieues; ou bien il peut s'embarquer à Monte-Video même, où l'on trouve toujours des bâtimens. La première indication est la voie la plus courte; elle est aussi la plus dangereuse dans la saison des pluies, à cause des nombreuses rivières qu'on est obligé de passer. Cependant la dernière voie est la plus usitée, et le passage, avec un bon vent, peut être effectué dans vingt-quatre heures, quoiqu'on y emploie souvent quatorze jours.

VILLES.

Buenos-Ayres, capitale de la province entière, appelée de la rivière de la Plata, est située à 210 milles de son embouchure, par le 69°. 10'. ouest de longitude, et par le 34°. 35'. sud latitude. La perspective en est extrêmement agréable; du côté du Nord, on voit la rivière, dont la largeur est plus grande que la vue ne peut s'étendre. Les environs présentent des campagnes très-étendues, très-agréables et très-bien cultivées. Elles sont toujours couvertes de verdure.

Le port de Buenos-Ayres est très-exposé aux vents; c'est pour cela que les vaisseaux ne peuvent pas approcher de la ville, tandis que les barques et les petits bâtimens qui y vont, sont obligés de faire un détour, et ne peuvent entrer que par les eaux d'un fleuve qui se jette dans la grande rivière. La profondeur de ce fleuve n'est que de trois toises; mais quand la marée est basse dans la grande rivière, on ne peut pas entrer dans le fleuve.

Buenos-Ayres est la résidence d'un vice-roi et d'un évêque, et peut être regardée comme la seconde ville de l'Amérique méridionale. On croit que cette ville contient trois mille maisons et quarante mille habitans (1). Elle est le grand entrepôt de tout le commerce des diverses provinces du Pérou; les marchandises y sont transportées dans de grandes charrettes traînées par des chevaux. Les conducteurs voyagent par caravannes, à cause des hordes des In-

(1) L'éditeur anglais, sir Home Popham, dans ses lettres circulaires écrites aux négocians de la Grande-Bretagne, pour les inviter à envoyer des marchandises à Buenos-Ayres, estime que le nombre des habitans se portait à 70 mille, tandis que le voyageur Helms n'en porte le nombre que de 25 à 30 mille.

diens errans dans les Pampas, et qui inquiètent les voyageurs. La ville est approvisionnée d'eaux par plusieurs rivières qui vont se jeter dans celle de la Plata. Il y a une grande place entourée de superbes édifices, et une forteresse qui domine la rivière, et dans laquelle demeure le gouverneur. Les rues sont très-régulières, avec un trottoir de chaque côté. Il paraît, par le tableau comparatif des naissances et des morts, que le climat de Buenos-Ayres est très-sain, et que la ville a par conséquent été fort bien nommée. Cependant, dans les mois de juin, juillet, août et septembre, il y a des brouillards ou des vapeurs épaisses qui s'élèvent de la rivière, et qui affectent les poulmons. La violence des vents qui viennent des plaines ou Pampas, et qu'on appelle *Pamperos*, incommode beaucoup les habitans.

Il ne tombe jamais de neige, ni dans le district de Buenos-Ayres, ni dans celui de Tucuman; il y gèle de tems en tems, de manière seulement à faire sur la surface de l'eau une espèce de glace légère qu'on ramasse, et qu'on conserve avec soin pour rafraîchir les boissons.

Autrefois les habitans de Buenos-Ayres n'avaient pas de maisons de campagne : l'on ne

connaissait pas dans ce pays de meilleur fruit que les pêches; mais à présent, il y a peu de personnes riches qui n'aient des maisons de campagne, et qui ne cultivent dans leurs jardins toute espèce de fruits et de fleurs. En général, les maisons sont peu élevées; mais la plupart sont bâties d'une forme aussi agréable que légère; leur intérieur est bien décoré, et rempli d'un grand nombre de meubles très-élégans. La ville est bien approvisionnée : il y a une si grande abondance de viandes, qu'on en distribue très-souvent aux pauvres; l'eau de rivière est un peu trouble, mais elle se clarifie facilement en la déposant dans de grands baquets ou des pots de grès; il y a aussi une grande abondance de poisson.

Les hommes et les femmes de Buenos-Ayres sont vêtus à l'espagnole; on y suit les modes de Cadix; elles y arrivent tard à cause des distances. Les femmes de Buenos-Ayres sont les plus aimables et les plus jolies de toute l'Amérique méridionale.

Jusqu'en 1747, il n'y avait point de postes régulièrement établies, ni à Buenos-Ayres, ni dans toute la province de Tucuman, malgré sa com-

munication et son commerce continuel avec les provinces voisines; mais en 1748, le vice-roi Don Andonaegui établit des postes régulières. On rencontre souvent dans les villages qui environnent Buenos-Ayres, des vieillards parvenus à quatre-vingts ans, et qui jouissent encore des forces et de la santé de l'âge moyen. On n'y connaît guères ni les épidémies, ni les autres maladies dangereuses; et si les paysans et les autres personnes que les besoins forcent de s'occuper du soin des chevaux et des bestiaux, n'en contractaient pas quelquefois les maladies, il serait très-commun d'y voir des vieillards qui auraient passé la centième année.

Monte-Video. — Cette ville est située sur la rivière de la Plata, à environ 60 milles de son embouchure; son port est grand et commode; le climat est doux et agréable; les marchés sont bien approvisionnés de toute espèce de viandes et de poissons à très-bon marché; les cuirs font la principale branche de son commerce. La ville est située à 150 milles de Buenos-Ayres, et au 34°. 56'. 9". sud latitude.

San-Sacramento. — Est une ville qui est à

l'opposite de Buenos-Ayres ; elle a été bâtie par les Portugais, et est située à environ 90 milles de Monte-Video ; elle fut cédée à l'Espagne, en 1778.

SANTA-FÉ. — Est une ville de moyenne grandeur, à 240 milles de Buenos-Ayres.

MOEURS ET USAGES DES ESPAGNOLS.

Don Pernetti a fait une curieuse description des usages des Espagnols de Monte-Video. D'après lui, leur principale occupation, pendant les trois quarts de la journée, est de dormir, de causer, de fumer une cigarre et de monter à cheval. La grande abondance des moyens de subsistance entretient ce goût pour l'oisiveté ; il y a beaucoup de personnes riches, et elles ont la manie de paraître vivre avec beaucoup de luxe, et de ne rien faire. Les femmes sont assises sur des tabourets pendant toute la matinée, dans leurs grands vestibules, ayant sous les pieds des nattes faites avec des joncs, à l'imitation des osiers ; et ces nattes sont recouvertes de peaux de tigres, préparées par les Indiens. Elles s'amusent à jouer de la guitare ou de quelque autre instrument semblable : c'est ainsi qu'elles accom-

pagnent leur voix, pendant que des négresses préparent leurs repas.

Il paraît que, dans ce pays, les deux sexes ne sont point tourmentés par la jalousie; les hommes reconnaissent publiquement leurs enfans naturels, qui sont admis à succéder à leurs pères. Il n'y a point de honte attachée, comme en d'autres pays, à la bâtardise, parce que les lois y autorisent l'incontinence passagère des femmes, de manière que les enfans qui en résultent, portent le titre de nobles.

Les femmes, quoique couvertes d'un voile dans les rues et les lieux publics, vivent, dans l'intérieur de leurs maisons, avec autant de liberté que les femmes françaises. Elles reçoivent du monde, comme on le pratique en France. Il ne faut pas les prier beaucoup pour qu'elles dansent, chantent ou jouent de la guitare ou de la mandoline; sous ce rapport, elles surpassent encore en complaisance les femmes françaises. S'il faut ajouter foi à ce qu'en dit Don Pernetti, quand les femmes ne s'occupent pas du plaisir de la danse, elles sont assises sur des tabourets qu'elles placent souvent sur la porte de leurs maisons. Il n'est pas permis aux hommes de s'asseoir au milieu des femmes, s'ils

n'y sont invités. Une pareille faveur est même considérée comme une grande familiarité.

On danse beaucoup à Monte-Video, des danses vives et très-lascives, appelées *Calenda ;* les Négres et les Mulâtres, dont le tempéramment est très-sanguin, aiment beaucoup ces danses, dont l'usage fut introduit en Amérique par les Négres venant du royaume de Ardra, sur la côte de Guinée. Les Espagnols ont adopté ce genre de danse dans toutes leurs colonies. Cependant cette danse est si indécente, qu'elle révolte ceux qui ne sont point accoutumés à la voir. Les relations qu'on a données de cette indécente récréation, sont si différentes, qu'on s'imagine en Europe que, si nous en publiions les détails, cela ressemblerait plutôt à un conte de Lafontaine, qu'à une relation historique.

La populace, dans laquelle on compte les Négres et les Mulâtres, porte, au lieu d'un manteau, un morceau d'étoffe rayée de différentes couleurs, qui ressemble à un sac, et où il y a un trou pour passer la tête ; il couvre le bras jusqu'au poignet, et il descend des deux côtés jusqu'au gras de la jambe; le bas de cette étoffe est garni d'une frange tout au tour; les hommes

de toutes les classes en portent quand ils vont à cheval, et ils le trouvent beaucoup plus commode que le manteau ordinaire. Le gouverneur fit voir à M. *Bougainville* et à *Don Pernetti*, un de ces vêtemens, qui était brodé en or et en argent, et qui lui avait coûté plus de 300 piastres. On porte le même costume dans le Chili; mais il est plus somptueux et plus cher : car il y coûte 2,000 piastres. C'est à Monte-Video qu'ils ont pris ce costume du Chili; il porte le nom de *Puncho* ou *Choni* : celui qui en est revêtu, est à l'abri de la pluie et du vent. Ces vêtemens lui servent, non seulement de couverture pendant la nuit, mais encore de tapis, quand il s'assied sur le gazon.

Le Gouvernement de Buenos-Ayres a bien mérité la reconnaissance de ces provinces, par plusieurs institutions utiles. Une école pour les beaux-arts a été établie à ses frais, dans le mois de mai 1799, sous le titre d'*École de Géométrie perspective, d'Architecture, et de toute espèce de Construction.* Cette école a donné des encouragemens pour les arts et les manufactures de premier besoin.

Le Gouvernement mérite aussi des éloges,

pour avoir favorisé les progrès de l'agriculture, en distribuant des prix, et en introduisant de nouvelles branches de commerce. Il a été fait, en 1789, des dépenses considérables pour décerner des prix à ceux qui élèveraient des arbres, et qui feraient des jardins potagers, ainsi que pour la construction des canaux et l'irrigation des prairies.

Parmi les nouvelles plantes introduites dans ce pays, celle connue sous le nom de *Madi* (Madia genus novum), mérite surtout notre attention. Les graines qu'on fait venir du Chili, sont de deux espèces; celles pour les jardins, qu'on appelle *Madia sativa*, et l'autre sauvage, appelée *Madia vilica*. Celle qui est cultivée, a une tige ronde avec des branches inégales. Elle a cinq pieds de haut, et des feuilles d'un vert foncé, de quatre pouces et demi de longueur et six lignes de largeur; elles ressemblent beaucoup aux feuilles d'oleander (1); elles sont liées trois ensemble, et il y a une espèce de duvet; la fleur est jaune rayée. Les capsules, qui sont presque rondes, ont huit ou dix lignes de diamètre; les graines sont con-

(1) Appelé *Nerium Oleande*. — Linnée.

vexes d'un côté, n'ont que quatre ou cinq lignes de longueur, et sont couvertes d'une pellicule mince et grisâtre. Ces graines rendent, par la pression ou par l'ébullition, une espèce d'huile douce, claire et d'un bon goût, qui a la même couleur que l'huile d'olive, mais qui ne se conserve point aussi long-tems. On donne les branches de cette plante à manger aux bestiaux, ou on les brûle. Par ce dernier procédé, on fait des cendres alkalines, propres à être employées très-utilement dans les fabriques de savon, ou pour les blanchisseries.

Nous terminerons cette description de Buenos-Ayres, par quelques détails sur les *Gauderios* de Monte-Video, ville voisine. Ce sont des joueurs de guitare, qui courent de village en village; ils trouvent le moyen facile d'exister ainsi dans cette contrée, qui abonde en tout genre de subsistances et qui sont à un bas prix. La douceur du climat ne leur impose pas de grandes dépenses pour leur vêtement, et le grand nombre de chevaux qu'on trouve partout, leur donne le moyen, peu dispendieux, de voyager à leur gré. — C'est ainsi que ces troupes de musiciens errans vont d'une extrémité de la contrée à l'autre. C'est une

espèce d'hommes très-joyeux, indépendans et originaux, dont la manière de vivre peut être enviée sous plusieurs rapports. En les voyant réunis dans leurs repas, on est convaincu, que dans ce pays, les besoins de l'homme sont moins nombreux que partout ailleurs; leur nourriture consiste en un morceau de bœuf à moitié rôti, et qu'on peut se procurer quand on veut, assaisonné avec un peu de sel.

Mais, quand l'occasion se présente, les *Gauderios* ne manquent pas de profiter d'un bon repas; et l'abondance des troupeaux est si grande, qu'ils peuvent facilement, et à peu de frais, se traiter réciproquement, selon leur goût. Quand ils veulent se régaler, ils tuent une vache pour en avoir seulement les côtes, les os de moëlle et la langue, abandonnant tout le reste, excepté quand ils peuvent le faire rôtir, ce qu'ils font de la manière suivante : aussitôt que l'animal est tué, et bien nettoyé, on ôte la graisse, et la placent dans le ventre; ensuite, ils font le feu avec de la bouse de vache séchée, ce qui soutient le feu pendant huit ou dix heures, et c'est le moment où la viande est assez cuite pour être mangée. Les *Gauderios* s'assoient autour de

cette viande rôtie, et en mangent tant qu'ils peuvent; les restes sont abandonnés aux oiseaux de proie.

Mais il y a une espèce d'hommes plus dangereux que les *Gauderios;* ce sont les *Indiens Pampas,* qui, semblables aux Arabes du désert, attaquent fréquemment et pillent les voyageurs dans les plaines qui mènent à Lima. Ces troupes errantes ont des espions, et ils se battent aussi bien à pied qu'à cheval; mais ils ne font pas une longue résistance. Cette race s'éteindra cependant bientôt; car elle a l'habitude d'un libertinage grossier, qui ne peut qu'en diminuer la population.

Paraguay. — Comme les subdivisions de cette grande province sont très-peu connues, nous en donnerons une description plus détaillée.

Nature du pays.—*Le Paraguay* tire son nom de la grande rivière Paraguay, de même que la province appelée Rio de la Plata a pris son nom de la rivière qui coule au-dessus de Buenos-Ayres. Ce nom signifie *Rivière d'Argent.* Elle a été ainsi nommée par les Espagnols, qui ont été

les premiers qui l'ont traversée, et parce qu'ils y ont trouvé quelques paillettes d'argent parmi les grains de sable. Plusieurs géographes ont assuré qu'il y a des mines d'or et d'argent dans les environs de cette rivière; mais il est difficile de prouver ce qu'ils ont avancé : il est cependant très-certain que le Paraguay ne fournit ni fer, ni cuivre. C'était aussi l'opinion des jésuites, confirmée par Helms, qu'il y avait des mines d'or et d'argent aux environs de la rivière de la Plata.

La partie supérieure de cette province, située sur la rivière de Paraguay, Pulcomajo et Vermejo, consiste en plaines très-fertiles, arrosées par un grand nombre de petits ruisseaux, en collines agréables et en épaisses forêts; mais la partie inférieure de cette province renferme beaucoup de landes, de terres incultes et marécageuses, et dans lesquelles il y a plusieurs plaines salines. A l'ouest de Parana, le pays est un peu montagneux.

Production du sol. — Sans parler du maïs, dont les Indiens soumis aux Espagnols, se servent habituellement pour faire du pain, et du

manioc et yuca, racines dont ils se servent aussi pour faire une autre espèce de pain, qui est très-utile au voyageur, parce qu'on peut le garder long-tems, toute espèce de grains que les Espagnols ont porté dans le Paraguay, croît avec un succès prodigieux; il est vrai qu'il y a très-peu de vignobles, soit parce que le sol n'y est pas propre, soit parce que les missionnaires n'ont pas voulu que cette plantation fût faite, à cause des rixes et querelles produites par les effets du vin et des liqueurs spiritueuses. Les Indiens ont suppléé au manque de vin, par une espèce de bière, qu'ils boivent les jours de fêtes, mais qui n'est guères que de l'eau; ils y mêlent quelques fleurs de maïs, qu'ils laissent fermenter quelques jours dans l'eau; souvent même, on laisse germer le grain dans l'eau, ensuite on le sèche et on le fait moudre. Cette liqueur enivre: on l'appelle *Chica* ou *Cissia.* Selon les Indiens, il n'y a rien de plus délicieux que cette boisson. On prétend que le *Chica* est plus agréable que le cidre, et beaucoup plus légère et plus saine que les bières d'Europe; qu'elle augmente le principe vital, et qu'elle donne de l'embonpoint.

On voit dans le Paraguay, et principalement

dans les îles, plusieurs oiseaux de différentes espèces, parmi lesquels sont les perroquets, qui portent un grand dommage aux plantations de maïs, qu'ils aiment beaucoup.

Le Paraguay produit, d'après le rapport des missionnaires, toutes les espèces d'arbres qui sont connues en Europe. On voit dans certaines parties de cette contrée, le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit plus commun dans le pays dont il a pris le nom. On trouve aussi, dans plusieurs parties, les arbres qui produisent le coton, et qui forment une des principales branches de la richesse du pays. Les cannes à sucre y croissent spontanément dans les terreins humides; mais les Indiens n'en font aucun usage.

Un arbre qui est très-estimé et très-connu dans le Paraguay, est celui dont on extrait la liqueur appelée *Sang de Dragon*. Il est aussi plusieurs autres plantes dont on fait un grand usage, et il est très-ordinaire de trouver dans les bois, de la canelle sauvage, qu'on vend très-souvent en Europe pour de la canelle de Ceylan. La rhubarbe, la vanille et la cochenille, sont les productions naturelles de ce pays.

Le Paraguay produit aussi des fruits très-remar-

quables, dont les missionnaires n'ont presque pas fait mention. Un de ces fruits ressemble à la grappe de raisin, dont chaque grain est aussi gros que des pimens. Ce fruit, très-agréable au goût, est appelé *Imbègue ;* chaque grain contient des graines, et quand on l'écrase dans sa bouche, on le sent plus fort que le poivre. On en mange ordinairement le fruit après le repas, et quand on en prend une certaine quantité, il produit une légère évacuation.

La *Pigna,* ou pomme de pin, autre fruit de ce pays, ressemble beaucoup à l'ananas ; ce qui a fait donner le même nom à l'arbre qui le produit. La forme de ce fruit le fait ressembler davantage à l'artichaut. Le goût et l'odeur en sont délicieux.

Le thé, ou herbe du Paraguay, si connue dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'une espèce de chêne, de la hauteur à peu près d'un poirier; son goût ressemble à celui de la mauve, et sa feuille à celle de l'oranger. Cet arbuste a aussi quelque ressemblance au cacaotier du Pérou, d'où il en vient beaucoup, et particulièrement des endroits où sont les mines, pour servir à la consommation des ouvriers. Les Espagnols aiment beaucoup cette boisson, parce que le vin est

très-préjudiciable à la santé dans ce pays. On l'apporte sec et presque réduit en poudre : on le boit en infusion.

La grande récolte de cette plante se fait près la nouvelle *Villarica*, qui avoisine les montagnes de Maracayu, situées à l'ouest du Paraguay, à environ 20°. 25'. sud latitude. Ce canton particulier est très-estimé pour la culture de cet arbuste. On le trouve très-communément dans les vallées humides et marécageuses qui séparent les montagnes, mais jamais sur les montagnes mêmes.

On envoie dans le Pérou seul, cent mille paquets de figues, sous le nom d'*arobes*. Chaque arobe pèse vingt-cinq livres de seize onces chacune. Le prix de l'arobe est de 28 liv. tournois, ce qui porte la valeur totale de cette production envoyée dans le Pérou, à la somme de 116,666 livres sterling 13 sols 4 deniers.

Les Indiens qui demeuraient dans les provinces d'Uraguay et de Parana, sous le gouvernement des jésuites, semèrent des graines de cet arbre ; et on l'a transplanté à Maracayu, où il n'a point dégénéré : il ressemble au lierre.

Le peuple vante beaucoup les innombrables

vertus de cette plante : elle est vraiment apéritive et diurétique; quant aux autres propriétés qu'on lui attribue, c'est très-douteux. Les *Chapetons*, ou Espagnols européens, ne font pas un grand usage de cette boisson; mais les Créoles l'aiment si passionnément, qu'ils ne voyagent point sans avoir une bonne provision de cette plante. Ils ne manquent pas d'en boire une infusion à chaque repas, et ils la préfèrent à toute autre, même à la nourriture : ils ne mangent pas avant d'avoir pris cette boisson favorite. Cependant, au lieu de la prendre séparément de la branche, comme nous prenons les seules feuilles de thé en Europe, ils mettent la branche toute entière dans une *calebasse* garnie d'argent, et qu'ils appellent *maté*; ils y mêlent du sucre, et y mettent de l'eau bouillante, qu'ils boivent sans attendre l'infusion, car autrement elle deviendrait aussi noire que de l'encre. Pour ne pas avaler les feuilles de cette plante, qui surnagent, ils font usage d'un tube d'argent, dont le bout est percé de plusieurs trous, à travers lesquels ils boivent cette infusion. Une société entière se régale ainsi, se faisant successivement passer ce tube, par lequel chacun boit. L'extrême répugnance des Européens pour

boire de cette manière, dans un pays où les maladies siphillitiques sont très-communes, a fait introduire l'usage de plusieurs tubes de verre, dont on a commencé à faire usage à Lima, du tems de Frezier.

Le commerce de cette herbe du Paraguay, selon l'auteur que nous venons de citer, se fait à Santa-Fé, où elle arrive, tant par la voie des chariots que par la navigation de la Plata. Il y en a de deux qualités, l'une s'appelle *Yerva de Palos*, et l'autre, qui est plus agréable et d'une qualité supérieure, se nomme *Hierba de Camini.* — Cette dernière plante croît dans les terres et plantations des jésuites; on en envoie chaque année, du Paraguay au Pérou, plus de cinquante mille arobes, ou un million deux cent cinquante mille livres, de ces deux qualités, dont un tiers de l'herbe de Camini, sans y comprendre vingt-cinq mille arobes qu'on récolte à Palos, et qu'on fait passer dans le Chili.

Animaux. — Les animaux qui appartiennent à l'Amérique espagnole, se trouvent aussi dans le Paraguay. Les *jaguars*, les *couguars*, et autres bêtes sauvages et serpens, ne nuisent jamais

même à ceux qui les attaquent. Les plus malfaisans sont les fourmis et les singes; car les premières, qui sont plus nombreuses dans le Paraguay que partout ailleurs, détruisent les jeunes plantes de toutes les espèces, et les empêchent de se dévolopper. Les singes ravagent aussi tout le pays, dévorent les fruits des arbres, et commettent beaucoup de dégâts dans les champs de bled. Quelques-uns de ces singes sont presque aussi grands qu'un homme; et plusieurs hordes d'Indiens les tuent pour les manger, et les regardent comme une nourriture délicieuse.

On dit que les habitans du Paraguay possédent un antidote excellent contre la morsure des serpens : c'est une plante qu'on nomme *gazon de vipère*. La vertu de cette plante est si efficace, qu'en la macérant pendant qu'elle est verte, et en l'appliquant sur la blessure, on est guéri très-promptement. L'eau dans laquelle a été infusée cette plante verte ou sèche est aussi très-salutaire.

Villes. — L'état dans lequel se trouvent les villes du Paraguay, est peu connu. *Assuncion* (en anglais Assumption), est la capitale de cette province. Elle est située à 840 milles de Buenos-

Ayres, sur la rivière du Paraguay. Cette ville est peu peuplée, quoique ce soit la résidence d'un évêque et d'un gouverneur.

Néemboucou est une assez jolie ville, située, selon M. d'Azzara, à 25°. 52'. 24''. sud latitude, et à 99 milles de la ville de l'Assomption. Courouguati, autre ville dont M. d'Azzara fait mention, est à 108 milles est-nord-est de l'Assomption.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES DANS LE PARAGUAY.

La première entreprise des missionnaires qui pénétrèrent jusqu'au centre, alors inconnu, de l'Amérique méridionale, se borna à de simples excursions. Ils convertirent de tems en tems quelques Indiens. Il y avait très-peu de chrétiens dans le Paraguay, et ils n'avaient pas construit une seule église. Le principal et unique avantage qu'ils retirèrent de leurs travaux apostoliques, fut de baptiser un enfant moribond. Cependant, ils convertirent à la fin quelques enfans adultes, et les engagèrent à venir demeurer dans les pays habités par les chrétiens.

Depuis l'année 1680 jusques en 1690, les

jésuites représentèrent à la cour de Madrid, que les succès tardifs de leur mission ne devaient être attribués qu'au mépris causé par la mauvaise conduite des Espagnols, et à la haine qu'ils ont inspirée aux Indiens partout où ils se montraient. Ils prétendirent que, sans cet obstacle, les progrès du christianisme se seraient étendus jusqu'aux parties les plus éloignées de l'empire d'Amérique, et que toutes ces contrées pouvaient être soumises au pouvoir de l'Espagne, sans violence et sans effusion de sang.

La demande des jésuites parut juste et raisonnable; les succès l'accompagnèrent. Le théâtre de leurs travaux fut désigné; et ils reçurent les pouvoirs les plus amples pour tout le territoire. Les gouverneurs des Provinces-Unies reçurent l'ordre de ne mettre aucun obstacle à leurs travaux; et il leur fut enjoint de ne laisser entrer aucun Espagnol dans les districts occupés par les jésuites, sans leur permission.

Ils commencèrent par réunir un petit nombre de familles sur les bords de l'Uraguay; ils pénétrèrent ensuite dans le pays appelé *Guayra*, où ils s'établirent aux environs de la rivière de Parana, ainsi que sur les bords des petites ri-

vières de Tibagi et Guichay. Les Portugais de Saint-Paul, dans le Brésil, détruisirent bientôt cette république naissante, et les missionnaires s'enfuirent avec environ douze mille Indiens; ils choisirent, avec beaucoup d'intelligence, pour leur retraite, cette partie où le Parana et l'Uraguay, en formant deux bords opposés, approchent leurs lits. San-Ignacio et Loreto furent les deux premières *poblacions*, ou villes. C'est là qu'ils jetèrent les fondemens de ce grand édifice de puissance qui a étonné le monde entier, et qui a donné tant de gloire à la société des jésuites, qu'elle excita l'envie et la jalousie de toutes les autres puissances.

Les jésuites travaillaient avec un zèle opiniâtre et avec une politique si profonde et si sage, qu'ils parvinrent à civiliser les peuplades les plus sauvages. Ils fixèrent les hordes les plus accoutumées à la vie errante; ils réunirent ainsi et soumirent ces populations nombreuses qui avaient si long-tems résisté aux armes des Espagnols et des Portugais. Ils convertirent à leur religion des milliers de familles, et celles-ci en engagèrent un grand nombre d'autres à suivre leur exemple, en leur montrant la tranquillité et le bonheur

dont ils jouissaient sous le régime de ces religieux. Les *Guaranis* furent la plus nombreuse et la plus puissante de ces nations converties, et leur langue devint la plus générale. Il est impossible de présenter en détail tous les moyens dont les jésuites se servirent pour s'emparer de l'esprit de ces peuplades, et pour les gouverner; ils ne négligèrent aucun des moyens propres à à assurer le succès de leur mission. Ils faisaient tout ce qu'il était possible pour augmenter le nombre de leurs partisans, de manière à constituer une association puissante et régulière. Les Indiens, convaincus que leur sort s'était amélioré en subsistant par l'agriculture, étant logés d'une manière plus saine, mieux vêtus, soignés et guéris dans leurs maladies, gouvernés avec sagesse, montrèrent aux jésuites une si grande soumission, qu'elle ressemblait presque à l'adoration. Les succès étonnans de cette administration furent obtenus par les jésuites, sans violence et sans contrainte. On a prétendu qu'ils instruisirent les Indiens dans l'art militaire; qu'ils les accoutumèrent à la plus exacte discipline, et qu'ils formèrent une armée d'environ soixante mille hommes bien équipés. Toutefois ce sont là, à

ce qu'il paraît, des exagérations publiées par l'envie. Les Indiens habitèrent dans les villes et dans les villages, où ils s'adonnèrent à l'agriculture et aux manufactures; plusieurs de ces Indiens s'élevèrent même jusqu'à la culture des arts libéraux. Enfin, rien n'égalait la soumission des habitans de cette province, si ce n'est le bonheur dont ils jouissaient.

Plusieurs écrivains ont traité ces jésuites avec la plus grande sévérité, en les accusant d'ambition, d'orgueil, d'abus de pouvoir, pour avoir ordonné que l'on fustigeât non seulement des personnes des deux sexes, mais encore des magistrats que les Indiens avaient choisis parmi eux, et pour avoir souffert que les personnes de la condition la plus élevée dans ces contrées, baissassent leurs vêtemens, et qu'ils regardassent cette servitude comme un honneur. Les ennemis des jésuites ont prétendu qu'ils possédaient de grandes richesses; que les manufactures étaient à eux; qu'ils accaparaient les productions naturelles du pays, et que les trésors qui étaient envoyés annuellement à leur supérieur, prouvaient que la religion n'était pas le seul motif de leur mission.

Les jésuites se contentèrent cependant de réfuter, avec beaucoup de modération, de pareilles calomnies. Ils demandèrent à leurs ennemis où étaient situées ces prétendues mines d'or qui leur avaient donné tant de richesses ? comment il était possible de cacher à tous les yeux une aussi grande masse d'or et d'argent? si l'on n'avait jamais vu un missionnaire dans un état de luxe et de représentation qui ressemblât à celui d'un homme riche ? Tandis qu'au contraire, quand ils allaient d'une contrée à l'autre, ils ne portaient jamais avec eux qu'un sac de nuit et une petite male qui renfermait leur linge et leurs provisions. Enfin, ils demandèrent si, à leur mort, il avait jamais été trouvé sur eux ni or ni argent, ni lettre de change, ni autre valeur quelconque.

Il résultait de là qu'il n'y avait d'autre source de la prospérité de cette colonie religieuse, qu'une économie sévère et constante. Les Indiens eurent long-tems la coutume d'envoyer, dans les villes espagnoles, le surabondant de leurs cotons, de leurs tabacs, de leurs thés, de leurs peaux, etc., etc. Tous ces effets étaient déposés dans les mains du procureur-général de la société des jésuites. Cet officier faisait le change et la vente de ces objets

de commerce de la manière la plus avantageuse. Après avoir rendu compte de leur produit, et en avoir déduit le montant des impôts ou tributs, il achetait, de ce qui restait, tout ce qui était nécessaire aux Indiens, sans rien garder pour lui.

Les Indiens résidans dans l'étendue des pays soumis aux missionnaires, formaient un peuple libre, qui fut protégé par le roi d'Espagne, à qui ils payèrent un tribut annuel d'une piastre par tête. Le roi leur donna certains priviléges, en vertu desquels toutes les femmes et les hommes au-dessous de vingt ans et au-dessus de cinquante, ainsi que ceux qui avaient embrassé le christianisme, étaient exempts du payement de ce tribut; mais, d'un autre côté, ils étaient obligés, en tems de guerre, de se réunir aux troupes espagnoles, de s'armer à leurs propres frais, et de travailler aux fortifications. Ils rendirent de grands services à l'Espagne, dans la guerre qu'elle eut à soutenir contre les Portugais.

Malgré des traités si solennels, les monarques de l'Europe ne se faisaient aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau

de bêtes sauvages. En 1757, une partie du territoire des missionnaires fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal, en échange de Santo-Sacramento, afin que les limites des possessions des deux royaumes fussent mieux établies. On assure que les jésuites refusèrent de se soumettre à ce nouveau partage, et ne voulurent pas souffrir qu'on les fît passer sous la domination d'un autre souverain sans leur consentement. Les Indiens, d'après les rapports de la gazette royale de Londres, de cette époque, coururent aux armes; mais ils furent battus par les troupes Européennes envoyées contr'eux, et ils perdirent beaucoup de monde. Cette défaite subite et complète prouve qu'ils n'étaient pas unis et qu'ils manquaient de chefs propres à les commander; ce qui témoigne que les jésuites n'étaient pour rien dans cette affaire.

En 1767, les jésuites furent chassés de l'Amérique, par ordre du roi d'Espagne, et leurs malheureux partisans, convertis par eux, furent réduits au même état que les autres peuplades indiennes.

Il est très-évident que la haine de quelques Espagnols contre les Indiens habitant sur le ter-

ritoire des missionnaires, était si forte, qu'ils voulurent forcer ces Indiens à se soumettre, non seulement au roi d'Espagne, mais encore (1) à chaque individu Espagnol, et même à chaque valet ou esclave d'un Espagnol; et si un Espagnol Métis, ou même d'une race plus dégénérée, voyait un Indien qui ne se prosternât pas devant lui, ou qui ne se soumît pas à ses caprices, il l'outrageait de la manière la plus violente pour lui avoir manqué de respect.

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ABIPONS ET AUTRES NATIONS SAUVAGES.

Les Abipons habitent la province de Buenos-Ayres. Nous allons donner une esquisse des mœurs et des usages de cette nation, parce qu'ils ont des rapports avec ce que nous avons déjà dit des missionnaires.

Ces tribus guerrières consistent dans une population d'environ cinq mille âmes. Elles habitent cette partie du pays appelée Yapizlaga, située dans le 28 et 30°. de latitude sur les bords de la rivière de la Plata. Ils prennent des che-

(1) Voy. le Mémoire justificatif des jésuites, par le Père Aguilar.

vaux sauvages pour les élever; ils sont armés de lances d'environ trois ou quatre aunes de long, et de flèches armées de pointes de fer. Leur esprit belliqueux les a rendus formidables aux Espagnols, et les missionnaires n'ont obtenu aucun succès parmi eux. Les femmes de ce peuple ne sont pas plus brunes que les femmes Espagnoles. Les hommes ont les traits de la figure très-réguliers, et ils ont presque tous le nez aquilin. Ils ont la coutume d'arracher les cheveux de leur front, pour paraître chauves; ce qui leur a fait donner, par les Espagnols, le nom de *callegas*. Ils s'arrachent aussi la barbe, et se font sur le front et sur les tempes, des cicatrices qu'ils regardent comme une parure. Ils sont très-propres, et se baignent fréquemment; ils ne sont pas anthropophages, comme on l'a prétendu de quelques-unes des hordes voisines; mais ils ont une voracité semblable à celle de tous les peuples sauvages. Ils dirent à leurs missionnaires : *si vous voulez que nous restions parmi vous, il faut nous donner beaucoup à manger : car nous ressemblons aux animaux qui mangent à tous les instans; nous ne sommes pas comme vous, qui mangez peu et à certaines heures.*

La polygamie ne paraît pas être d'un usage général parmi eux; mais plusieurs femmes ont la coutume barbare de tuer leurs enfans après les avoir allaités, pour pouvoir mieux soigner leurs maris. Ils se marient ordinairement à l'âge de vingt à vingt-cinq ans; ils achètent les filles de leurs parens, en échange desquelles ils donnent quatre chevaux et des vêtemens faits de diverses étoffes de couleurs, qui les fait ressembler à des tapis de Turquie.

On assure qu'ils n'ont pas la moindre idée d'un Etre-Suprême, mais qu'ils craignent un certain démon ou génie malfaisant, et qu'ils ont des magiciens qu'ils appellent *Kivet*, à qui ils attribuent le pouvoir d'appaiser ce génie turbulent. Il est probable qu'ils considèrent ce génie du mal, comme l'Etre-Supérieur, à qui ils adressent leurs prières quand ils le croient irrité. Les Abipons enterrent généralement leurs morts au pied d'un arbre; et lorsqu'un chef ou guerrier meurt, ils tuent ses chevaux sur la tombe; quelque tems après, ils reprennent le cadavre, et le portent en secret dans un lieu plus éloigné.

Leur opinion sur une autre vie est évidente,

d'après le soin qu'ils ont, en enterrant leurs morts, de leur donner une provision composée d'un arc et d'une flèche, afin qu'ils puissent se procurer leur subsistance dans l'autre monde, et qu'ils ne soient pas forcés par la faim à revenir sur la terre pour y tourmenter les vivans.

Les *Mocobs* et les *Tobas*, races qui habitent, dans le Nord-Ouest, la contrée des Abipons, parlent à peu près la même langue; mais la race des Guaraniams est la plus considérable.

Les caciques de ces peuplades ne sont en effet que leurs chefs en tems de guerre, et leurs juges dans les tems de paix; leur pouvoir est très-limité. Les petites hordes indiennes se dispersent avec la même facilité qu'elles se rassemblent; chaque homme étant son propre maître, se sépare, aussitôt qu'il est mécontent du cacique, et va se placer à son gré sous le commandement d'un autre. Lorsqu'il quitte un lieu, il laisse si peu de choses après lui, qu'on peut très-facilement réparer sa perte.

Si on peut s'en rapporter à quelques-uns de leurs missionnaires, il y a parmi les caciques, des magiciens qui emploient secrètement leur art à faire respecter leur pouvoir contre ceux

dont ils sont mécontens; s'ils pouvaient les punir publiquement par les voies régulières de la justice, ils n'arriveraient point à leur but : d'où il résulte que ces imposteurs font croire aux peuples, qu'ils commandent aux tigres et aux tempêtes, pour détruire tous ceux qui refusent de leur obéir. Le peuple est d'autant plus porté à le croire, qu'il est très-ordinaire de voir les personnes menacées par le cacique, maigrir insensiblement, dépérir, et mourir bientôt après, parce que le poison leur a été sans doute administré en secret.

Les *Manacicas*, qui sont plus industrieux et plus riches que les autres tribus ou hordes du Paraguay, vivent sous un gouvernement dont les usages ressemblent beaucoup à celui des insulaires de l'Océan pacifique. Chez eux, ce sont les caciques qui exercent l'autorité souveraine. Ses terres sont cultivées, et ses maisons bâties aux dépens du peuple; ses tables sont couvertes des meilleures productions du pays, qui lui sont fournies gratuitement. Aucune entreprise ou affaire considérable ne peut être entamée sans sa permission; il punit sévèrement ceux qui sont coupables d'un crime quelconque, et il maltraite

impunément, selon ses caprices, ceux dont il est mécontent. Les femmes sont également soumises aux volontés supérieures de la principale femme du cacique. Tous les membres de cette tribu sont obligés de lui payer le dixième du produit de leur chasse et de leur pêche. On ne peut ni pêcher, ni chasser sans sa permission. Son autorité est absolue et héréditaire. Aussitôt que le fils aîné est parvenu à l'âge propre à l'exercice du pouvoir, son père lui cède sa place avec les plus grandes cérémonies; et cette renonciation volontaire au gouvernement ne fait qu'augmenter l'amour et le respect de ces tribus pour leur ancien maître.

La mythologie des *Manacicas* paraît avoir quelques traits de ressemblance avec celle des *Taïtiens*. Ils admettent trois êtres suprêmes, dont l'un est une déesse, qui, selon leur doctrine, est la femme du premier et la mère du second. Ils appellent ce dernier *Urasana*; la déesse est appelée *Quipoci*. On prétend que ces divinités se montrent, de tems en tems, d'une manière terrible aux Indiens, qui, dans certaines circonstances, se rendent chez le cacique pour boire et danser. Leur arrivée s'annonce par un

grand bruit, et aussitôt qu'elles paraissent, le peuple suspend ses plaisirs, et jette des cris de joie. Les divinités les exhortent à bien boire et à bien manger; et elles lui promettent une grande abondance de poissons, de gibier et d'autres biens. Alors les divinités font honneur au festin, en buvant dans la coupe qu'on leur présente, avec une telle vîtesse, que cela ferait honneur aux divinités même de Valhalla. Il est très-probable que les prêtres ou *Maponos* sont derrière le rideau.

Ces charlatans rendent aussi des oracles : ils prédisent la disette et l'abondance, l'orage et le beau tems; souvent ils provoquent la guerre, et ils ne manquent jamais de demander pour leurs divinités une portion des dépouilles de l'ennemi.

Les *Manacicas* croient que l'âme est immortelle, et qu'en abandonnant le corps, elle est portée au ciel par les *Maponos*, pour y jouir d'un bonheur éternel. Aussitôt qu'un Indien meurt, le mapono disparaît pendant un certain tems, pendant lequel il prétend avoir été occupé à conduire dans le ciel l'âme du défunt; son voyage est toujours regardé comme très-difficile, parce qu'il doit traverser d'épaisses forêts et des montagnes escarpées.

Ils croient qu'il doit aussi traverser une grande rivière, sur laquelle il y a un pont de bois, gardé constamment par le dieu *Tatutiso*. Cette divinité à une grande ressemblance avec Caron. Son emploi est de purifier les âmes de toutes les souillures qu'elles ont contractées pendant qu'elles étaient sur la terre. Si un prêtre, lorsqu'il conduit une âme, ne se comporte pas envers cette divinité avec un grand respect, elle le précipite et le noie dans les flots. Enfin l'âme arrive dans le paradis; mais celui des Indiens est peu desiré: car ses plaisirs ne sont pas fort attrayans; on n'y trouve guères que de la gomme, du miel et du poisson, dont se nourrissent les âmes des Indiens. A son retour, le mapono raconte sur son voyage, une foule d'autres absurdités; et il ne manque pas de se faire bien payer pour sa peine.

La petite vérole fait d'aussi grands ravages parmi les Indiens que la peste en Afrique et en Europe; aussitôt que les Indiens voient quelqu'un attaqué de cette maladie contagieuse, qui dans le Paraguay est ordinairement mortelle, ils abandonnent les maisons, et se retirent à la hâte dans les bois; mais ils laissent des vivres auprès du malade pour trois ou quatre jours. On

revient de tems en tems pour renouveler la provision des alimens, jusqu'à ce que l'individu malade soit mort ou guéri.

Le Père Gaëtan Cataneo a décrit la manière avec laquelle le Père Ximenès voyait les Indiens combattre le jaguar ou le tigre américain. Ce missionnaire voyageait avec trois Indiens, quand ils aperçurent un de ces tigres entrer dans un petit bois. Ils résolurent de le tuer. Le Père Ximenès se plaça de manière à observer sans danger tout ce qui allait se passer. Les Indiens, accoutumés à cette espèce de chasse ou de combat, se disposèrent de la manière suivante. Deux d'entr'eux étaient armés de piques; le troisième, qui avait un fusil, se plaça entre les deux piquiers : ils s'avancèrent ainsi de front, et marchèrent autour du petit bois, jusqu'à ce qu'ils aperçurent le tigre. L'homme armé du fusil tira un coup sur l'animal, et l'atteignit à la tête. Le Père Ximenès dit qu'en même tems il vit le tigre percé par les deux piques, parce qu'aussitôt qu'il se sent blessé, il se jette sur les chasseurs. Les deux autres Indiens, prévoyant ce qui pouvait arriver, tenaient les piques toutes prêtes, pour empêcher le tigre de s'élancer sur le chasseur qui

avait tiré le coup de fusil. Ils le percèrent avec une adresse admirable, et en un instant ils le tinrent suspendu en l'air.

PROVINCE DE TUCUMAN.

Le Tucuman est une province très-étendue; sa longueur, par la route de poste, est d'environ 1,580 milles, dont 1,306 sont d'un sol très-fertile, et 274 sont incultes. La première partie de ce territoire peut être traversée avec des voitures et des charrettes; mais la seconde ne peut être parcourue qu'à cheval.

Rivières. — L'intérieur de cette province est coupé par un grand nombre de petites et grandes rivières; les deux principales sont : Le *Rio Salado*, qui, après avoir traversé un pays très-marécageux, se jette dans la rivière de la Plata, et le *Rio Dolce*, qui se jette dans le lac de *Porongas*. La vallée de Palcypas, placée entre deux chaînes des Andes, est arrosée par une rivière considérable, qui porte ses eaux dans un lac. Les cinq rivières qui descendent des montagnes de Cordova, sont distinguées par les

noms de Rio *primero*.—Rio *secondo*.—*Tercero*. —*Quarto* et *quinto*. Elles coulent toutes à travers des plaines sablonneuses, à l'exception de la rivière *Tercero*, qui se jette dans la Plata.

Climat. — Le climat est doux; cependant, dans la partie du Nord, où la chaîne des Andes s'étend, il est très-froid et très-sec pendant l'hiver. Le printems s'annonce par des pluies violentes. Les chaleurs d'été viennent subitement. Cette température, qui est naturelle dans un pays entouré de montagnes, n'est pas très-agréable, mais les habitans y sont accoutumés. Le Tucuman est regardé comme un pays très-sain; cependant, il faut en excepter les lacs et leurs environs.

Productions. — Dans les parties de cette contrée, où les plaines sont fertilisées par les rivières, le pays est couvert d'excellens pâturages; et chaque année, ils donnent un produit considérable en bœufs, en moutons, en cerfs et en autres bestiaux. Le gibier est si abondant, qu'on en rencontre à chaque pas, et très-souvent on peut les prendre avec la main. Les pigeons

et les perdrix sont innombrables; mais ce gibier n'est pas aussi bon que celui de l'Europe. Le maïs, les vignes, le coton, l'indigo sont cultivés avec un grand succès; et les forêts qui se trouvent entre le Rio *Salado* et le Rio *Dolce*, sont remplies d'un grand nombre d'essaims d'abeilles.

L'on prétend qu'il y a dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de laine et de coton; on y a découvert aussi une mine de sel cristallisé.

D'après un calcul modéré, cette immense province, où l'on peut naturaliser les productions de tous les pays, peut fournir de quoi subsister à une population de vingt millions d'individus, quoiqu'elle n'en contienne en ce moment qu'un million.

Villes. — Une des principales villes de cette province est le *Salta de Tucuman*, qui est la résidence d'un gouverneur. Elle est située dans une vallée fertile; les autres villes principales sont, Jujui, Rioja, San-Fernando, Saint-Jacques del Esterro, San-Miguel et Cordova.

Cordova est la résidence d'un évêque, et la plus agréable ville de cette province. Elle est située dans une petite plaine sablonneuse, entre une épaisse forêt et le *Rio primero*. Elle forme une espèce de carré; en général, les maisons n'ont qu'un étage; mais elles sont assez agréables et solidement bâties. Cette ville renferme trois couvents d'hommes et trois couvents de femmes, appelés *Collegios*: l'une de ces maisons porte le titre d'Université, et appartenait autrefois aux jésuites. Il y a plusieurs habitans riches, qui font un commerce de mulets, très-lucratif; ils les achètent jeunes, dans les environs de Buenos-Ayres, Santa-Fé et Corrientes. Ils les élèvent dans leurs campagnes et les envoient à Salta, où ils sont vendus, à l'âge de deux ans, à un marchand de mulets, venant du Pérou, qui les achète dix piastres chacun.

La ville de Sant-Jago del Esterro est un endroit misérable, situé sur la rivière du même nom, dans un pays marécageux, presque toujours inondé. Les habitans passent pour être les meilleurs soldats de toute la province; mais ils vivent tous dans la plus grande misère, à l'exception de quelques marchands de mulets. Il

n'y a que le collége des jésuites qui peut loger convenablement toute la ville, le reste des habitations consiste en de misérables cabanes. Les femmes fabriquent des tapis de laine; mais malheureusement il ne s'en fait pas un grand commerce.

A 80 milles plus loin, vers le Nord, les grandes routes de poste traversent *Vinara*, dans le district de *San-Miguel de Tucuman*, où le voyageur rencontre des forêts immenses et de riches pâturages, jusqu'à ce qu'il arrive à la ville de *San-Miguel*, qui est située dans un pays délicieux, au milieu de plaines fertiles, couvertes de figuiers et de citroniers, ainsi que de grenadiers et d'orangers.

Les habitans font un grand commerce de mulets, et surtout de ceux qu'on destine aux transports et aux charrettes qui vont à Buenos-Ayres et à Jujui. On construit ici les voitures employées à ces transports : ce sont des espèces de caravan, élevées sur deux roues, environnées d'un grillage de canne, et couvertes avec des peaux de bœuf.

Salta del Tucuman est situé dans une position très-aquatique. On ne peut pas creuser à

trois pieds de profondeur sans trouver de l'eau; et de l'autre côté, la vallée de l'Erma, à l'extrémité de laquelle est située la ville, est couverte de prairies et de terres labourables.

Salta ne contient guères que deux mille habitans; mais cette ville est très-importante, à cause de son commerce de mulets; il y a une grande foire qui se tient, chaque année, dans les mois de février et de mars, et qui attire un grand nombre d'étrangers. Les marchands viennent en foule de Buenos-Ayres, de Santa-Fé, de Corrientes, etc., pour y vendre leurs bestiaux. Les acheteurs viennent du Pérou. L'on voit, à cette époque, dans les environs de Salta, soixante mille mulets et quatre mille chevaux qu'on amène dans le Pérou.

Cette foire serait sans doute plus brillante, si elle ne se tenait pas dans des mois pluvieux, qui font de ce lieu une espèce de marais. La plupart des voyageurs qui sont obligés de loger hors la ville, ne peuvent trouver un pied de terre pour y placer leurs tentes.

Il est naturel d'attribuer à ces exhalaisons marécageuses, ces goîtres hideux dont les femmes sont affligées dans ce pays. Quoiqu'elles soient

très-belles, et remarquables par la blancheur de leur teint et la beauté de leurs chevelures, aussitôt qu'elles ont atteint la vingt-cinquième année, leurs cols grossissent si prodigieusement et si vîte, qu'ils deviennent une protubérance dégoûtante. Pour cacher cette difformité, les femmes sont obligées de s'envelopper jusqu'au menton, avec un grand mouchoir.

Jujui fait un assez grand commerce de bœufs, principalement avec les provinces de *Chicas* et de *Porco*, où on les tue, pour nourrir les ouvriers des mines. Dans les environs de la ville, on voit un volcan éteint; il sort de son cratère, tous les matins, un tourbillon qui élève un nuage de poussière, et se disperse à une distance de plusieurs milles. Il y a encore plusieurs autres colonies d'Espagnols, qui sont répandues dans les vastes plaines de Tucuman; et ces peuplades prennent le titre de villes, quoique ce ne soient que de petits bourgs très-mal peuplés. On prétend qu'ils sont situés de 150 à 180 milles les uns des autres. Les chemins qui y conduisent sont si raboteux, qu'il faut vingt jours pour aller de l'un de ces bourgs jusqu'à l'autre. Leurs environs sont si irréguliers et si escarpés, qu'un

corrégidor d'une de ces villes, voyageant en voiture, perdit un œil, par une branche qui pénétra dans sa voiture.

Le morceau suivant, extrait du *Voyageur Universel*, peut servir à donner quelques idées des mœurs et usages de ces colons.

« Je suis entré (dit le voyageur Espagnol) dans un petit bourg, situé au milieu d'une forêt. Les vieillards et les jeunes gens étaient rassemblés sous les arbres, et se disposaient à célébrer une fête. J'aperçus une douzaine de jeunes filles préparant une boisson qui porte à la tête, et qu'on appelle *Aloya*, dont elles remplirent des cruches; elles s'occupaient aussi à couper des melons d'eau. Les jeunes gens faisaient rôtir des longes de veau, et faisaient griller des os remplis de moëlle, tandis que d'autres pinçaient de la guitare, et que des jeunes filles jouaient dans des balançoires : tout cela se faisait sous les yeux et la direction d'un vieillard de cent quatre ans, qui s'appelait *senor Gorgonio* : il était assis au pied d'un arbre.

» Aussitôt que nous nous fûmes approchés d'eux, les jeunes gens nous firent place autour

du tronc d'un arbre abattu. *Senor Gorgonio* ordonna à ces jeunes filles de servir des rafraîchissemens et de chanter; aussitôt deux jeunes femmes et deux jeunes gens improvisèrent un chant dialogué, en dix-huit ou vingt stances. Ce n'était pas une déclamation ou une composition poétique, mais une poésie inspirée par la nature. Malgré cela, le vieillard ne fut pas satisfait, et il ordonna à d'autres jeunes gens et jeunes filles, de chanter, avec beaucoup de verve et de feu, d'autres stances, qui fussent relatives à l'amour, au bonheur, et à d'autres sujets agréables.

» Ces bonnes gens ont adopté des noms imaginaires. Les jeunes filles improvisatrices s'appelaient *Cerabia*, *Saturnina*, *Coffrensia* et *Clotilda*. Les jeunes gens étaient distingués, par les noms de *Espiridion*, *Homo de Babylonia*, *Torquato* et *Pantaleon*.

» Parmi les mets que notre hôte généreux nous fit servir, je remarquai le miel qui était délicieux, et qu'on tire des abeilles sauvages. Il y en a douze différentes espèces, dont chacune a un goût particulier. »

CHARCAS OU PÉROU MÉRIDIONAL.

Cette *audiencie* est, selon quelques auteurs, divisée en plusieurs grandes provinces ou gouvernemens, dont voici les principaux :

Moxos. — Cette province est très-étendue; elle confine, au Sud, à la province de Santa-Crux-de-la-Sierra, ainsi qu'au pays des Indiens de Chiquito; à l'Est, elle borde le Brésil. Elle a plus de 450 milles de longueur du Nord au Sud, et environ 600 milles de largeur de l'Est à l'Ouest. L'air en est chaud et humide, à cause des rivières et des grandes forêts qu'il y a dans ce pays. Cette province est très-fertile, et abonde en plantes, en grains et en fruits de toute espèce, qui demandent une grande chaleur pour parvenir à leur maturité, tels que le maïs, les cannes à sucre, le *yucas* (plante avec laquelle on fait du pain dans presque toute l'Amérique, et qui est préféré, par les Européens, au pain fait avec du froment ou du bled), le riz, le *platanos*, que les Indiens regardent comme la meilleure nourriture, et le *verd ajos*, espèce de pois verd. Ils

font de grandes récoltes de coton et de noix de cacao, dont la pulpe est si tendre et si succulente, que le chocolat qu'on en fait, a meilleur goût, et est plus nourrissant qu'aucun autre. On trouve dans les forêts, du bois de guaiacum, de la canelle, et un autre arbre qu'on nomme *maria*, dont on extrait une huile médicinale, très-estimée, à cause de sa qualité fortifiante pour l'estomac. Ce pays produit aussi le quinquina, le bois de cèdre, et des amandiers, qui diffèrent de ceux de l'Europe; on y recueille aussi une grande quantité de vanille et de cire. On y trouve un grand nombre de bêtes sauvages, telles que des tigres, des ours et des cochons. Les rivières abondent en poisson.

Santa-crux-de-la-Sierra. — Cette province est bornée, au Nord, par celle de Moxos; à l'Est, par les Indiens-Chiquito, et à l'Ouest, par ceux de Misque. Le pays est entrecoupé de montagnes, et le climat, quoique chaud, n'est pas aussi humide que celui de Moxos; il produit une espèce de palmier dont le bois est si dur, qu'il s'emploie en charpente, et dans tous les autres ouvrages qui exigent une grande solidité. Il y en a

une autre espèce appelée *Motaqui*, dont les grandes feuilles servent à couvrir les maisons, et dont les petites sont mangées en salade par les pauvres gens. On retire du tronc de l'arbre une farine dont le peuple fait des gâteaux très-bons, qu'il mange en guise de pain. Cette province abonde en toute sorte d'oiseaux; il y a un grand nombre de tigres, d'ours et de sangliers. Le sol produit beaucoup de riz, de maïs, des cannes à sucre, etc. Les forêts sont remplies d'un nombre incroyable de mouches à miel, qui produisent une grande quantité de cire.

A 60 milles environ de la capitale, vers le Midi, il y a quatre hordes d'Indiens qui vivent en bonne amitié avec les Espagnols, et leur portent de la cire, du coton et du maïs. Il y a d'autres Indiens à l'est de la rivière du Paraguay, qui sont tellement barbares, qu'ils mangent leurs prisonniers. Ce peuple est dans l'usage de se rendre sur les bords du fleuve, toutes les nuits, pour se baigner; et quelque tems qu'il fasse, leurs femmes se baignent en plein air aussitôt qu'elles sont accouchées : en retournant de leur bain, ces Indiens se roulent sur des tas de sable qu'ils amoncèlent, pour cet objet, auprès de leurs cabanes.

La nouvelle Santa-Crux-de-la-Sierra (car l'ancienne ville qui était située plus vers le Sud est détruite), est une grande cité bien peuplée, qui a un gouverneur et un évêque; mais ce prélat réside à *Misque Pocona.*

La cruauté qui caractérisait les premiers colons Espagnols, donna lieu à une anarchie révoltante qui, depuis lors, a presque toujours prévalu dans l'administration de ces provinces.

Muratori décrit de la manière suivante la barbarie de ces colons : « Quelques négocians es-
» pagnols (dit-il), qui s'étaient établis au-delà
» des montagnes Péruviennes, et particulière-
» ment ceux de Santa-Crux-de-la-Sierra, for-
» mèrent entr'eux une sorte d'union ou de so-
» ciété, dont l'objet fut de réduire les Indiens
» en esclavage et de les vendre. Ils entrèrent à
» main armée sur le territoire Indien, particu-
» lièrement sur le pays des Chiquitos, s'avan-
» cèrent dans l'intérieur des terres, jusqu'à la
» distance de 120 milles, chassant devant eux
» les Sauvages, comme des chasseurs chassent
» la bête fauve. Si le produit de leur chasse ne
» répondait pas à leur avidité, ils tombaient sur

» les hordes voisines avec lesquelles ils étaient
» en paix, passaient au fil de l'épée, ou brû-
» laient vifs, dans leur cabanes, tous ceux qui
» cherchaient à faire résistance, et réduisaient les
» autres en esclavage. Pour donner une couleur
» de justice à leurs expéditions barbares, ils
» prétendaient avoir reçu quelques injures de la
» part de leurs pacifiques voisins. De retour dans
» la colonie, ils vendaient, à tous prix, les mal-
» heureux qu'ils avaient réduits en esclavage,
» à d'autres marchands d'hommes, qui les con-
» duisaient enchaînés au Pérou, et faisaient des
» profits considérables en les revendant aux pro-
» priétaires de ces contrées. »

Chuquisaca. — Cette province est la première de celles dont est formé le pays des Chacos, qui s'étendait graduellement vers le Midi, et comprend à présent toutes les plaines basses et les vastes contrées qui s'étendent entre le Paraguay et Pilcomayo.

La Plata, ou Chuquisaca, qui en est la capitale, fut appelée d'abord *la Plata*, à cause d'une célèbre mine d'argent qui était située dans la montagne de Porco, près de la ville de Chuquisaca,

et dont les Incas retiraient une immense quantité de métal. La noblesse de cette ville est la plus distinguée du Pérou, et conserve encore de grands priviléges. Le nombre des habitans est d'environ quatorze mille, parmi lesquels sont divers Espagnols. La Plata est le siége d'un archevêché, dont la suprématie s'étend sur toute la vice-royauté de ce nom.

Potosi. — Cette *corrégidorerie* (1) comprend les fameuses mines d'argent dont il a été si souvent parlé. Ces mines ont produit, depuis l'année 1545 jusqu'en 1648, la somme énorme de 1,920,000,000 francs, et elles sont encore bien loin d'être épuisées. Le métal continue d'être extrait avec abondance, quoique les parties les plus accessibles de la mine soient à leur fin : car les Espagnols ne veulent point se donner la peine de creuser trop profondément, par la raison qu'il y a, dans presque tout le Pérou, et même dans le voisinage de Potosi, un grand

(1) Une corrégidorerie est un district gouverné par un magistrat espagnol, appelé *corrigidor*, dont l'autorité réunit celles d'un sous-gouverneur et d'un juge en première instance.

nombre d'autres mines de métaux précieux qu'on peut aisément exploiter.

La ville de Potosi contient, selon M. Helms, cent mille habitans, y compris les esclaves; mais d'autres écrivains ne portent ce nombre qu'à cinquante mille. Nous devons cependant préférer le témoignage de M. Helms, parce qu'il a résidé plusieurs années dans cette contrée. Potosi est le siége de l'administration générale des mines du Pérou, et du tribunal qui connaît de toutes les causes qui ont rapport aux mines. Cette ville est aussi le centre d'un commerce très-considérable qui se fait par la rivière de Pilcomayo.

Les corrégidoreries suivantes sont situées au nord de Potosi et de Chuquisaca.

Sicasica. — Cette corrégidorerie, qui prend son nom de la ville capitale, se joint, par le Nord et par le Nord-est, à la province de Larecaja, qui fait partie du diocèse de la Paz. C'est une des plus grandes corrégidoreries de la vice-royauté. On y élève toute sorte de bestiaux; le sol produit en abondance tous les fruits nécessaires à la vie, particulièrement des cannes à

sucre, du cacao et d'excellent vin. Le quinquina de ce district est aussi bon que celui de Loxa. Ses forêts produisent diverses sortes de bois très-précieux, et l'on dit qu'on y exploite deux riches mines d'or. Les habitans fabriquent diverses étoffes avec la laine de leurs troupeaux.

Orcao. — Cette corrégidorerie, dont la capitale porte le même nom, touche, par le Nord, à celle de Sicasica. Elle est sujette aux orages; on y fabrique une très-grande quantité de poudre à canon; elle possédait autrefois plusieurs riches mines d'or et d'argent, qui sont devenues moins productives par les inondations. Cette province a 18 lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, et seulement 7 du Nord au Sud. Ses mines rapportent encore annuellement environ six cents barres d'argent, chacune du poids de huit onces.

Jamparaes. — Cette corrégidorerie produit des fruits, des ignames, de l'orge, du froment, du maïs, etc., qui s'exportent pour l'approvisionnement des villes de la Plata et de Potosi. Elle a une mine de sel très-abondante, et le sol produit du vin et des cannes à sucre. Parmi plusieurs espèces

d'oiseaux sauvages connus dans ce pays, on distingue celui appelé *le charpentier*, parce qu'il creuse le tronc des arbres avec le bec pour construire son nid dans leur intérieur.

MISQUE. — Cette corrégidorerie touche, au Sud, à celle de Jamparaes; ses productions consistent en maïs, légumes, cannes à sucre et vins; ses forêts sont riches en quinquina et en cèdres; il y a aussi une mine d'argent.

CAYATA. — Cette corrégidorerie porte également le nom de sa capitale, et est située à l'est de Jamparaes. Elle a 36 lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, et 45 du Nord au Sud. La température en est très-variable. Le froment et le maïs sont cultivés avec le plus grand succès dans les vallées, et des troupeaux de bétail de toute espèce paissent sur les montagnes. On y exploite deux mines d'or, trois d'argent, une de cuivre, une de plomb et une d'étain. Les forêts fournissent différentes sortes de bois précieux, et sont habitées par un nombre incroyable de perroquets. Il y a aussi beaucoup d'abeilles qui pro-

duisent une espèce de miel très-estimé, et connu sous le nom de *charcas*.

Cochabamba. — Cette corrégidorerie, dont la capitale est *Oropesa*, confine, par le Sud, à celle de Cayata, et par l'Ouest, à celle de Sicasica. Sa longueur est de 40 lieues, et sa largeur de 32. Elle est appelée avec raison le grenier du Pérou: car elle produit une incroyable quantité de grains et de légumes. Les fruits qui croissent dans la vallée d'Arqua, sont renommés par leur beauté et leur saveur. Les collines sont couvertes de bétail. On exploitait autrefois dans cette province, diverses mines d'or qui étaient d'un grand produit. Il n'y a plus maintenant que quelques veines de métal qui passent pour être encore lucratives.

Carangas.—Cette corrégidorerie, dont la capitale est Tarapaca, est contiguë à la lagune ou au lac appelé *das Aullagas*. Elle a 36 lieues de longueur sur 30 de largeur. Sa richesse agricole consiste en bestiaux, et surtout en vigognes ou moutons du Pérou. Elle a des mines d'argent qui sont très-bien exploitées, et dans lesquelles on

trouve fréquemment des massifs d'argent, qui, selon Ulloa, pèsent chacun jusqu'à soixante-quinze livres, et même davantage.

Paria. — Cette corrégidorerie porte encore le nom de sa capitale. Elle est bornée, au Nord, par celle de Sicasica, et à l'Ouest, par Carangas. Le peuple de ce district élève beaucoup de moutons du Pérou et des lamas. On y trouve des mines de sel, des lacs salés, des sources d'eau chaude; on y exploite une mine d'argent, une d'étain et une de plomb.

Pilaya et Paspaya. — La capitale de cette corrégidorerie s'appelle *Cinti*. Ce district abonde en fruits et en vin; on fait avec le raisin de ce pays, une espèce d'eau-de-vie très-estimée dans le Nouveau-Monde.

Tomina. — Cette corrégidorerie porte le nom de sa capitale. Elle a 24 lieues de longueur et environ 68 de circonférence; mais une partie de son territoire est occupée par les Indiens. Le climat en est extrêmement chaud, particulièrement dans les vallées. Le pays abonde en fruits.

Depuis les dernières trente années, on y a beaucoup propagé la plantation des cannes à sucre. L'éducation des bestiaux y est également très-soignée.

Il y a dans ce district un village nommé *Olopo*, dont les natifs sont petits et difformes comme les Lapons. Ils sont ordinairement affligés de ruptures.

Porco. — Cette corrégidorerie a 60 lieues de longueur sur 40 de largeur. Sa capitale est Talvevara de Puna. Ses habitans entretiennent beaucoup de bestiaux, particulièrement des moutons et des guanacos. Le pays abonde en sources d'eau chaude. Les mines exploitées dans le pays, sont deux mines d'or, une d'argent et une de cuivre. Il y a quelques années qu'un simple mineur découvrit, dans un des districts appelé *Tomaheur*, une masse de métal, dont la valeur fut estimée 3,000,000 de piastres, environ 15,000,000 de notre monnaie.

Atacama. — La capitale de cette corrégidorerie porte le nom de *Saint-François d'Ata-*

cama. Elle est bornée, au Nord, par la province d'Arica; au Sud, par le Chili, et à l'Ouest, par la mer du Sud. Elle est fertile en grains et en fruits qui croissent dans les vallées, tandis que les montagnes nourrissent un grand nombre d'autruches et de moutons du Pérou. Ce district contient deux mines d'or, deux d'argent, une de cuivre, une de plomb, plusieurs sources d'eau chaude, et un lac dont l'eau est aussi salée que celle de la mer: on y trouve aussi avec abondance du talc et de l'alun.

Lipes. — Cette corrégidorerie, dont la capitale porte le même nom, est bornée, à l'Est, par celle d'Atacama. Sa longueur est de 60 lieues et sa largeur de 20; elle produit une excellente espèce de quinquina, et beaucoup de millet. On y trouve une grande quantité d'autruches, de perdrix et de moutons du Pérou. Ses plaines contiennent du sel, du salpêtre et du soufre. On y trouve également des mines de cuivre rouge et jaune, dont les couches sont entremêlées d'or, d'argent et de fer : les mines d'argent y sont très-communes.

Chicas. — Tarija est la capitale de cette corrégidorerie. Son sol produit une grande quantité de bled, d'huile, de raisins et d'autres fruits.

DESCRIPTION DE LA VICE-ROYAUTÉ DU CHILI.

Le royaume du Chili comprend le Chili proprement dit, situé à l'ouest des Andes, le Nouveau-Chili et la province de Cuyo, situés tous les deux à l'est de ces montagnes.

La vice-royauté du Chili ne comprend que le Chili proprement dit; car le Nouveau-Chili et la province de Cuyo dépendent de la vice-royauté de la Plata; mais les divisions ecclésiastiques et judiciaires de ces deux provinces sont très-différentes de celles des autres possessions espagnoles du Nouveau-Monde.

SITUATION ET ÉTENDUE.

Le Chili proprement dit s'étend sur les bords de l'Océan pacifique, entre le vingt-troisième et le quarante-cinquième degré de latitude Sud, et le cinquante-sixième et le cinquante-deuxième degré de longitude, à l'ouest du premier méri-

dien de l'Isle-de-Fer. Sa longueur, du Nord au Sud, est depuis 500 jusqu'à 550 lieues, et sa largeur, de l'Est à l'Ouest seulement, de 80 lieues, y compris la chaîne des Andes. Il est borné, à l'Ouest, par l'Océan pacifique; au Nord, par le Pérou; à l'Est, par le Tucuman, et au Sud, par les terres magellaniques; la chaîne des Andes le sépare de toutes ces diverses contrées.

La province de Cuyo est située entre le Chili et le Tucuman, et s'étend entre la trentième et la trente-cinquième parallèle de latitude Sud. Quant au Nouveau-Chili, il s'étend indéfiniment au sud de la province de Cuyo, vers les Pampas de Buenos-Ayres, et vers les déserts de la terre de Patagons.

CLIMAT.

Ce royaume est le plus beau pays de toute l'Amérique méridionale; le climat en est sain et tempéré, le sol fertile, et le ciel toujours pur. Les saisons y ont un cours régulier; par exemple, le printems commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin. Au commencement du printems, il tombe des pluies abondantes, mais rarement, ou presque jamais

dans les autres saisons. L'été y est exempt d'orages et de tempêtes. La rareté ou le défaut de pluie ne porte aucun préjudice à la végétation, à cause des pluies continuelles du printems et des rosées abondantes qui tombent toutes les nuits d'été. La chaleur de cette saison serait insupportable dans le Chili, si l'air n'y était constamment rafraîchi, tantôt par un vent de mer, tantôt par celui qui souffle du côté des Cordillières, dont les sommets sont couverts de neiges pendant toute l'année. Dans l'hiver, le froid est très-supportable; on ne connaît presque point la neige dans les provinces maritimes, et on ne l'aperçoit même que tous les cinq ou six ans dans celles qui sont contiguës à la chaîne des Andes.

MÉTAUX.

Il y a dans le Chili des mines de tous les métaux, demi-métaux et minéraux qui, jusqu'à présent, sont venus à la connaissance des hommes. Celles d'or, en particulier, y sont très-communes; mais elles ne sont exploitées que dans les provinces du Chili occupées par les Espagnols. Ils ont deux moyens pour obtenir l'or de la mine; l'un consiste

à casser les roches qui le contiennent, avec des coins de fer, l'autre à laver le sable qui est entraîné par le courant des rivières.

Le premier procédé est préférable et plus avantageux, mais il est aussi le plus coûteux; car, outre la dépense des hommes qui brisent les roches, il faut encore faire construire diverses machines, entr'autres, une espèce de moulin, pour réduire en poudre les fragmens métalliques.

Le second procédé pour obtenir l'or, est plus généralement adopté par ceux qui ne sont pas assez riches pour établir des usines si coûteuses. Ceux-ci mettent le sable des rivières dans une espèce de cuvette à bec, qu'ils appellent *porunna*, et dans laquelle ils le lavent avec soin, et recueillent les parcelles d'or qui se précipitent au fond du vase par leur propre poids; mais, comme ils ne font point usage du mercure, ils perdent plus de la moitié du métal. Cependant, leur profit est encore très-considérable.

On a découvert aussi beaucoup de mines d'argent dans ce pays; mais l'exploitation en étant plus pénible et plus coûteuse que celle des mines

d'or, elles sont peu exploitées. Voici la méthode qu'on emploie au Chili pour séparer le métal de ses parties hétérogènes. On réduit d'abord la mine en poudre par le moyen d'un moulin; on la passe ensuite à travers un crible de métal; on la mixtionne avec le mercure, le sel et la vase dans une outre de peau de bœuf, où l'on verse de l'eau à diverses reprises : tout cela forme une masse qu'on amalgame en la foulant aux pieds deux fois par jour, pendant environ une semaine. Après cette opération, la masse est mise dans une jatte de pierre sur laquelle on verse de l'eau, laquelle entraîne la mine dans un puits pratiqué au-dessous; là, cet amalgame d'argent et de mercure se précipite en globules blanchâtres; on enlève ces globules, et on les met dans un sac de toile, où on les presse fortement pour en extraire le mercure; ensuite l'ouvrier donne à cette masse, qui est aussi molle que de la pâte, la forme qui lui plaît ou qui lui convient le mieux. Mais, comme le mercure, nonobstant la pression, n'a point été entièrement séparé de l'argent, on met cette masse sur un fourneau bien chauffé, où le mercure est volatilisé, et l'argent reste pur, blanc et solide.

Les mines de cuivre sont aussi communes au Chili que celles d'or, avec lesquelles, à la vérité, elles sont souvent mêlées; mais il n'y a que le peuple qui exploite celles qui sont riches en minerai. Voici qu'elle est la méthode qu'il emploie pour obtenir le cuivre.

On commence d'abord par creuser un fossé profond qu'on enduit d'un mélange de plâtre et d'os calcinés, lequel résiste à un tel degré de chaleur, qu'il ne forme aucune crevasse par laquelle le métal fondu puisse s'échapper. A chaque côté de ce fossé, qui est carré, sont construites quatre murailles; elles recouvrent le fourneau qui est au-dessous en forme de voûte, et font l'effet d'une espèce de four. Une ouverture ou porte est pratiquée au sommet de la voûte par laquelle on met le métal, et l'on observe l'état de la fusion; quelques petites ouvertures sont aussi pratiquées pour donner issue à la fumée. Quand tout est préparé, on chauffe le fourneau avec une grande quantité de bois, dont la flamme est rendue plus vive par de gros soufflets que l'eau fait jouer continuellement. Ce fourneau est chauffé plusieurs jours avant de recevoir le métal; et lorsqu'il y est mis, on augmente

la quantité du bois. A la fin, lorsque le cuivre est dans un état de fusion complète, on ouvre une coulisse au bas du fourneau, et le métal s'échappe, comme un torrent de feu, dans les tranchées qui ont été pratiquées pour le recevoir.

Les mines de fer, quoiqu'abondantes dans le Chili, n'y sont pas exploitées.

QUADRUPÈDES.

Le *guanaço*, le *chilibuèque*, le *guémul* et le *mouton du Pérou*, sont des animaux qui se ressemblent beaucoup, et qui peuvent être considérés comme appartenant au genre du chameau, duquel ils ne diffèrent qu'en ce qu'ils n'ont pas de bosse comme lui.

Le chilibuèque est un animal qui tient le milieu entre le guanaco et le mouton d'Europe. Par sa tête, son cou et sa queue, il ressemble au guanaco, et par le reste du corps, au mouton, si ce n'est que le volume de l'animal est, dans toutes ses parties, double de sa grosseur. C'est pour cette raison que les Indiens l'appellent *chilibuèque*, ce qui signifie mouton du Chili, pour le distinguer du lama ou mouton du Pérou. Le

chilibuéque est un animal domestique très-estimé par les Indiens ; dans leurs cérémonies religieuses, et dans leurs traités de paix, ils en sacrifient toujours un comme un gage d'amitié et de fidélité. Sa chair est aussi délicate que celle du mouton commun, et sa laine est excellente. Cet animal est de quatre couleurs, blanc, gris, noir et cendré. Il ne doit guères se multiplier, à cause de la difficulté de faire concevoir la femelle, qu'on est obligé de soutenir pour qu'elle puisse recevoir le mâle.

Le guémul est, pour la forme et la taille, semblable au chilibuéque, à l'exception de la queue qui ressemble à celle du cerf. Il est plus sauvage que le guanaco, et il pâture presque toujours dans les régions les plus escarpées des Andes.

Le *lama*, ou mouton du Pérou, vit dans les parties les plus tempérées du Chili, particulièrement dans les provinces de Copiapo et de Coquimbo. Cet animal doit être nécessairement très-multiplié, puisque, malgré qu'on en tue continuellement, on le trouve toujours en très-grand nombre.

Le *viscaque* est de la grosseur et presque de la forme d'un gros lapin, si ce n'est que ses

jambes sont plus courtes. Son poil est doux, d'une couleur noire ou grise; et cependant sa queue, qui ressemble à celle d'un renard, est garnie de poils si durs et si pointus, qu'ils ressemblent à des soies de porc.

Il y a un autre animal appelé *chinna*, qui est aussi de la grosseur d'un lapin, mais qui, par la forme, ressemble à un petit chien. Cet animal entre dans les maisons du Chili, y mange ce qu'il y trouve, et rôde autour des chiens qui n'y prennent pas plus garde que leurs maîtres. Dans le fait, le peuple de cette contrée respecte et craint *le chinna*, quoiqu'il n'ait à redouter ni ses dents, ni ses griffes. La véritable cause de la sécurité où il vit, c'est qu'il porte à l'origine de sa queue et près de l'anus, une petite vessie qui contient une liqueur excessivement fétide, qu'il lance vers ceux qui l'attaquent; l'odeur en est si contagieuse, qu'une chambre est à jamais inhabitable, si une seule goutte de cette liqueur vient à y tomber.

L'arda est une espèce de mulot, de la grosseur d'un chat. On ne le trouve que dans la province de Copiapo. Cet animal, assez docile, est couvert d'une épaisse toison de laine, couleur

de cendre, et aussi soyeuse que le coton le plus fin.

TOPOGRAPHIE DU CHILI.

Copiapo.—Cette corrégidorerie, dont la principale ville est *Saint-François de la Selva*, est bornée, à l'Est, par celle d'Atacama dans le Pérou; au Nord et à l'Ouest, par l'Océan pacifique; sa longueur, du Nord au Sud, est de 60 lieues, et sa largeur, de l'Est à l'Ouest, depuis 20 jusqu'à 30 lieues. Il ne pleut presque jamais dans ce pays; cependant on y recueille toute sorte de grains et de fruits de la plus excellente qualité. L'air y est toujours doux; on y trouve des mines de cuivre, de soufre, d'or, d'argent et de lapis lazuli. Il y a un arbrisseau appelé *paraxabolo*, qui croît le long des rivières, et qui, mis au feu, se change en un goudron qu'on emploie pour cacheter les bouteilles. On pêche sur les côtes une immense quantité d'anguilles, qui forment une partie considérable de la consommation de ce pays. Les objets d'exportation sont le nitre et le soufre; ce dernier minéral y est si bon, qu'il n'a pas besoin d'être purifié.

Coquimbo. — Cette corrégidorerie confine, par l'Est, au Tucuman; par le Sud, à celle de Quillota, et par l'Ouest, à l'Océan pacifique. Elle a 80 lieues de longueur sur 40 de largeur de l'Est à l'Ouest. On y élève de nombreux troupeaux de guanacos et de lamas; ses productions végétales sont le vin, le bled et de l'huile excellente. On y trouve diverses mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, de sel et de glu; celles de cuivre fournissent à l'Espagne, pour les fonderies royales de l'artillerie. Les campagnes nourrissent une grande quantité d'excellens chevaux et de bœufs, dont on fait un commerce très-avantageux avec Lima.

La capitale de cette corrégidorerie porte également le nom de *Coquimbo* ou de *Serana;* elle est située à un quart de lieue de la mer; sa situation est délicieuse, et son climat offre un printems continuel; toutes les maisons y sont uniformes; elles ont toutes de charmans jardins, où l'on voit de vastes avenues de myrtes; son port est commode et très-fréquenté. Cette ville est à 15 lieues de celle de la Conception, et à 58 de celle de Sant-Jago, par le 34°. 54'. de latitude méridionale.

Cuyo. — Est une grande corrégidorerie, dont la capitale s'appelle *Mendoza*. Dans la partie orientale du Chili, on appelle cette province *Transmontano*, à cause de sa situation à l'égard des Andes. Elle est bornée, à l'Est, par les Pampas; au Nord, par Bioxa dans le Tucuman; au Sud, par le territoire des Puelchs-Indiens et autres Sauvages, et à l'Ouest, par les Andes. Cette corrégidorerie est extrêmement fertile; outre la grande quantité des fruits qu'on y recueille, elle abonde en grains et en vins, dont on fait une excellente eau-de-vie. Le vin s'exporte à Buenos-Ayres et à Monte-Video; sa couleur est semblable à celle d'une mixture de rhubarbe et de séné, et son goût approche de celui de cette composition; il contracte probablement ce goût dans les outres de peaux de chèvres, qui servent à le transporter; malgré cela, ce vin est un bon stomachique, et on en boit rarement d'autres dans le Paraguay. Ce pays produit en abondance toutes sortes de bestiaux; on y trouve une incroyable quantité de lamas et de *Rhea américana*, ou autruches magellaniques. La chair du sanglier et celle du mulet y sont d'une saveur excellente; en général, toutes les denrées y sont

extrêmement savoureuses et à bas prix. Il y a aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre. Les habitans de ce pays sont naturellement très-habiles chasseurs, particulièrement à la chasse aux autruches; cet exercice les rend si agiles, qu'ils peuvent suivre un cheval au galop.

Quillota. — La capitale de cette corrégidorerie est appelée *Saint-Martin de la Coucha;* elle est située à 9 lieues de Valparayso; la province est bornée, au Nord, par celle de Coquimbo. Sa longueur, du Nord au Sud, est de 25 lieues, et sa largeur, de l'Est à l'Ouest, de 21. On y recueille du grain et du vin; on y nourrit beaucoup de bestiaux, et on y exploite diverses mines d'or et de cuivre. La principale industrie des habitans consiste à faire des cordages pour les vaisseaux, et à manufacturer de la soude et du savon. Tous ces articles forment autant de branches d'un commerce considérable.

Valparayso. — Le sol de ce district n'est point, à beaucoup près, aussi fertile que celui des autres provinces du Chili. Il consiste, pour la plus grande partie, en collines de rochers calcaires, qui s'élé-

vent les unes au-dessus des autres en terrasses escarpées; les vallées et les plaines qui séparent ces montagnes âpres et sauvages, produisent d'excellens fruits, particulièrement des pommes, dites de *quillota*.

Valparayso, qui est en même tems un port et une ville d'un grand commerce, est située à 30 lieues de Sant-Jago, capitale du Chili. Sa position centrale la rend le principal entrepôt de tout le commerce de la vice-royauté. On en exporte annuellement pour Lima plus de quinze mille tonnes de froment, soit en nature, soit en farine, et une quantité considérable de cordages, de poisson salé et de fruits. Les négocians de Valparayso reçoivent, en échange, du sucre, du tabac, de l'indigo et des liqueurs spiritueuses.

Les maisons de Valparayso consistent ordinairement en un seul rez-de-chaussée, à cause des fréquens tremblemens de terre. Leurs murailles sont construites en terre enduite de mortier; malgré cela, l'intérieur en est commode, relativement au goût des habitans, et généralement bien meublé. Les batteries du port sont montées de soixante-dix pièces de canon; mais le capitaine Van Couver assure que le feu

de trois frégates suffirait pour réduire les fortifications en poussière.

Aconcagua. — Cette corrégidorerie, dont la capitale est *San-Felipe el Real*, est bornée, au Nord, par une partie de celle de Quillota, et au Sud, par la juridiction de Sant-Jago. Elle produit beaucoup de grains. On a construit quelques barraques sur la partie des Andes qui sépare cette province de celle de Cuyo, et ouvert un chemin qui conduit à Mendoza. Ces frêles édifices servent d'asyles aux voyageurs, qui y trouvent toujours du biscuit et du bœuf salé ; par le moyen de cet établissement, les courriers de Sant-Jago peuvent traverser les Andes dans toutes les saisons de l'année, pour se rendre dans le Cuyo, le Tucuman, et de là à Buenos-Ayres.

Mélipilla. — Cette juridiction, dont le chef-lieu est *Logrono*, borde à l'Est celle de Sant-Jago, et est confinée à l'Ouest par la mer. Elle n'a pas une grande étendue. Ses principales productions sont le grain, le vin et les bestiaux. On pêche une incroyable quantité de poisson sur ses côtes.

BACANGUA. — Cette province forme une corrégidorerie, dont le lieu principal est appelé *Santa-Crux-de-Triana*. On l'appelle aussi Bacangua. Elle confine à celle de Sant-Jago, et s'étend jusqu'à la mer. Son étendue est de 40 lieues de l'Est à l'Ouest, et de 39 du Nord au Sud. Elle est arrosée par diverses rivières très-poissonneuses, et son sol produit beaucoup de fruits. On y trouve quelques mines d'or, des mines de sel gemme en roches, et des bains d'eaux minérales très-salutaires pour diverses maladies.

SANT-JAGO, ou plus proprement, SAN-YAGO.— C'est une corrégidorerie qui a 26 lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, et 21 du Nord au Sud; il y a beaucoup de mines d'or dans cette contrée; mais on ne les exploite que pendant l'été, c'est-à-dire, dans les mois de décembre, janvier, février et mars. A 20 lieues environ de la capitale, est située la fameuse mine de *Kempu*. Dans la vallée appelée *Blanche*, sont plantés des mûriers: on n'y cultive que des vers à soie. A la montagne de *Delcurato de Colina*, il y a trente-quatre mines d'or, auxquelles le peuple travaille constamment; il y a aussi dans la province, des

mines de cuivre et d'étain. On a découvert dernièrement à *Monte-Negro*, une carrière de jaspe. Le capitaine Van Couver assure que le sol du Chili, depuis Valparayso jusqu'à Sant-Jago, est une montée continuelle, et que le froid y augmente graduellement, d'une manière très-sensible, et à mesure qu'on s'élève. Le climat de Sant-Jago est cependant tempéré et salubre; les environs de la capitale sont couverts de jardins et de vignes; la vue s'étend de la ville à travers une vaste plaine parfaitement cultivée; et cette intéressante perspective est terminée par le sommet des Andes, toujours couvert de neige.

Sant-Jago est aussi une ville capitale de la province et de tout le royaume du Chili. Elle est située par le 38°. 40'. 11". de latitude méridionale, et à 30 lieues de la mer et de Valparayso, qui lui sert de port. Cette ville a, dit-on, une lieue de circonférence; ses rues se coupent les unes les autres à angles droits; elles sont larges, et les principales ont un tiers de lieue de longueur. Sa population est estimée à trente mille cinq cents habitans. Plusieurs édifices de cette capitale sont dignes de remarque par leur ma-

gnificence, quoique les règles de l'architecture n'aient pas été exactement observées dans leur construction. Les principaux de ces édifices sont la monnaie, la nouvelle cathédrale, quelques autres églises, et plusieurs maisons appartenant à des particuliers; trois entr'autres de ces maisons sont d'une richesse de décoration inconnue en Europe. Tous ces édifices consistent seulement en un rez-de-chaussée; mais les appartemens y sont vastes et élevés. Cette méthode de construire, et que la crainte des tremblemens de terre a fait adopter, est plus commode, plus salubre, et même plus élégante que la méthode européenne, qui consiste à asseoir plusieurs étages les uns au-dessus des autres.

La ville de Sant-Jago est la résidence d'un capitaine-général, qui est en même tems le chef suprême de la magistrature civile de tout le royaume du Chili. Elle est aussi le siége d'un évêque qui jouit d'un grand revenu et de la plus haute considération; d'un tribunal suprême; d'une université, et d'un collége pour l'éducation de la noblesse. On y compte douze monastères d'hommes et sept de religieuses.

La manière de vivre de cette capitale offre

tout le caractère de gaîté, d'hospitalité et de sensibilité qui distingue si avantageusement les Espagnols du Nouveau-Monde, aussi bien que ceux de l'Europe. Les femmes y sont belles, quoique brunes; mais les vêtemens gothiques dont elles se couvrent, les défigurent un peu. La société des premiers cercles de la ville y est montée sur le ton de simplicité et de liberté qu'on trouve dans les meilleures réunions d'Europe. La danse et la musique sont ici, aussi bien que dans toute l'Amérique, les amusemens favoris des deux sexes; le luxe des vêtemens et des équipages y est porté à un très-haut degré : mais l'ameublement et l'arrangement des maisons tiennent plutôt du luxe que de la propreté et de l'élégance.

Colcagua. — Cette corrégidorerie, dont la capitale est *Fernando*, est bornée, à l'Est, par les Cordillières ou les Andes; à l'Ouest, par la mer du Sud, et au Sud, par la province de Maule. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de 40 lieues, et sa largeur du Nord au Sud, de 30. On y trouve des mines d'or et de cuivre, et on y élève de nombreux troupeaux de chevaux et de mules. Cette province a plusieurs sources d'eaux

chaudes, qui sont très-efficaces pour guérir de la lèpre, des blessures et des maladies siphilitiques.

CHILLAN. — Cette ville, quoique chef-lieu d'un district, est très-petite et mal bâtie. Sa situation est par le 36°. 6'. de latitude Sud. A une petite distance de ce lieu, est un volcan qui porte le même nom.

MAULE. — Cette province, dont la capitale est Talca, est bornée, à l'Est, par les Cordillières et par le district de la Conception, dont elle est séparée par la rivière de Maule; elle s'étend à l'Ouest jusqu'à la mer du Sud. Sa longueur du Nord au Sud, est de 39 lieues, et sa largeur de l'Est à l'Ouest, de 30. On trouve dans cette province plusieurs mines d'or, et particulièrement celle du mont Chivato, qui est fameuse par la quantité de métal pur qu'elle contient. Le pays fournit beaucoup de grains et nourrit de nombreux troupeaux, particulièrement de chèvres; les peaux de ces chèvres produisent du maroquin, dont on fait un commerce considérable. On recueille, dans cette province, un vin et une espèce de tabac très-estimés. On y exploite une

mine de poix, et plusieurs salines qui donnent un sel très-blanc.

La Conception. — Cette corrégidorerie s'étend de la rivière de Maule à celle de Biobio, qui est la limite du Chili, habité par des colons Européens. Son climat est tempéré et les quatre saisons de l'année y sont aussi prononcées qu'en Europe, mais à des périodes inverses. Le sol en est très-fertile, puisque le froment y croît dans la proportion de soixante pour un. Les vignes y sont également très-abondantes, et de nombreux troupeaux couvrent les prairies. En 1787, le prix d'un gros bœuf était de quarante francs (ou huit piastres), celui d'un mouton, trois quarts de piastre. L'espèce d'hommes y est robuste, courageuse, et les deux sexes sont également adroits aux exercices du cheval. Ils sont particulièrement habiles à lancer le nœud coulant sur les divers animaux qu'ils poursuivent à la chasse, sans jamais manquer leur coup.

La ville de la Conception ayant été submergée par la mer dans un tremblement de terre, on en a construit une autre à peu de distance de la côte, qui est appelée tantôt la Mocha, et tantôt

la Nouvelle-Conception. Le nombre de ses habitans s'élève à environ dix mille. Elle est la résidence d'un intendant et d'un commandant militaire, dont l'autorité s'étend sur toute la province de la Conception, qui comprend tout le Chili méridional; mais ses limites ne sont pas connues d'une manière bien précise.

Talcaguana est une petite ville située sur la côte de la baie de la Conception; c'est un des meilleurs ports de la côte du Chili. Les forteresses d'Araucos, de Tucapel et autres, ne doivent être considérées que comme des barrières élevées pour arrêter les incursions des Indiens, qui maintenant sont soumis à la couronne de Castille, et vivent même assez paisiblement avec les Espagnols.

Valdivia. — Nous terminerons la topographie du Chili par cette corrégidorerie, dont la capitale porte le même nom. Elle est située sur une éminence fortifiée, et au bord d'une rivière. Cette ville est considérée comme la plus forte place de toute l'Amérique; son port est bon et bien défendu, et ses environs sont très-fertiles; ils fournissent d'excellent bois pour la construc-

tion des navires, et on y exploite un grand nombre de riches mines d'or.

DESCRIPTION DE LA VICE-ROYAUTÉ DU PÉROU.

La vice-royauté du Pérou comprend l'audiencie de Lima, la province de la Paz, et la présidence de San-Jago. Cette présidence est cependant séparée des autres parties du Pérou, par l'audiencie de Charcas, qui dépend de la vice-royauté de Buenos-Ayres. L'audiencie de Lima et la province de la Paz forment ensemble la partie principale de l'ancien Pérou.

Ce grand empire, dont la fondation par les Incas* est restée enveloppée dans l'obscurité d'une série de fables et d'une tradition incertaine, avait beaucoup perdu de sa grandeur locale, depuis le tems qu'elle avait été d'abord privée de ses provinces du Nord, qui formèrent le royaume de Quito, et ensuite de celles situées à l'Est, qui composent maintenant la vice-royauté de Buenos-Ayres. Son étendue actuelle comprend, du Nord au Sud, un espace de 420 à 450 lieues de longueur, du deuxième au vingt-troisième degré de latitude méridionale; et

sa largeur s'étend, de l'Est à l'Ouest, dans une distance de 100 à 120 lieues. La rivière de Guayaquil le sépare, du côté du Nord, du nouveau royaume de Grenade ; vers le Sud, c'est le territoire dépeuplé d'Atacama, qui le sépare du Chili; un autre horrible désert, de plus de 500 lieues de largeur, le sépare, à l'Est, des vastes provinces du Paraguay et de Buenos-Ayres ; enfin, l'Océan pacifique baigne à l'Ouest toute l'étendue de sa côte.

Une chaîne de montagnes stériles et menaçantes, plusieurs plaines sablonneuses, qui, en quelque sorte, longent les côtes d'une extrémité jusqu'à l'autre, plusieurs lacs qui ont plusieurs lieues d'étendue chacun, et dont plusieurs sont situés au sommet des Andes, tout cela occupe une grande partie du territoire Péruvien. Partout, dans les vallées et dans les plaines qui jouissent de l'avantage de l'irrigation, le terroir est extrêmement fertile; les points de vues y sont délicieux ; l'air y est très-salubre, et la population répartie dans un grand nombre de villes et de villages. La température des montagnes ou *sierras* est extrêmement froide. Dans les *Pampas* ou plaines de Bombou, la chaleur, au contraire,

est très-ardente : car le thermomètre de Fahrenheit y est constamment de 34 à 40 degrés au-dessus de zéro.

La population du Pérou n'excède pas un million d'âmes divisées en trois castes primitives, savoir : les Espagnols, les Indiens et les Nègres. Les espèces secondaires les mieux connues, et qui dérivent du mélange de ces trois races, sont, le Mulâtre, dont la source est l'Européen et la Négresse; le Quarteron, dont la source est l'Européen et la Mulâtre; le Métis, qui provient de l'Européen et de la femme Indienne. Les subdivisions qui se forment de ces mélanges, par la succession des tems, tiennent plus ou moins des diverses combinaisons de ces races primitives.

Le commerce du Pérou a été considérablement augmenté, depuis que, par l'arrivée des vaisseaux d'Espagne par le cap Horn, il a été affranchi de l'oppression sous laquelle il gémissait, dans le tems où il ne pouvait communiquer avec l'Europe que par les galions de la métropole, ou par les foires de Porto-Bello et de Panama. Avant cette époque, la masse énorme des capitaux ne circulait que dans un petit

nombre de mains; et les monopoleurs fixaient arbitrairement le prix de toutes les marchandises d'Europe, ainsi que la valeur des retours dans la métropole.

Depuis l'abolition de ce systême oppresseur, le Pérou consomme et exporte un tiers de marchandises de plus, quoique, depuis 1778, treize provinces très-peuplées aient été séparées de cette vice-royauté, et qu'une grande partie des productions d'Europe lui arrive par le royaume de la Plata.

Les importations annuelles du Pérou consistent dans les articles suivans :

TOILERIES.

50,000 pièces de petite toile royale de Bretagne,
6,000 —— de grande toile royale de Bretagne,
30,000 —— d'imitation,
25,000 —— d'autres toiles royales,
4,500 à 5,000 pièces de toiles fines de Hollande,
200 —— fines de rouenneries,

200 pièces de toile de Silésie,
1,500 —— de toile de Flandre,
600 coserillos,
16,000 pièces de gaze de Hollande blanchie,
1,000 paquets de fil écru,
1,000 douzaines de chemises d'homme,
400 douzaines de bas,
400 pièces de damas fin de France,
300 douzaines de bas de fil fin,
100 pièces de toile brune de Flandre,
100 balles de batiste de Flandre et de linon français,
80 balles de toile de Cholet peinte,
400 pièces de gaze d'Allemagne,
200 —— de batiste d'Allemagne,
100 —— de toile fine d'Irlande,
80 —— de dentelle,
200 douzaines de résilles de fil fin,
2,000 paquets de fil fin.

COTONNAILLES.

200 pièces de toile de coton écrue,
50 balles de calicos de Barcelone,
200 douzaines de bas de coton.

LAINAGES.

De 5,500 à 6,000 } pièces de flanelle superfine,
2,000 pièces de drap fin,
10,000 —— de camelot de couleur noire ou canelle,
1,000 —— de camelot de Lille,
300 —— d'étoffes rayées ou glacées,
1,000 —— de serge de Nîmes,
2,000 douzaines de bas de laine,
200 pièces de burat,
200 —— d'étamines mêlées de bleu et de noir,
500 —— de calmandre blanche,
500 —— de couleur,
2,000 chapeaux, dont 1800 blancs.

SOIERIES.

Ces importations consistent en une grande variété d'étoffes légères, tels que taffetas de Florence, satins glacés, gros de Tours, taffetas double, étoffes frangées de Grenade et de Séville,

étoffes chinées de Barcelone, étoffes simples et doubles; résilles, dont quelques blanches, et la plus grande partie noires; velours, partie plein, partie rayé, couleur vert foncé; quelques pluches; de la soie tordue à coudre; des bas de soie blancs, et environ 20,000 douzaines de bas gris-noir, ou d'autres couleurs de fantaisie.

Valeur totale de l'importation des soiries, 1,600,000 piastres, ou 8,000,000 de francs.

MARCHANDISES DE FER ET D'AUTRES MÉTAUX.

6,000 quintaux de fer,
5,000 ——— d'étain fin,
1,000 ——— de fer en barres,
200 à 300 ——— de fer coulé,
400 à 500 ——— d'acier,
1,000 à 1,500 cercles de fer,

1,500 bêches,
100 houes,
800 haches,
300 à 400 } Quintaux d'aiguilles de toutes sortes, depuis neuf lignes de longueur jusqu'à six pouces,
200 ——— d'aiguilles, depuis six pouces jusqu'à douze,
500 socs de charrues,
80 caisses de fers à cheval.

QUINCAILLERIE, ÉPICERIE, etc.

500 caisses de petite quincaillerie de toute sorte,
4,000 douzaines de grands et petits couteaux
1,500 à 2,000 } quintaux de cire,
2,000 rames de papier blanc,
1,000 *d°*.....*d°*... de couleur,
20 sacs de canelle,
4,000 livres de poivre,
100 *d°*. de safran,
200 *d°*. de clous de girofle,

50 livres noix muscades,
100 *d°*. d'encens,
250 *d°*. de carmen, de bleu de Prusse, et d'autres couleurs fines,
350 *d°*. de pierre de bleu,
10,000 piastres en valeur de drogues médicinales,
2,000 livres pesant d'huile d'amande douce,
100 caisses de liqueurs,
100 *d°*. de livres,
150 *d°*. verroterie,
200 *d°*. d'ébénisterie.

Telles sont les importations ordinaires dans les ports du Pérou, lorsque le commerce n'est point interrompu par la guerre, ou obligé de prendre une autre direction; la quantité moyenne des cinq années les plus favorables au commerce, a servi de base à ce tableau. Ces années sont 1785, 1786, 1787, 1788 et 1799, pendant lesquelles la valeur totale des importations des marchandises européennes dans le Pérou, s'est élevée, prix d'envoi, à la somme 32,397,453 piastres 5 réaux, ou 161,987,267 francs 50 centimes.

Les manufactures du pays consistent presqu'entièrement en quelques étoffes grossières, employées uniquement à vêtir les Indiens et les Nègres. Il y a quelques fabriques de chapeaux, de toiles de coton, et des verreries, où l'on ne souffle que des verres à boire; mais ces établissemens languissans méritent à peine qu'on en fasse mention en parlant des richesses du Pérou, parmi lesquelles les mines tiennent la première, et pour ainsi dire, la seule place. Malgré le peu d'industrie qu'on emploie à exploiter ces mines intarissables, et le peu de secours que le commerce fournit aux mineurs, il fut fondu et raffiné, en l'année 1790, à la seule monnaie royale de Lima, 534,000 marcs d'argent, et 6,380 d'or, et on y frappa la valeur de 5,206,906 piastres, soit de l'un, soit de l'autre de ces deux métaux.

Environ une moitié de tout l'argent qui est annuellement fondu, frappé ou œuvré à Lima, est extraite des mines de Gualgayoc ou de Pasco. Celle de Guantajaya est abondante en minerai et en riches veines métalliques; mais son produit ne paye point la dépense, à cause de la cherté des subsistances et de l'éloignement de la capitale: car la mine produisant, comme c'est l'usage,

trente marcs le caxon (1), coûterait presque cette somme pour le transport.

EXPORTATIONS.

Elles consistent en or, argent, cuivre, laine de vigogne, cascarilla, racine d'esquine, quinquina, coton, cacao, cochenille et autres articles très-importans, dont nous parlerons en détail.

Dans les cinq années qui s'écoulèrent de 1785 à 1789, l'exportation des productions du Pérou monta à 31,486,357 piastres, ou 157,431,785 f. : sur cette valeur, il y avait une somme de 27,861,700 piastres en matière d'or, d'argent ou de billon.

Si l'agriculture n'était pas si négligée et si imparfaite dans le Pérou, la fertilité de son sol, qui donne deux récoltes abondantes chaque année, fournirait, par ses denrées précieuses, un aliment puissant au commerce; mais le défaut de population, l'égoïsme, les préjugés, l'indolence des propriétaires, et plus particulièrement encore, celle des Indiens, font que beaucoup de parties

(1) Le caxon pèse 6,250 livres.

de l'agriculture sont négligées, et qu'une grande étendue du territoire est inculte.

Les Indiens ne payent qu'une très-petite taxe personnelle, et rien du tout pour le produit de leurs biens fonds; de sorte qu'ils sont trop familiarisés avec la pauvreté, et trop enclins à la plus honteuse paresse, pour qu'il soit facile d'en faire des cultivateurs laborieux, sans une grande réforme et des encouragemens puissans.

L'état suivant présente une liste exacte des productions qui forment ou qui peuvent devenir par la suite des objets de commerce.

Coton. — Cette plante bulbeuse croît avec facilité dans toute l'étendue du Pérou, soit sur les montagnes, soit dans les vallées. Le coton y est partout aussi bon qu'abondant; le meilleur vient de la province de Chachapoyas, où il est connu sous l'ancien nom de *Chillas*.

Minéraux. — Or, argent, platine, cuivre et pierres précieuses.

Alun blanc. — On le trouve dans le Huamachuco et dans d'autres districts montagneux.

Alun de plume. — Entre Lima et Huarochivi.

Amianthe blanc. — Dans le Huarochivi et Canta.

Huile de lin.
Huile de palmier. } On en fabrique dans quelques districts montagneux.

Feuilles d'andanea. — On les emploie comme purgatif, et l'on en extrait un très-beau noir.

Fleurs d'azarquero. — C'est un arbre dont les fleurs s'emploient en parfumerie, et dont le bois ne pourrit jamais.

Soie d'araignée. — Les araignées des districts de Moyobamba, Chachapoyas et Jaen, filent une soie aussi fine que celle du royaume de Valence : il y en a une autre espèce beaucoup plus grosse, qui fournit la plus belle couleur de carmin.

Gingembre. — Il croît dans la plus grande abandance sur toutes les régions montagneuses du Pérou.

Poivre long (*capsicum annuum Piperitis*). — Il croît dans presque toutes les montagnes;

c'est une branche considérable du commerce intérieur de la vice-royauté.

Asphalte. — Dans le Varijos : il vaut mieux que celui d'Europe ; les graveurs du Pérou l'emploient comme mordant.

Baume de copayba. — L'arbre qui le produit croît dans la Montana. On n'en fait pas un commerce considérable.

Pierres de bézoard. — On les trouve en abondance dans les estomacs des vaches et des guaniccos. (*Camelus lama silvestris.* Linnée).

Cacao. — Il est meilleur que celui de Quayaquil et de Caracas. L'arbre qui porte cette amande précieuse, croît sans culture dans la Montana : le plus estimé se trouve sur les frontières de Quanuco, Jaen, Chachapoyas, etc. Il est blanchâtre, sa forme est celle d'une amande, et il donne une huile excellente. Les cacaotiers du Pérou sont plus grands que ceux de Quayaquil et de Caracas : mais, à cause de la distance et de la difficulté des chemins, depuis les montagnes jus-

qu'aux ports de la côte, la quantité de cacao qui est exportée n'est pas considérable.

Basaltes. — Ils sont de la classe des bruns. On les exploite dans les montagnes de Saint-Géronimo et d'Amacaes, près de Lima.

Cinnamome. — On en trouve dans le Jaen, le Moyobamba et autres parties montagneuses, et sur les bords des rivières Ucayali et Manoa. Cette cannelle a une saveur visqueuse extrêmement désagréable; mais ce défaut peut être aisément corrigé. Les cannelliers se trouvent également dans le Chili, et en s'avançant vers le midi jusqu'aux plaines des terres magellaniques.

Cascarille. — On en trouve dans la Sierra et la Montana. La plus grande quantité se tire de Chachapoyas, Quito, Guanaco, etc. Le commerce en est considérable.

Café. — Il est meilleur que celui de la Martinique; on en recueille principalement dans Moyobamba, Lamas, Guanaco et autres lieux de la Montana, mais la culture en est négligée.

Cire. — A Jaen, Chachapoyas, etc., elle est meilleure que celle d'Europe, et plus blanche que la cire blanchie du Nord. Il y a une autre sorte de cire, qu'on appelle *cera de tierra* (cire de terre) : elle est noire, et s'obtient par des abeilles qui font leur nid dans la terre. On s'en sert pour la gravure, et pour graisser les cordages. Il y a au Pérou une troisième espèce de cire, qui est d'une couleur d'or très-brillante. La première qualité de cette cire, qui est produite par une espèce de mouche appelée *Ninos*, guérit radicalement les engelures. A Gesayabomba, il y a une espèce de grosse mouche qui donne une cire dont on fait de la cire jaune à cacheter.

Casse. — On en recueille principalement dans les vallées de Chillaos et de Moyobamba. C'est un objet de commerce très-considérable.

Résine de carana. — C'est un excellent remède pour les maux de tête, la sciatique et les engelures. L'arbre qui la produit se trouve dans la Sierra et la Montana.

Culen (*Poralea glandulosa*). — Arbrisseau qui croît dans la partie la plus froide de la Sierra;

ses feuilles ressemblent à celles du thé, et leur infusion est propre à procurer une bonne digestion. Sous ce rapport, le Culen est devenu au Pérou une branche de commerce.

Coca (*erythroxilon Coca*). — On en recueille abondamment dans la Montana Réal. Le Pérou envoie des feuilles de Coca à Rio de la Plata, au moins pour un million et demi de piastres, tous les ans. Les Indiens, et principalement les ouvriers des mines, regardent cette herbe comme fortifiante, échauffante, nourrissante et stomachique; ils la mêlent avec de la craie, la mâchent et en avalent le jus. Lorsqu'on n'y est pas habitué, cette mastication enivre, et peut être comparée à celle du bétel des Asiatiques.

Chamico. — C'est une racine qui croît dans la plus chaude et la plus basse partie de la Sierra; elle procure une espèce de délire ou plutôt une sorte de folie paisible.

Bois de chamana. — Il est connu par sa dureté, qui est presqu'égale à celle du fer. C'est par cette raison que les Indiens s'en servent pour leurs charrues et autres instrumens d'agriculture.

SANG DE DRAGON. — Cet arbre croît en abondance dans la Sierra et dans la Montana.

GOMME DE COPAL. — Cet arbre est très-commun dans la Sierra.

GOMME DE COMPORCO. — Elle distille des branches et des feuilles d'un très-petit arbre qui se trouve à Jaen et Chachapoyas : lorsqu'elle est durcie, on s'en sert pour fumer.

CHINCHIN ou CHINCHANGO. — C'est une racine qui, par la pression, donne une très-belle couleur jaune.

CHAMANDELA. — C'est une gomme noire qui couvre les feuilles du chilca, et dont on se sert pour la peinture.

CHAMBIRA. — C'est une espèce de palmier, dont les feuilles sont couvertes d'un duvet semblable au coton.

CHAMARA. — Cet arbre croît dans le Chachapoyas et dans la Sierra. Son écorce sert à tanner les cuirs, et est un excellent remède pour les maux de dents.

Chahua ou Duco (*Pistachia lentiscus*).— Arbre qui croît dans la région moyenne de la Montana. La gomme qu'il produit est employée en médecine, sous le nom d'*Almaciga* (mastic); ses feuilles, larges et flexibles, servent de papier dans les écoles d'écritures des jeunes commerçans, à Jaen et à Chachapoyas. Cet arbre est connu sous le nom de *Penca de Alexis.*

Crocodiles ou Alligator. — Ils sont très-communs à Piura. L'épiploon de cet animal gigantesque s'emploie, au Pérou, contre les maux de reins, et ses dents de devant servent aux stucateurs.

Calaguala (*Polypodium Phillitidis*).— On le trouve dans la Sierra et dans le Chili. C'est un petit objet de commerce qui s'étend jusqu'en Europe.

Diablo huarco. — Les diseurs de bonne aventure dans l'Inde attachent une grande vertu à cet arbre. Ils croient que par l'ivresse que procure le jus de ses feuilles, ils obtiennent la connaissance des lieux où sont des trésors cachés.

Une bonne dose de ce jus donne une ivresse qui dure vingt-quatre heures : c'est l'opium des Indiens, et son usage modéré est très-propre à les égayer. C'est pour se procurer cette situation morale qu'ils mâchent presque continuellement les jeunes rejetons de cet arbre.

Guangas. — Les Indiens font également avec les feuilles de cet arbre, une décoction qui produit les mêmes effets que celles du précédent.

Goma blanca ou Goma de zapote. — Cette gomme est d'un très-grand usage pour lustrer les étoffes.

Guayusa. — Cet arbre croît dans la Sierra ; il donne un fruit qui ressemble à la cerise et qu'on emploie comme un puissant tonique, particulièrement contre l'assoupissement. Ce fruit a tant d'activité, qu'en le présentant légèrement aux narines, et en en mettant une très-petite partie dans la bouche, la sécheresse de la langue ou du nez est promptement dissipée.

Guanarpo. — Dans la Sierra et dans les vallées, la décoction de cette racine est connue comme un puissant stimulant.

Chinchimen ou Gatomarino. — C'est un animal ressemblant à notre chat domestique ; il a une vingtaine de pouces de longueur, et se trouve sur la côte. La peau de ce quadrupède est couverte en partie d'un poil doux et soyeux, et le reste d'un crin est long et dur : on fait des brosses avec ces derniers.

Gullino ou Bullin. — C'est une espèce de loutre de mer (*mustella lutris*. Linnée). Cet animal, de trois pieds de longueur, se trouve sur la côte : sa fourrure, d'un gris clair, est très-estimée par sa douceur et par son aptitude à prendre aisément toutes les couleurs. Il y a une autre espèce de gullino, beaucoup plus petite, et dont la fourrure est encore plus estimée.

Gomme de turary. — Elle s'obtient d'un arbre qui croît très-communément dans le Chili. Ce parfum peut être comparé à ce que l'encens d'Arabie a de plus parfait.

Requins d'eau douce. — Ils ont deux varas et demi de longueur. Les rivières de la Montana en sont remplies ; leurs langues servent à l'usage de nos limes.

FEUILLES DE LLANGUA. — L'arbuste qui les produit ne croît que dans les positions les plus chaudes; il suffit seulement de laver une fois, dans de l'eau froide, un paquet de ces feuilles, pour en obtenir une très-belle couleur bleu-céleste.

LAINE DE CEYBA (*Bombax Ceyba*). — Laine de vigogne d'Alpaca et de Guanaco, dans la Sierra. La laine du mouton commun est presqu'égale en qualité, à la meilleure laine d'Espagne, et peut devenir, par conséquent, un objet très-considérable du commerce du Pérou; mais cette riche branche de l'industrie agricole y est comptée pour rien jusqu'à présent. Relativement aux laines de vigognes d'Alpaca (*Camelus Lama.* Linnée), il était tems que le Gouvernement espagnol prévînt, par des ordonnances rigoureuses, la destruction totale de ces races d'animaux, dont les toisons sont si précieuses. Le peuple tuait auparavant, sans distinction, les mâles et les femelles, les vieux et les jeunes, dans la saison de la reproduction, comme dans les autres, uniquement à cause de leur laine; mais depuis que les Indiens sont obligés de payer

leurs contributions en laine de vigogne, ils se trouvent obligés de respecter et même de soigner la vie de ces animaux utiles. Une très-petite quantité de laine de mouton commun et celle de l'Alpaca, sont seulement employées par les Indiens dans la fabrication de leurs étoffes grossières.

Molle. — C'est une sorte de poivre.

Macomaco. — L'écorce de cet arbre est utilement employée dans les tanneries. La gomme qui en découle, est extrêmement odoriférante, et sert pour les vernis.

Pinche. — C'est un animal dont la fourrure est très-estimée.

Zarillo, Chinchilla et Lobo d'eau douce. — Ce sont également des animaux dont les fourrures sont très-belles.

Veaux marins. — Il y en a un grand nombre sur la côte.

Maran, Higo-palo ou Higochumbo (*Cactus opuntia*). — C'est la figue sauvage ou indienne.

On en recueille dans la Sierra et dans toute la province de Tucuman.

Noix muscades. — Dans différentes parties de la Montana, elles ont plus de longueur que celles des îles Moluques.

Orpiment. — Il est égal à celui d'Europe ; on le trouve dans diverses provinces de la Sierra.

Résine de Palo-Santo (*Gomme de Guaiacum*). — Sa teinture est employée avec succès contre diverses maladies.

Quinquina, ou kina, et résine de kina. — Tout le monde connaît la vertu précieuse de cette écorce, et son utilité pour le genre humain.

Tabac. — A Quayaquil, Chachapoyas, Sana, Mayobamba et autres lieux de la Montana Réal, il croît en grande abondance.

Tamarin. — On en trouve sur la côte et dans la Montana.

Chanvre et Lin. — Il croît, sans culture, en grande abondance dans tout le Pérou ; mais personne, jusqu'à présent, n'a songé à cultiver ces plantes précieuses ; seulement quelques Indiens

emploient la semence dans leur *chica*, et font quelques cordages avec les fibres de cette plante.

Kermès. — Baie de Kermès, en espagnol, grana Kermès (*coccus ilicis*), se trouve en abondance au Pérou. Les Indiens emploient cette drogue précieuse à teindre quelques-unes de leurs étoffes grossières.

TOPOGRAPHIE DE LA PROVINCE DE LIMA.

On a vu que la vice-royauté du Pérou comprend l'audience de Lima, la province de la Paz et la présidence de San-Jago.

L'audience de Lima est divisée, à son tour, en cinq provinces, qui sont : Truxillo, Guamanga, Lima, Cusco, Aréquipa; et l'on peut y ajouter la province de la Paz.

La province de Lima se subdivise en différens districts, qui sont : *Conchucos, Santa, Caxatamba, Guanuco, Tarma* et *Chancay* ou *Annedo*. Cette province s'étend le long de la côte de l'Océan pacifique; et elle est sous la juridiction immédiate du vice-roi du Pérou, pour le temporel, et de l'archevêque de Lima, pour le spirituel.

DISTRICT DE CONCHUCOS.

Ce district a 52 lieues de longueur sur 20 de largeur. Il abonde en fruits de toutes espèces, et produit les plus excellens froment et orge; mais la principale richesse de ses habitans, consiste dans de nombreux troupeaux, dont la riche toison fait un objet considérable de commerce. Il y a aussi quelques mines d'or pur, d'argent et de soufre.

DISTRICT DE SANTA.

Il est borné, au Nord, par celui de Truxillo, et à l'Ouest, par la mer du Sud. Le long de la côte, il y a divers ports commodes et sûrs. Le principal commerce de ses habitans consiste en bêtes à laine, coton et sain-doux; il y a quelques sucreries et distilleries. Le climat de ce district est très-chaud; il y a des mines assez riches.

DISTRICT DE CAXATAMBA.

Le territoire de cette division est à peu près carré, ayant 33 lieues de longueur sur 32 de largeur, de même que Santa et Conchucos; il abonde

en fruits et en grains de toute espèce; et les habitans y élèvent un grand nombre de bêtes à laine. Le commerce y consiste en quelques étoffes de laine, dont la plus grande partie est teinte en cochenille ou kermès, qui y croît en abondance. Il y a plusieurs mines d'alun, de couperose et d'argent.

DISTRICT DE GUANUCO.

Cette quatrième subdivision de la province de Lima, jouit du climat le plus doux, le plus salubre, et du sol le plus fertile qu'il y ait dans les colonies espagnoles. On y recueille une grande quantité de coton et de cacao, dont le marché est à Tarma. Le district de Guanuco est entrecoupé par deux grandes rivières qui se réunissent dans la capitale qui porte le même nom. Les confitures qu'on y fait, sont très-estimées à Lima.

DISTRICT DE TARMA.

Il est borné, au Nord, par celui de Guanuco. Le climat y est plus froid que dans toutes les autres parties de la province de Lima. Les nombreux troupeaux qu'on y élève, produisent une

quantité prodigieuse de laine, qui fournit aux fabriques d'étoffes et au commerce du pays. Il y a également, dans le district de Tarma, des riches mines d'argent. Le Gouvernement espagnol a fait construire, dans ce pays, plusieurs forteresses sur divers points, pour arrêter les incursions des Indiens des montagnes.

DISTRICT DE CHANCAY OU D'ANNEDO.

Cette dernière subdivision de l'audience de Lima présente une grande variété de climats. Il y fait très-chaud vers la mer, et très-froid dans la partie contiguë aux montagnes. Les habitans de ce district cultivent beaucoup de maïs pour engraisser un nombre prodigieux de cochons et de pigeons, dont ils vendent annuellement, dans les marchés de Lima, pour plus de 300,000 piastres, environ 1,500,000 francs. Le sol de cette province est communément fumé avec la fiente des oiseaux nommés *Huanacos*, qui habitent en grand nombre des petites îles qui bordent la côte du Pérou; cette fiente donne une telle fertilité à la terre, que le maïs y produit ordinairement deux cents pour un, étant simplement semé

à la volée. Le pays d'Annedo est très-riche en sources d'eau salée, dont on fait une très-grande quantité de sel. On en donne abondamment aux bestiaux, pour leur servir d'antidote contre un insecte qui attaque fréquemment leur foie, et qui leur occasionne souvent la mort.

DESCRIPTION DE LIMA.

Lima, qui est la capitale de tout le royaume du Pérou, est regardée, avec raison, comme une des plus belles, des plus vastes, des plus peuplées et des plus riches villes du monde. Elle est appelée, par les Espagnols, *la Reine des Cités*. Cependant, l'esprit commercial n'y domine pas au même degré qu'à Mexico et à Buenos-Ayres; et ses habitans n'y sont pas doués d'un esprit aussi industrieux que ceux de Puebla, de los Angelos ou de Quito; mais M. de Humboldt exalte beaucoup l'étendue de l'esprit, les sentimens libéraux et la gaîté naturelle du peuple de Lima.

Cette ville est située à 2 lieues de la côte de l'Océan pacifique, entre le 78e. et le 79e. degré de longitude occidentale de Londres, et sous

le 12e. deg. 2 min. 31 sec. de latitude méridionale. Son port, appelé *Callao*, est également éloigné de 2 lieues de la ville, et situé à l'extrémité d'une plaine nommée la *vallée de Rima*, et quelquefois la *vallée de Lima*. Cette plaine charmante est traversée par une rivière qui porte le même nom qu'elle, et qu'on traverse sur un très-beau pont de pierre qui a cinq arches.

La ville est d'une forme triangulaire, entourée de remparts de brique, et défendue par trente-quatre bastions. Elle a près d'une lieue de longueur dans la partie qui est sur la rivière de Lima. Ses rues sont larges, et les principales sont tirées au cordeau. Les maisons sont basses, à cause de la fréquence des tremblemens de terre; mais elles y sont construites avec élégance, et décorées d'une belle architecture. Elles ont presque toutes de très-beaux jardins. La Place-Royale est remarquable par son étendue et l'élégance des édifices qui l'entourent. Chacune de ses faces a cinq à six cents pieds de longueur. Le milieu de cette place est occupé par une très-belle fontaine en bronze, surmontée de la statue d'une Renommée, exécutée dans un très-bon style.

Lima est divisée en quatre quartiers, formant trois cent cinquante-cinq rues, et trois mille six cent quarante-une maisons. Sa population est portée à environ cinquante-sept mille six cent vingt-sept habitans, parmi lesquels sont : dix-sept mille deux cent quinze Espagnols, trois mille deux cent dix-neuf Indiens, et huit mille neuf cent soixante Nègres. Le reste, qui forme presque la moitié de la population, est composé de gens de couleur.

Il est évident, d'après ce tableau, que la population de Lima n'est pas en proportion de son étendue; chose étonnante sous un pareil climat. Les causes les plus évidentes de cette dépopulation, sont : la grande mortalité qui règne ordinairement parmi les enfans, la fréquence des tremblemens de terre qui en éloigne beaucoup d'habitans des campagnes, et surtout la difficulté de se procurer des moyens d'existence pour la classe pauvre de cette métropole, qui n'a pour elle que l'apparence du luxe et les dehors de l'opulence.

Il y a, à Lima, une université sous l'invocation de Saint-Marc. Cette ville est égalemant la résidence du vice-roi du Pérou, qui est en même

tems président de l'audience royale ; elle est aussi le siége d'un archevêché, d'un tribunal ecclésiastique et d'un tribunal d'audience suprême, composé d'un président, d'un fiscal et de deux auditeurs.

Le climat de cette contrée est aussi salubre qu'agréable, quoiqu'il n'y tombe presque jamais de pluie ; la terre y est constamment humectée par une abondante rosée, appelée, dans le Pérou, *Garna*. Aussi les environs de Lima produisent-ils avec abondance une incroyable variété de fruits délicieux ; et il n'y manque rien de ce qui peut contribuer à la subsistance et même au luxe de ses habitans.

Il y a, à Lima, un trésor royal, chargé de recevoir les droits sur le produit des mines, ainsi que les taxes payées par les Indiens, au roi d'Espagne.

Deux ouvrages périodiques paraissent régulièrement dans cette ville. La *Gazette de Lima*, qui est publiée deux fois la semaine, et qui est exactement modelée sur celle de Madrid, et l'*Année politique, ecclésiastique et militaire du Pérou*, in-12, qui, outre le calendrier, et l'état général des employés du

royaume, contient également des notions géographiques et statistiques très-précieuses sur les diverses contrées de l'Amérique espagnole.

Mais la beauté du site de Lima, la fertilité de son sol, la douceur de son climat et la richesse de ses habitans, ne sont pas suffisantes pour les dédommager des continuels dangers dont ils sont menacés. L'effroyable tremblement de terre de 1747 détruisit les trois quarts de cette superbe ville, et renversa en entier le port de Callao. Jamais la destruction d'une ville ne fut plus complète. Il y avait alors trente mille habitans à Callao; un seul d'entr'eux se sauva et donna des détails de ce désastreux évènement. Cet homme arrivait à un petit fort qui dominait le port et la ville, lorsqu'il aperçut tout à coup la population entière de Callao sortant des maisons précipitamment, et poussant des cris de terreur et d'effroi. Dans le même moment, la mer s'éleva avec une grande rapidité au-dessus des côtes, comme il arrive ordinairement dans les tremblemens de terre; et presqu'immédiatement après, elle retourna dans son lit avec un bruit épouvantable, et entraînant avec elle la ville toute entière, avec ses malheureux habitans, jusqu'au fond des abîmes.

Le moment d'après, tout devint calme et tranquille; mais les vagues qui avaient détruit Callao, ayant poussé vers le fort un petit bateau, un Péruvien y monta, et parvint à atteindre un lieu de sûreté.

Selon Alcedo, le commerce de Lima, autrefois si brillant, est déchu fort de son ancienne splendeur. La cause de cette décadence vient, selon lui, de l'accroissement progressif du commerce de Buenos-Ayres, qui est beaucoup mieux situé que Lima pour les relations européennes. En outre, il paraît que le Gouvernement a voulu favoriser cette nouvelle direction commerciale, en établissant, dans cette capitale du Paraguay, un magasin pour le produit des mines du Potosi et de la Plata. Ces matières précieuses y sont facilement transportees par le Pilcomayo et par la rivière de la Plata; ce qui forme une route plus courte et plus sûre que celle de Lima.

QUELQUES NOTIONS SUR LES RICHESSES DU PÉROU.

On peut considérer toute l'étendue de la vaste chaîne des montagnes du Pérou, à un degré plus ou moins grand, comme un laboratoire inépuisable d'or et d'argent. A l'exception de la mine de Guantajaya, située près du port d'Iquique, et à la distance seulement de deux lieues de la mer, les plus riches mines du Pérou sont situées dans la partie la plus âpre et la plus insalubre de la Sierra, où les arbres, les arbrisseaux, et même les plantes les plus robustes, ne peuvent croître; en un mot, l'aridité du sol est une indication certaine qui conduit à la découverte des mines.

Comme les Indiens ignoraient non seulement l'usage de l'argent monnoyé, mais aussi les effets étonnans des machines hydrauliques, ainsi que les secrets de la minéralogie qui est spécialement liée à la chimie et à la géométrie souterraine, ils ne pouvaient extraire qu'une très-petite quantité de métaux. Le dernier empereur du Pérou ne put donner, pour sa rançon, que la valeur d'un million et demi de piastres en or et en argent; et le pillage de la riche ville de

Cusco ne fut pas évaluée au-dessus de la somme de 10 millions de piastres. C'était assurément un bien petit trésor pour un aussi grand nombre d'années d'exploitation et d'accumulation des métaux; mais il était immense cependant, et prouvait l'abondance de ces métaux précieux, lorsqu'on pense que l'unique procédé pour se procurer l'or, consistait à chercher dans les sables des rivières, les petites paillettes que l'eau y charriait; et que l'argent s'extrayait, par conséquent, en petites masses dans des puits, dont la profondeur ordinaire n'était guères que d'une brasse.

Les supputations les plus modérées des écrivains espagnols, parmi lesquels on peut citer particuliérement Moncada, Navarette et Ustaritz, portent de 6 à 9,000 millions de piastres, les sommes que l'Espagne a reçues de l'Amérique pendant les deux cent quarante années qui suivirent la conquête jusqu'à 1740. La mine de Potosi seule produisit, durant les quatre-vingt-dix premiéres années de son exploitation, la somme de 395,619,000 piastres; somme énorme, et qui doit paraître encore plus exhorbitante lorsqu'on considére que la métallurgie, dans l'Amérique espagnole, n'a pas été traitée, jusqu'à

présent, selon les principes et les règles de l'art, mais d'après une routine ancienne et aveugle, et par des procédés extrêmement préjudiciables.

Comme les provinces de la *Sierra*, qui confinent à celle de Buenos-Ayres, sont les plus abondantes en mines, et sont en même tems les plus peuplées et les plus stériles, il est nécessaire que ce nombre très-considérable de consommateurs soit nourri par les productions des côtes du Pérou, qui sont la seule partie du royame où le sol soit cultivable avec succès. Ariquipa est, par sa situation, le lieu d'où les habitans de la Sierra tirent leur nourriture; et les manufactures de Cusco fournissent toutes les étoffes nécessaires à cette population nombreuse, qui n'a d'autre industrie que les travaux des mines. Il est cependant nécessaire d'observer que l'introduction progressive des marchandises d'Europe par la rivière de la Plata, a, depuis plusieurs années, diminué ce commerce intérieur du Pérou d'une manière sensible; et cette décadence ne peut aller qu'en augmentant, parce que les étoffes d'Europe sont à bien plus bas prix et d'une bien meilleure qualité que celles de Cusco.

NOTIONS SUR LA PROVINCE DE QUITO.

La province de Quito est peut-être la contrée la meilleure et la plus intéressante de l'univers. La vallée de Quito est située à 1,460 toises au-dessus du niveau de la mer; ce qui est une élévation plus haute que la cime la plus élevée de la chaîne des Pyrénées. Une double chaîne de montagnes entoure cette délicieuse vallée, qui, quoique située sous l'équateur, jouit de la douce température d'un printems continuel. Les arbres y sont perpétuellement couverts de feuilles et chargés de fruits; de nombreux troupeaux paissent constamment une herbe toujours verte et toujours renaissante; leur riche toison fournit aux nombreuses manufactures de toutes sortes d'étoffes de laine qu'on envoie au Pérou. La ville de Quito, surtout, se distingue par son industrie à fabriquer des toiles de coton, dont la finesse égale les plus beaux tissus d'Angleterre. Dans cette contrée, tout est richesse; on y trouve des mines abondantes, d'or, d'argent, de cuivre et d'autres métaux, des mines de vif-argent, de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de cristal

de roche, et des carrières des marbres les plus beaux.

Ce royaume est entrecoupé, en tout sens, par un nombre incroyable de rivières; la principale d'entr'elles se jette dans le fleuve des Amazones, tandis que les autres versent leurs eaux dans l'Océan pacifique. Parmi ces derniers, on doit remarquer la *rivière des Emeraudes*, dont les deux rives abondaient autrefois en très-belles émeraudes. C'est la quantité de ces pierres précieuses qu'on y trouvait, qui a donné à cette rivière le nom de *rivière des Emeraudes*.

Mais cette contrée opulente et fertile n'est pas un séjour sûr et tranquille. Marmontel dit en parlant des habitans de Quito : « Peuples infor-
» tunés, que la fertilité de cette délicieuse contrée
» a réunis en grand nombre ! ces fleurs, ces fruits
» et ces riches moissons cachent l'abîme qui est
» sous leurs pieds; la fertilité du sol y est produite
» par les exhalaisons d'un feu dévorant; sa fertilité
» croissante présage sa prochaine ruine; et c'est
» au sein d'une heureuse abondance que seront
» engloutis ces insoucians et heureux propriétaires. »

Le tremblement de terre qui eut lieu le 7 fé-

vrier 1797, a été considéré, à juste titre, comme le plus désastreux de tous ceux qui ont ravagé notre globe. On trouvera une description détaillée de ce terrible événement, à l'article de cet appendice, qui traite des volcans de Pichincha et de Cotopaxi.

La classe laborieuse des habitans de la ville de Quito est très-industrieuse, et atteint facilement à une très-grande perfection dans différens arts utiles et dans les manufactures, particulièrement dans celles d'étoffes de laine et de coton teintes en bleu, qu'on consomme dans un très-grand nombre de villes et de villages du Pérou. Le nombre des habitans de cette ville est estimé s'élever à cinquante mille âmes, dont la plus grande partie sont métis, ou descendans des Espagnols et des Indiens. Le royaume de Quito est administré par un magistrat suprême, appelé *président*, qui est également le chef d'une audience royale de justice. Quito est aussi le siége d'un évêché. Telles sont les inégalités et même les aspérités du sol sur lequel cette ville est bâtie, qu'on ne peut y faire usage des carrosses et des voitures les plus légères; les maisons y sont construites en briques, et rarement elles ont plus de deux étages.

MELANGES

SUR L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

FOSSILES.

Parmi les curiosités naturelles de l'Amérique méridionale, on doit parler de cette immense quantité de fossiles qu'on trouve dans le voisinage de Santa-Fé, à deux mille trois cents soixante-dix toises au-dessus du niveau de la mer. Quelques-uns d'entr'eux appartiennent évidemment à l'espèce d'éléphant connue en Afrique; mais les autres paraissent semblables à ceux qui furent découverts près du rivage de l'Ohio. M. de Humboldt dit avoir vu de pareils os fossiles dans les Andes du Chili; ainsi l'on peut aisément conclure que ces animaux gigantesques ont dû exister autrefois dans l'Amérique, d'où ils ont disparu depuis les bords de l'Ohio jusqu'au pays des Patagons ou terres magellaniques.

Il paraît, d'après les recherches de ce voyageur éclairé, que les pétrifications sont extrêmement rares dans les Andes; car les Bellemnites et les

cornes d'Ammon, si communes en Europe, sont ici entièrement inconnues. Cet infatigable naturaliste trouva le long des côtes de Carracas, diverses coquilles récemment pétrifiées et ressemblant à celles qui sont sur le bord de la mer. Dans les plaines d'Oroonoko (l'Orénoque), quelques arbres ont été aussi trouvés dans un état de pétrification, et convertis en une substance de pierre dure.

Le Père Feuillée, décrivant dans son journal les sources chaudes de Guancavelica, observe que les habitans de ce canton puisent cette eau fortement imprégnée de particules calcaires, la laissent refroidir et déposer son sédiment dans des vases préparés à cet effet; ce sédiment acquiert bientôt la dureté d'une pierre, et c'est avec les pierres obtenues par un pareil procédé, que leurs maisons sont construites.

Mais la plus grande curiosité qui soit peut-être dans l'Amérique méridionale, est le squelette d'un quadrupède découvert dans les terres du Paraguay. La forme de sa tête et les proportions de son corps ont quelque ressemblance avec celles du haï ou paresseux; mais sa longueur est de douze pieds; il résulte de ces diverses cir-

constances, que cet animal semblerait appartenir à une espèce gigantesque, qui est probablement éteinte maintenant. Une description exacte et détaillée du *Mégatherium*, donnée par le savant M. Cuvier, dans ses *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, prouve que cet animal a sa mâchoire fournie seulement de dents molaires, et qu'elle est totalement privée de dents incisives ou canines.

MONTAGNES.

Après l'immense étendue du Nouveau-Monde (observe le célèbre Robertson), il n'y a rien qui mérite plus de fixer l'attention de l'observateur, que la grandeur des objets qui le composent. La nature semble ici avoir calculé ses opérations sur une plus grande échelle que dans l'Ancien-Monde. Elle y a travaillé d'une main plus hardie; et elle a voulu que les formes de ce Continent fussent décorées d'une magnificence toute particulière.

Les montagnes de l'Amérique septentrionale, qui peuvent être divisées en trois classes, sont d'une élévation beaucoup supérieure à celles des autres parties du globe.

La grande chaîne des Andes s'étend à travers tout le Continent, du Nord au Sud; elle part du détroit de Magellan, suit la direction de l'Océan pacifique, traverse les royaumes du Chili et du Pérou, rarement à une distance des côtes, de plus de 12 lieues. La plus large partie de cette chaîne est dans le voisinage de Potosi et du lac Titicaca. Près de Quito, sous l'équateur, ces montagnes sont d'une si prodigieuse hauteur, qu'elles forment les points les plus élevés de l'Univers. Dans le Popayan, la haute chaîne des Cordillières se termine en se divisant en plusieurs branches d'une hauteur secondaire; deux de ces subdivisions sont particulièrement très-distinctes: l'une forme l'isthme de Darien ou de Panama; l'autre passe entre l'Orénoque et la rivière Madeleine, avoisine le lac Caribon à l'est de celui de Maracaybo, suit la direction de la côte, et paraît s'approcher sous la mer jusqu'à l'île de la Trinité.

La seconde division des montagnes de l'Amérique méridionale comprend celles du Brésil, qui forment plutôt une grande masse de montagnes qu'une chaîne. Le centre de cette masse est vers Minasgéracs. Il part de ce point une chaîne dans

la direction du Nord, qui se termine au cap Royne; une autre se divise vers le Midi, le long de la côte, depuis Rio Janeiro jusqu'à Rio Sant-Pedro. Une troisième chaîne, celle de Matogropo, s'étend vers les Campos Paresis, et forme un immense réservoir d'eau, qui, dans la saison des pluies, alimente les fleuves des Amazones et de la Plata.

La troisième division des montagnes est composée de celles qui partent des environs du lac Parima, et forme le centre de la Guyanne. Ce point central n'a point encore été suffisamment exploré. Nous avons également peu de notions sur une chaîne de montagnes qui paraît s'étendre vers l'est du Cap-Nord; mais des renseignemens importans nous ont été fournis par don Santos, don Solano et M. de Humboldt, sur une autre chaîne des montagnes de la Guyanne qui s'étend vers l'Orénoque. Ces différentes chaînes ont, selon ces écrivains, une très-grande étendue, mais peu d'élévation, et se terminent insensiblement vers le Sud-Ouest, en une plaine immense, où les eaux de l'Orénoque et celles des Amazones communiquent particlièrement avec une branche de la rivière Casiquiari. Cette seule circonstance

peut servir à démontrer qu'il ne doit point exister une chaîne non interrompue des Andes, comme on l'a conjecturé d'après les lettres de M. Humboldt sur ce sujet. On peut seulement croire qu'il y a une descente brusque et précipitée d'une plaine à une autre, ce qui semblerait devoir former les cataractes de l'Orénoque.

Il est donc évident, d'après cette observation, que les trois vastes plaines de l'Amériqne méridionale, savoir : celle à travers laquelle coule l'Orénoque, celle qui est traversée par le fleuve des Amazones et celle qui est arrosée par la rivière de la Plata, sont en contact les unes avec les autres; d'où il résulte qu'il ne serait pas difficile d'entreprendre l'établissement d'une grande et utile communication, par le moyen de canaux navigables, depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'à Buenos-Ayres.

Relativement à l'aspect général et à la configuration des montagnes de l'Amérique, nous pouvons ajouter quelques détails dont nous sommes redevables aux soins infatigables de plusieurs voyageurs distingués, particulièrement de MM. de la Condamine, Bouguer et Humboldt.

Dans la chaîne montagneuse qui borde la

côte septentrionale de la Terre-Ferme, est situé le lac de Valencia, qui attira particulièrement l'attention de M. de Humboldt à cause de sa ressemblance exacte avec le célèbre lac de Genève, à cette seule différence près, que ses bords sont embellis par ce luxe de végétation qui est particulier à la zone torride. La hauteur de cette chaîne varie, depuis six jusqu'à huit cents toises au-dessus du niveau de la mer. Les plaines qui s'étendent à sa base, sont élevées de cent à deux cent soixante toises du même niveau; mais il y a des montagnes détachées qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur; par exemple, l'élévation de *Sierra Nevada* de Merida, est de deux mille trois cent cinquante toises, et celle de Silla de Carracas, de deux mille trois cent seize. Leurs sommets sont couverts d'une neige perpétuelle, et il sort de ces glaciers des torrens de substances liquéfiées et brûlantes, qui sont fréquemment suivis d'éruptions volcaniques et de tremblemens de terre. Cette chaîne de montagnes est d'une pente plus rapide vers le Nord que du côté du Sud. Dans celle de Silla, il y a un effroyable précipice qui a 1,300 toises de profondeur à pic.

Les rochers de ces montagnes sont composés

de *gneiss* et de mica schisteux, comme dans les parties inférieures des Andes. Ces substances sont ordinairement disposées par couches de deux à trois pieds d'épaisseur, et contiennent de grosses masses de cristal de feld-spath. Les couches de mica schisteux renferment aussi des grenats rouges, ainsi que d'autres matières; celles de la montagne d'Avila offrent fréquemment des grenats verds, et quelquefois aussi des masses de granit. Vers le Sud, cette chaîne de montagnes est composée, en partie, de pierres calcaires; et elle s'élève quelquefois à une aussi grande hauteur que les montagnes primitives. Dans cette même chaîne, on trouve des roches veinées de serpentine bleue, de steatite ou pierre savonneuse, etc., etc.

La chaîne de la Guyanne, ou les montagnes qui s'étendent vers le lac Parima, ne s'élèvent pas aussi haut que les autres. Selon le calcul de M. de Humboldt, la montagne de Duida, près les Emeraudes, n'a que mille trois cent vingt-trois toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne majestueuse, qui jette constamment des flammes à la fin de chaque saison pluvieuse, s'élève au milieu d'une

vaste plaine couverte de palmiers et d'ananas. Elle est entièrement composée de *gneiss*, de mica schisteux, d'ardoise et d'amphibole. Dans cette chaîne, le granit paraît prédominant ; les rocs réputés primitifs et secondaires, sont ici arrangés dans un ordre très-singulier. Les masses de talc ou de mica brillant, dont abonde la chaîne de Parima, ont donné naissance à cette tradition fabuleuse de *El-dorado*, ou du *Pays de l'Or*.

Sur la route de *los Llanos*, conduisant aux Andes du Pérou, il y a des déserts immenses semblables à ceux de l'Afrique, et dans lesquels la réverbération de la chaleur est si forte, que le thermomètre de Réaumur y monte ordinairement, à l'ombre, de 33 à 37 degrés. Dans une étendue de plus de six milles carrés, on n'aperçoit point la plus petite inégalité dans le sol.—Toute cette immense étendue de sable, entièrement privée de végétation, ressemble, dans la saison des chaleurs, à un vaste océan, qui sert uniquement de repaire aux crocodiles et aux serpens de diverses espèces. Le voyageur, qui traverse pendant l'été ce dangereux désert, et les vastes régions qui le bordent, n'a d'autre guide que le

cours des étoiles et les troncs de quelques vieux arbres minés par le tems.

C'est à travers ces déserts que MM. de Humboldt et Bonpland continuèrent leur voyage pour arriver aux sources de l'Orénoque. De là, voulant se rendre à Quito, ils passèrent par *Santa-Martha*, en remontant la magnifique rivière de Madeleine; ils arrivèrent à la ville de Santa-Fé de Bogota, dont le sol est élevé de mille trois cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer. De cette contrée, que M. de Humboldt représente comme un véritable désert, il se rendit au Popayan par la voie de Buga; et traversant la délicieuse vallée de Cauca, il visita les mines de platine, situées dans la montagne de Chaca.

Cet infatigable naturaliste visita également les montagnes balsatiques de Julusinto, et les cratères du volcan de Purace, qui, dans ce moment, vomissait avec un bruit épouvantable une masse énorme de vapeurs hydro-sulphureuses.

La température des vallées qui sont situées au pied de cette montagne, est, à ce qu'on dit, extrêmement douce et agréable; le thermomètre de Réaumur y était constamment de 17

à 19 degrés. Le voisinage de ce volcan abonde en très-beaux porphyres graniteux, qu'on trouve généralement sous la forme de petites colonnes. Dans la province de Pasto et aux environs de Guachucal de Tuguères, il y a une immense plaine stérile, couverte de glaçons, et entourée de volcans qui vomissent continuellement des nuages de fumée si épaisse, qu'elle obscurcit l'atmosphère de toutes les contrées environnantes. Les habitans infortunés de ces déserts n'ont d'autre nourriture qu'une espèce de pomme de terre appelée *patates*. En 1800, la récolte de cette denrée manqua entièrement; et ils furent réduits à un tel état de disette, qu'ils se virent forcés de se retirer sur les hautes montagnes qui les entourent, et de manger l'écorce d'un petit arbuste nommé *achapella* : mais, comme les ours des Andes sont très-friands de cette nourriture, les victimes de la famine étaient souvent privés de cette seule ressource pour prolonger leur misérable existence. — Près le petit village indien de Voisaco, situé à 1370 toises au-dessus du niveau de la mer, on trouve en grande abondance du porphyre rouge sur une base argilleuse, et contenant du feld-spath vitreux et

corneeux, qui a la même propriété que la serpentine de Montichtel en Franconie.

M. de Humboldt, qui, dans ses nombreuses excursions, visita la ville de Quito en 1802, fut à même de décrire les effets de l'effroyable tremblement de terre qui eut lieu dans son voisinage, le 7 février 1797. Voici comment s'exprime, à ce sujet, ce savant voyageur que nous avons si souvent occasion de citer. « Quito, dit-il, est une » très-belle ville, mais l'atmosphère y est tou- » jours couverte de nuages ; les montagnes voi- » sines ne produisent qu'une herbe maigre et » rare, et le froid y est très-vif. Le terrible trem- » blement de terre du mois de février 1797, qui » ravagea toute la province, et fit périr de trente- » cinq à quarante mille individus, fut égale- » ment fatal aux habitans de la capitale. Tel fut » le changement produit dans la température » de l'air par cette révolution de la nature, » que le thermomètre de Réaumur, qui mainte- » nant ne varie que de 4 à 10 degrés, et qui ra- » rement monte à 16 et à 17 degrés, était cons- » tamment, avant cette catastrophe, à 15 et » à 16 degrés. Depuis cette époque, toute la » province a été plus sujette qu'auparavant à

» des secousses de tremblement de terre; et on
» en ressent constamment de fortes ou de lé-
» gères, ce qui rend probable l'opinion que
» toutes les parties élevées de la province de
» Quito, ne forment qu'un seul et même volcan.
» Les montagnes de Cotopaxi et de Pichincha
» n'ont que de petits sommets qui les séparent, et
» qui ne sont en quelque sorte que des cratères
» formant différens fourneaux, qui tous pren-
» nent naissance dans la même cavité. Le funeste
» tremblement de terre de 1797 prouve cette
» triste vérité; et ce qui la confirme encore da-
» vantage, c'est que, pendant cette terrible ré-
» volution, la terre s'entr'ouvrit dans toutes les
» directions, et vomit en grande abondance de
» l'eau, du soufre, etc.—Nonobstant le souvenir
» de cet évènement affligeant, et la probabi-
» lité que de pareils dangers doivent bientôt se
» renouveler, les habitans de Quito n'en sont
» pas moins gais, vifs et extrêmement aimables.
» Leur ville est le séjour du luxe, autant que de
» la volupté, et il n'y a pas une autre ville dans
» le monde qui offre autant de ressources pour
» les amusemens et les plaisirs de tout genre. »

Pendant son séjour à Quito, M. de Humboldt visita, avec attention, le cratère de Pichincha, qui, avant lui, avait été observé par M. de la Condamine. Aux côtés de ce cratère, s'élèvent trois rocs pyramidaux, dont la neige qui les couvre éternellement, se fond graduellement par la chaleur des vapeurs qui s'échappent continuellement de la bouche de ce volcan. Pour examiner, avec plus d'attention, la profondeur de ce cratère, M. de Humboldt se plaça sur une position inclinée, qui pût permettre à sa vue de pénétrer dans cette immense abîme. Il est impossible à l'imagination humaine, observe-t-il, de concevoir un tableau plus triste et plus effrayant que celui que présente à la vue le cratère de Pichincha. La bouche du volcan forme une ouverture circulaire, d'environ une lieue de circonférence, dont les bords sont couverts perpétuellement de neige; l'intérieur de cet abîme scabreux et perpendiculaire, est d'une couleur très-noire; et ses dimensions sont si considérables, qu'on peut apercevoir les sommités de plusieurs montagnes qui sont renfermées dans son intérieur. Leurs cimes paraissaient être à deux ou à trois cents toises au-dessous du point où était

placé M. de Humboldt; on peut juger, d'après cela, à quelle profondeur doivent être leurs bases. L'opinion de ce savant naturaliste est, que le fond du cratère doit être au niveau de la ville de Quito.

M. de la Condamine, pendant son séjour en Amérique, monta sur la montagne volcanique d'Antisanna, jusqu'à la hauteur de deux mille quatre cent soixante-dix toises, hauteur à laquelle M. de Humboldt ne put point arriver; mais au mois de juin 1802, il parvint à monter sur le Chimboraco jusqu'à la hauteur de trois mille trente-une toises. Dans ces deux ascensions, la raréfaction de l'air fut si grande, que le sang sortait par le nez, la bouche et les oreilles du voyageur qui bravait une température aussi rigoureuse. Dans son voyage sur le Chimboraco, M. de Humboldt se trouva enveloppé d'un épais brouillard qui se dissipait quelquefois pour un moment, et déployait à sa vue les abîmes épouvantables qui étaient à ses pieds. Aucun être animé, pas même le condor qui, au volcan d'Antisanna, plane continuellement sur ses cimes, ne se montre sur celles du Chimboraco, pour faire diversion au spectacle d'horreur que cette mon-

tagne présente au hardi voyageur qui ose gravir son sommet. Il résulte des opérations trigonométriques faites par M. de Humboldt, à deux différentes reprises, que la hauteur du Chimboraco est de trois mille deux cent soixante-sept toises. Cette montagne colossale, de même que toutes les autres montagnes élevées des Andes, n'est point composée de granit, mais de porphyre, depuis la base jusqu'au sommet; et l'épaisseur de la masse de porphyre est de mille neuf cents toises. Selon Bouguer, la ligne au-dessous de laquelle la neige reste perpétuellement sur les montagnes du Nouveau-Monde, est encore élevée de deux mille quatre cent quarante toises au-dessus du niveau de la mer. Il eût été à desirer que M. de Humboldt nous eût donné son opinion sur cet objet. Le volcan de Cotopaxi, situé au sud-est de Quito, est élevé au moins de dix-huit mille six cents pieds. La montagne de Descabesado est également d'une très-grande hauteur; mais, comme les Andes sont assises sur une base extrêmement élevée au-dessus du niveau de la mer, il en résulte que leur hauteur observée séparément, est bien loin d'égaler celle des Alpes; au lieu que, lorsqu'on mesure leur

hauteur du niveau de la mer, leur élévation est infiniment plus grande.

Les Andes du Chili paraissent être égales, en ce point, à celles du Pérou; leur nature est cependant moins connue, quoiqu'il soit certain, par les divers renseignemens que nous avons pu recueillir sur cet objet, que les volcans sont aussi nombreux et aussi terribles dans les Andes du Chili, que dans celles du Pérou et du royaume de Quito.

MINÉRAUX.

Tous les voyageurs sont d'accord relativement aux richesses minérales de l'Amérique méridionale. On trouve dans diverses régions de cette partie du monde, un très-grand nombre de vastes mines d'or natif. Cependant les mines d'argent sont encore plus nombreuses et plus productives dans cette contrée, que celles d'or; elles sont aussi plus aisément exploitées, ce qui a fixé plus particulièrement l'attention des Colons sur ces dernières. Il serait superflu d'entrer dans de plus grands détails sur cet objet, qui a été traité avec beaucoup d'étendue dans la partie précédente de cet ouvrage.

Le mercure, le platine, le cuivre, le plomb, et divers autres métaux et minéraux, ainsi qu'on peut le voir dans le voyage de M. Helms, sont également très-communs dans diverses parties de l'Amérique méridionale.

On dit que, pendant le règne des Incas, les émeraudes et diverses autres pierres précieuses se trouvaient abondamment sur la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacama. On assure même qu'il y a encore dans ces contrées, des mines très-riches de ces pierres précieuses, bien connues des Indiens qui habitent dans le voisinage; mais qu'ils gardent à cet égard un secret inviolable, dans la crainte qu'on ne les force de travailler à l'exploitation de ces mines, comme on le fait à celles d'or et d'argent.

Les émeraudes qu'on découvre chaque jour dans les tombeaux des Incas, sont taillées en formes circulaire, cylindrique, conique et autres. Elles sont percées avec une très-grande propreté et régularité; mais les procédés qu'employaient les Indiens, pour cette opération, sont restés inconnus jusqu'à ce jour aux Colons européens.

TEMPÉRATURE ET PRODUCTIONS VÉGÉTALES.

Il est bien reconnu que la différence des climats de l'Amérique ne provient pas des degrés de latitude sous lesquels ces contrées sont situées, mais de diverses autres causes, telles que la plus ou moins grande élévation des terres, la nature du sol, la proximité ou l'éloignement des mers ou des rivières, la rareté ou le grand nombre de forêts environnantes, etc. Ainsi, telle est la diversité des zones et des climats qu'on trouve dans la chaîne des Andes, que pendant que l'hiver domine dans les vallées, l'été règne dans les régions plus élevées. De même, la saison des pluies et celle de la sécheresse règnent à diverses époques dans différens lieux séparés par une petite distance les uns des autres. En général, les contrées situées à l'est des Andes, sont sujettes à des pluies très-violentes, tandis que celles situées à l'ouest, étant abritées contre les nuages par de hautes montagnes, en sont assez constamment exemptes. Elles jouissent d'une atmosphère toujours sèche; et la sérénité de l'air n'y est jamais troublée par la violence des pluies, des tempêtes et des ouragans.

Il paraît, par les relations de divers voyageurs, que, dans le voisinage des côtes, le sol produit naturellement tous les fruits et tous les végétaux particuliers au climat des tropiques, tels que le chou palmiste, le cacaotier, le cotonnier, l'ananas, le gingembre, le souchet, le bananier, la canne à sucre, etc.; tandis que, dans l'intérieur des terres, dans les régions tempérées, et le long de la chaîne des Andes, croissent des plantes et des végétaux d'une dimension bien plus grande et d'une nature plus vigoureuse.

Un continent d'une aussi vaste étendue que l'Amérique méridionale, coupé en deux par l'équateur, et ayant une aussi grande variété de climats, doit nécessairement posséder une très-grande richesse de plantes et de végétaux précieux; mais jusqu'à présent il n'est venu jusqu'à nous que très-peu de connaissances botaniques de cette partie du monde. Le nombre des nouvelles espèces et des nouveaux genres que M. de Humboldt et son savant collaborateur ont récemment découverts, ne doit point nous paraître fort considérable, lorsqu'on pense que ces voyageurs ont traversé tout l'intérieur de l'Amérique, depuis Caracas jusqu'aux frontières du Brésil; étendue

qui n'avait presque pas été explorée auparavant par des botanistes.

Parmi diverses autres plantes curieuses, ils découvrirent un nouveau genre de la famille des palmiers, auquel ils donnèrent le nom de *Ceroxilon*, à cause de sa singulière propriété de produire de la cire. Cette plante n'a été trouvée que sur les montagnes de Quindiu, situées sous le 4e. deg. 35 min. de latitude Nord. Ces montagnes, d'après ce que nous en savons, sont composées de granit et de mica schisteux. Les plantes tropicales ne végètent plus à une hauteur de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer; cependant, chose très-singulière, le palmier à cire ne croît jamais au-dessous de neuf cents toises; et il est très-commun à la hauteur de quatorze cent cinquante toises, où la température moyenne est de 66 à 68 degrés du thermomètre de Fahrenheit. Quelquefois aussi il croît et réussit très-bien dans des régions élevées de mille toises, et à une température de 30 degrés, au-dessous de laquelle on ne trouve plus aucun individu de cette tribu ou famille.

Le palmier à cire s'élève à la prodigieuse hauteur de cent quatre-vingts pieds; et ses feuilles ont

vingt pieds de longueur. Une autre circonstance remarquable dans la végétation de cet arbre, est qu'une matière qui en suinte (espèce de secrétion) couvre tout son tronc à l'épaisseur de près de deux pouces. Cette substance, selon l'analyse qu'en a fait M. Vauquelin, consiste en deux tiers de résine et un tiers de cire. Cette matière étant extrêmement inflammable, est employée par les habitans, en la mêlant avec un tiers de suif, dans les manufactures de chandelles.

Le *cardana alludora* est un autre grand arbre qui paraît être très-propre à la construction des vaisseaux et à d'autres usages de l'économie domestique; il est principalement remarquable par une très-forte odeur d'ail qui s'exhale de ses feuilles et même de son bois, quand il est verd. Une espèce de caffier sauvage (*coffea racemosa*), croît également dans les forêts montagneuses de l'intérieur de l'Amérique; ses baies sont employées au même usage que celles de l'espèce cultivée. Diverses sortes de poivriers croissent dans ces mêmes contrées. M. de Humboldt n'en compte pas moins de vingt-quatre espèces, et cinq ou six de *capsicum*, production très-estimée par les habitans du Pérou.

Le tabac et le jalap croissent aussi naturellement dans l'intérieur de l'Amérique, principalement dans les petites forêts qui sont au pied des Andes; on y trouve encore de très-belles fleurs et beaucoup d'arbrisseaux indigènes de ces contrées. Parmi ces plantes, on distingue le *calceolaria*, le *salvia longiflora*, etc., etc., qui embellissent les jardins et les parcs de l'Europe.

Les rivages de l'Orénoque sont couverts des plus impénétrables forêts du monde. On y voit particulièrement le *Hevea*, le *Lecytis* et le *Laurus Cinnamoides*.

Les forêts de Turbaco, près Sainte-Marthe, au milieu desquelles M. de Humboldt passa plusieurs semaines, produisent le *tolnifera*, *l'anacardium* et le *cavanillesca* des botanistes péruviens. En remontant la rivière Madeleine, il observa, parmi un nombre prodigieux de plantes très-rares et très-belles, le *dychotria emetica*, dont les racines sont employées à la place de l'ipécacuanha, par les habitans de Cartagène. M. Bonpland, dans une excursion qu'il fit dans les bois qui sont au voisinage de Jaen, trouva de même dans cette région une quantité incroyable de plantes très-

précieuses, parmi lesquelles on doit distinguer une espèce de *jacquinia* et une de *cinchona*. Cette dernière plante, qui est très-exactement décrite par M. Bonpland, est, à ce qu'il assure, le même *cinchona* dessiné par M. de la Condamine; elle est caractérisée par les trous ou cavités qui se remarquent dans ses racines, et par les grandes fibres de ses feuilles.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de donner une énumération plus détaillée des découvertes importantes faites en botanique par ces infatigables naturalistes, pendant leur voyage dans l'Amérique méridionale; il nous suffit d'observer en général que, dans toutes les régions qu'ils parcoururent, ils trouvèrent une quatité prodigieuse de végétaux rares et inconnus jusqu'alors dans la botanique.

MONNAIES D'OR ET D'ARGENT.

Dans toutes les possessions espagnoles de l'Amérique septentrionale et méridionale, les comptes se font en *pesos* de huit réaux chacun, subdivisés en seize parties, et en 34 *maravédis de Plata Mexicanos*.

Monnaies d'or.—Doublons de huit escudos de Oro, divisés en demi et en quarts de doublons.

Monnaies d'argent.—Piastres ou pesos mexicanos de huit réaux, divisés en demi-piastre, quart de piastre, et huitième de piastre ou réaux, et en seizième de piastre ou demi-réal.

La valeur de ces monnaies dépend du prix courant de l'or et de l'argent. Lorsque l'or est à 3 l. 17 s. 10 den. et demi sterlings l'once (prix commun de la monnaie de Lima), le nouveau doublon vaut alors 3 liv. 6 schellings; et lorsque l'argent est à 5 schellings 2 deniers l'once (qui est encore le prix que paye la monnaie), la piastre vaut 4 schellings 5 deniers $^{3}/_{4}$.

D'après cette proportion, la monnaie d'or et d'argent d'Amérique peut être calculée à divers prix de la manière suivante.

Lorsque l'or est vendu 4 liv. sterlings ou 96 fr. l'once, vous dites :

Comme 3 liv. 17 s. 10 $^{1}/_{2}$ den. : 3 liv. 6 s. :: 4 liv. : 3 liv. 7 s. 9 $^{1}/_{2}$ den. = la valeur du doublon.

Et si l'argent est à 5 schellings 4 deniers l'once, vous dites encore :

Comme 5 schell. 2 den. : 4 s. 5 $^{3}/_{4}$ den. ::

MOXOS
MATOGROSSO
CHIQUITOS
CHACO
MANSO
CHARCAS
TUCUMAN
JUJUY
CHILI
PAMPAS
Cuzco
Chuquisaca
Potosi
Cordova
Mendoza
Coquimbo
P. de Copiapo
P. de Valparayso
Asuncion
Buenos Aires
Longitude Occidentale de Paris
Rio de la Plata
C. S. Antonio

RPJCB

PÉROU
OCÉAN PACIFIQUE AUSTRAL
TRIBUS INDIGÉNES
Longitude Occidentale de Paris.
G de Guayaquil
C Blanc
Loja
Valladolid
Loyola
Jaen
Piura
Mayobamba
Lamas
Cunivos
R. Marañon
La Laguna
Huanuco
Cuzco
Arequipa
Arica
LA PAZ
Omaguas
Amarumayo
Mineral de Sorata
Cabaya
Cochabamba
Santa Cruz
Tucumanos
Chuquisaca
Potosi
Tucuman
Mendoza
Chiquitos
Moxos
Paraguay
Paraguay
Paraguay

RPJCB

5 schell. 4 den. : 4 schell. 7 $^1/_2$ den. = la valeur de la piastre ou pesos mexicanos.

Les poids et les mesures des colonies espagnoles en Amérique, sont les mêmes que dans le royaume d'Espagne.

FIN.

ABONNEMENT DE LECTURE.

En faveur des étrangers et des habitans de la capitale qui n'aiment point à faire achat de livres,

SEIZE MILLE VOLUMES

bien choisis, en Littérature, Voyages, Histoires, Romans, etc., etc, en langues française, anglaise, italienne, allemande, espagnole et autres, sont destinés pour la *Lecture au dehors.*

On achète toutes les nouveautés à fur et à mesure qu'elles paraissent.

Un catalogue imprimé pour chaque langue indique le prix et les conditions de l'abonnement.

On s'abonne à la même adresse au journal de littérature anglaise, MONTHLEY REPERTORY, ouvrage périodique, instructif, et amusant pour ceux qui aiment la langue et la littérature anglaises.

Collection des meilleurs auteurs anglais, sous le titre de BRITISH LIBRARY, formant 20 vol. in-12, avec vignettes et portraits, dont 11 vol. en vers et 9 en prose, imprimés avec le plus grand soin à l'imprimerie impériale. Prix, brochés. 84 fr.

On peut se procurer le Catalogue de cette charmante collection, qui se vend par parties.

Livres dernièrement publiés.

Histoire d'Irlande, depuis les tems les plus reculés jusqu'à l'acte d'union avec la Grande-Bretagne, en 1801; traduit de l'anglais de *Gordon*, auteur de l'histoire de la rébellion, etc.; 3 gros vol. in-8°., imprimés sur beau papier. 18 fr.

Nota. Tous les journaux en ont parlé avec éloge; le journal de l'Empire s'exprime ainsi :

Une histoire aussi importante, et qui suppose dans son auteur autant de talent et de connaissances, aurait bien mérité que je fisse plusieurs articles pour en rendre compte : je sens que je n'ai pu en donner qu'une idée très-imparfaite; mais les ouvrages nouveaux se succèdent avec une telle rapidité, que nous n'en ferions pas connaître la moitié, si nous en donnions un nombre d'extraits proportionné au nombre des volumes : l'abondance des biens nuit donc quelquefois. Je me contenterai d'assurer, autant que j'en puis juger moi-même, que cette Histoire d'Irlande est écrite avec une grande exactitude, une impartialité bien louable, beaucoup de clarté et de chaleur; et si l'auteur, comme presque tous les écrivains anglais, ne s'appesantissait pas quelquefois sur des détails administratifs, il ne lui manquerait rien de ce qui peut offrir une lecture agréable et intéressante; mais elle n'aura pas même ce défaut aux yeux des hommes qui aiment à s'instruire en lisant. Le style du traducteur mérite aussi des éloges : il est pur, clair et précis; il a de l'élégance quand le sujet qu'il traite le lui permet, et l'on s'aperçoit bien rarement que ce n'est qu'une traduction.

Vie politique, littéraire et privée de Charles-James Fox, membre du parlement d'Angleterre et secrétaire d'état, traduite de l'anglais sur la 14e. édition originale; 1 vol. in-8°. avec portrait. 5 fr.

Vie de George Washington, général en chef des armées des États-Unis pendant la guerre qui a établi leur indépendance, et premier Président des État-Unis; par Ramsay, traduite de l'anglais; 1 gros vol. in-8°. avec portrait. 6 fr.

Heureux effets du christianisme, sur la félicité temporelle du genre humain; par le révérend docteur en théologie Beibly Porteus, lord-évêque de Londres; 1 vol. in-12. 3 fr.

Présent d'un Père. — Nouveau plan d'instruction pratique, ou petit cours encyclopédique à l'usage des enfans; orné d'un grand nombre de figures enluminées; traduction libre de l'allemand de Campe; 1 vol. oblong. 6 fr.

Encyclopédie des jeunes demoiselles, ou choix de conversations instructives sur différens sujets; 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Introduction à la Lecture et à l'orthographie de la langue anglaise; 1 vol. in-12, en anglais et français. 2 fr. 50 c.

Analyse raisonnée des langues anglaise et française, ou grammaire comparée de ces deux langues; 2 petits vol. in-8°. 3 fr.

Etat actuel du Tunkin, de la Cochinchine, des royaumes de Camboge, Laos et Lac-tho; par M. Bissachère, missionnaire, qui a résidé dix-huit ans dans ces contrées;

traduit d'après les relations originales de ce voyageur; 2 vol. in-8°. 10 fr.

L'Ennui, ou *Mémoire* du comte de Glenthorn, traduit de l'anglais, par Miss Edgerworth; 3 vol. in-12. 6 fr.

La Mère intrigante, Roman traduit de l'anglais, du même auteur; 2 vol. in-12. 5 fr.

L'Espagnol, ou l'Orgueil de la Naissance nouvelle; 1 vol. in-12. 2 fr.

Les Veillées du Tasse, avec le texte italien en regard, précédées de Mémoires historiques et de Recherches littéraires sur sa vie. La première édition est épuisée; la seconde paraîtra incessamment; elle sera ornée de six jolies gravures.

Correspondance inédite de Madame du Deffand, avec d'Alembert, Montesquieu, le président Henaut, la duchesse du Maine, mesdames de Choiseul, de Staal, le marquis d'Argens, le chevalier d'Aydei, etc.; suivie des Lettres de M. de Voltaire à madame du Deffand; 2 vol. in-8°. 10 fr.

N. B. Les Lettres de madame du Deffand à Horace Walpols, en 4 vol. in-8°., qui viennent d'être imprimées, et qui ont eu tant de succès, font suite à celles ci-dessus.

Roman comique de Scarron; 3 vol. in-18, édition Cazin. 7 fr. 50 c.

N. B. Cette édition est presque épuisée.

Les personnes qui voudront s'adresser d'habitude à cet établissement, trouveront beaucoup d'économie dans leurs achats.

1125
E
356
E
D812
H481v
J812
H481v